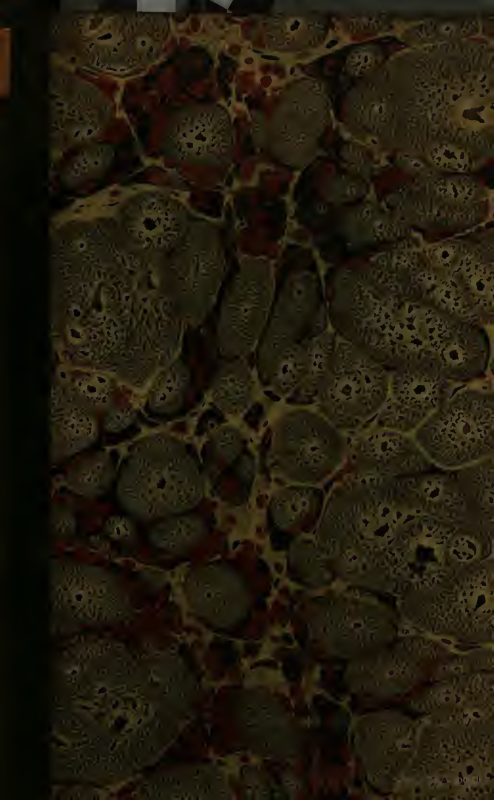
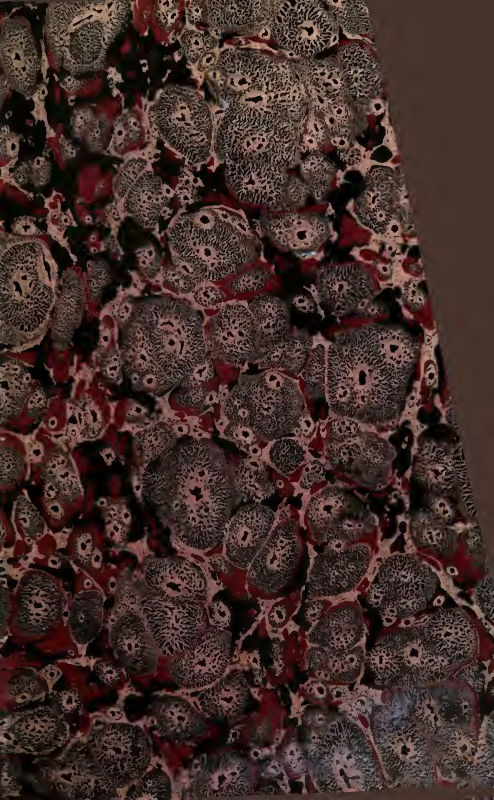



1917.
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 21151962
Sala Grande
Scansia 32 Palchetto 2
N.° d'ord. 215



~~24. 6. 22.~~
1ª Sala XXXII. 2. 15.

Palet-XXX-13 bis-(9

Digitized by Google



VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Le Tome neuvième est accompagné de neuf planches, dont cinq doubles et une triple ; ce qui forme seize planches.

Digitized by Google

582807

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 À 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

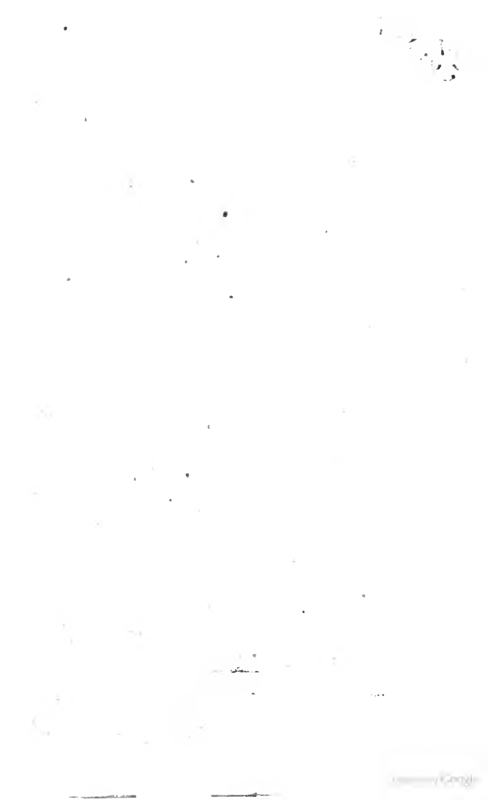
Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

TOME NEUVIÈME.



PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue et hôtel Serpente, n°. 16.

1818.



Digitized by Google

EXTRAITS

DES JOURNAUX DE PARIS.

(*Journal de Paris.*)

Au moment où la résurrection de l'armée française occupe tous les esprits, où, par des dispositions éminemment politiques, nos vieux guerriers feront alliance avec nos jeunes légions, et seront appelés à leur transmettre les traditions de la victoire, les livres qui renferment quelques-uns des titres glorieux de nos vieilles bandes ont acquis un nouvel intérêt, et l'ouvrage de M. Panckoucke ne pouvait paraître sous de meilleurs auspices. Ce n'est pas toutefois qu'il eût besoin de cette considération nouvelle : la faveur du public demeure constamment attachée à cette entreprise. Tout ce qui rappelle notre gloire militaire reçoit de la masse active de la nation un accueil si extraordinaire, que jamais l'opinion publique n'eut un moyen plus puissant de se manifester à l'égard des anciens défenseurs de la patrie. Une simple estampe lithographiée, représentant un grenadier français qui brave une compagnie entière de soldats étrangers, attire plus de regards, arrête plus de curieux, excite plus d'intérêt que les magnifiques gravures des batailles de Seringapathnam et d'Alexandrie, qu'étalent pompeusement sur le boulevard Montmartre des marchands dont on me permettra de ne pas louer le patriotisme.

Si, du moins, à côté de ces tableaux, dans l'un desquels nous figurons comme vaincus, ils nous montraient, au risque d'être obligés d'agrandir leurs magasins, les innombrables batailles où nous avons figuré comme vainqueurs, la disproportion serait si forte, que ces deux trophées hétérogènes se perdraient dans le nombre immense des trophées nationaux. Quelle n'est point en effet cette gloire militaire de deux générations, lorsqu'un seul volume présente quatre batailles rangées et trente combats célèbres dans le court espace de deux

mois ! C'est plus que n'en ont rendu, dans l'espace d'un demi-siècle, ces guerriers d'un autre temps, qui ne cessent de parler de leur expérience usée à des hommes qui ont apprécié toutes les chances et tous les dangers de la guerre. On m'opposera, sans doute, les motifs de ces guerres où nous avons brillé avec tant d'éclat. Je ne répondrai point à cette objection. Il est des raisons qu'il est facile de sentir, mais qu'il pourrait être dangereux d'expliquer. Je me borne à demander si l'histoire des hommes nous offre beaucoup de guerres justes; et, quels que soient les motifs des nôtres, j'y vois les mêmes périls, les mêmes fatigues, les mêmes privations avec plus de durée, plus de talent, plus de science, plus d'événemens extraordinaires; et, devançant le jugement de la postérité sur les héros qui les ont soutenues, je les proclame les premiers guerriers du monde.........

(*Journal du Commerce.*)

La nature ne consulte pas la naissance dans la distribution des talens, fait naître ainsi à de longs intervalles et dans des rangs différens, des hommes qui, courant la même carrière, déployant le même génie, illustrés par les mêmes succès, ont des titres égaux à l'estime de leurs concitoyens et de la postérité.

A l'une des extrémités de Paris, sur un des ponts qui traversent la Seine, la reconnaissance nationale doit élever des statues aux guerriers qui ont honoré la patrie. Ce monument sera placé près du temple des lois et non loin du Champ-de-Mars, sans doute pour rappeler au peuple que le respect des lois assure la prospérité des empires, et que la force des armes garantit leur indépendance. Là s'offriront à nos regards satisfaits Bayard et Duguesclin, Turenne et le grand Condé, Tourville et le bailli de Suffren. La France, qui ne saurait être ingrate envers le présent quand elle est juste à l'égard du passé, verra sans doute à leurs côtés des guerriers qui leur ressemblent. Parmi ceux qui ne sont plus, Montebello, l'Achille de l'armée; Kléber, Marceau, Desaix; Dugommier, qui mourut au sein de la victoire; le vainqueur de Zurich, le héros de Hohenlinden, n'ont-ils pas droit aux mêmes honneurs ? On aime à contempler les traits de ceux dont on a si long-temps admiré les actions. Qu'ils conservent dans un monument national le rang qu'ils occupent déjà dans les fastes de la nation. L'absence de leurs statues les ferait remarquer davantage, et les grands hommes dont ils furent les émules, et dont ils sont devenus les égaux, sembleraient s'agiter pour leur donner place au milieu d'eux.

Le recueil que nous annonçons est lui-même un monnment que l'équitable histoire élève en honneur de nos gnerriers....

O guerriers, qui avez combattu vingt ans ponr la patrie, que vos noms lui sont chers! l'étranger les prononce avec respect, les Français avec orgueil. Vos actions sont gravées dans la mémoire, vos paroles héroïques passent de bouche en bouche, et le livre qui contient le récit de vos exploits plaît au citoyen comme au guerrier. Vous avez acquis la seule chose qu'il ne soit possible aux hommes ni de donner ni de recevoir : la gloire, qui était le but de vos travaux, en est aujourd'hui la récompense. Pour nous qui, trouvant un plaisir dans l'accomplissement d'un devoir, auront souvent à rappeler les trophées élevés par vos mains, les provinces conquises par vos victoires, nous parlerons plutôt de vos faits d'armes que de vos grades militaires, de vos périls que de vos honneurs; car il est juste de remarquer ce qui vous distingue de la foule et non ce qui vous confond avec elle. Y.

(*Journal du Commerce*).

Quand un peuple, après des triomphes inouïs, se trouve frappé d'un grand revers, la saine politique défend de l'abandonner à lui-même; il pourrait se laisser accabler par le poids de ses calamités, si les hommes qui parlent à l'opinion ne réveillaient en lui un juste orgueil. La puissance romaine n'a dû son éclat et sa durée qu'à l'existence d'un corps qui n'eut jamais un moment de faiblesse dan, l'adversité. Le peuple-roi tombait aussi quelquefois dans le découragement, mais le sénat réprima toujours, dès le principe, les effets de cette faiblesse contagieuse et capable de causer en quelques jours la ruine d'un empire.

Le gouvernement français, qui doit penser comme le sénat de Rome, et aurait su montrer le même front à la fortune, s'est trouvé, par un concours étonnant de circonstances, dans une position telle, qu'il lui a fallu dissoudre l'armée nationale. Bien plus, il a eu à combattre et à vaincre un parti qui voulait engloutir dans l'abîme d'une vaste réaction tout l'ouvrage de trente années, et la constitution, fruit des malheurs de la patrie et de la sagesse d'un roi. Le gouvernement ne pouvait alors que lutter contre le torrent, défendre la nation des dangers d'une révolution intérieure et terrible.

Dans ce moment terrible, des amis de la liberté, menacés eux-mêmes des plus grands dangers, conçurent la pensée à la fois sage et hardie de seconder les efforts du gouvernement et de relever le peuple français par le tableau des merveilles qu'il avait faites. Ce peuple généreux, capable de toutes

les choses fortes et élevées, a le défaut de se méconnaître et de s'oublier. Il ignorait toute sa grandeur; il était l'admiration des peuples et des princes, et ne croyait avoir rien fait d'extraordinaire. Les étrangers s'étonnaient de sa modestie, et le plaçaient au premier rang des guerriers, même après la défaite de son étonnante armée. Les ouvrages publiés dans la vue que nous venons d'indiquer (1), ont exercé la plus heureuse influence. Comme de tout temps, les Français rendent une éclatante justice à leurs ennemis, mais ils s'estiment ce qu'ils valent. Leur pays est encore occupé par des armées étrangères, mais l'Europe même ne pourrait les asservir : ils défendraient jusqu'au dernier soupir l'indépendance de la patrie.

(1) Et l'on doit citer avant tout autre l'ouvrage publié sous le titre de *Victoires et Conquêtes des Français*; l'éditeur a eu le premier le courage de proclamer, à une époque difficile, tous ces nobles souvenirs, qui ont changé l'attitude de la nation et l'ont relevée de son abattement, en lui rappelant ce qu'elle avait fait et ce qu'elle peut faire encore.

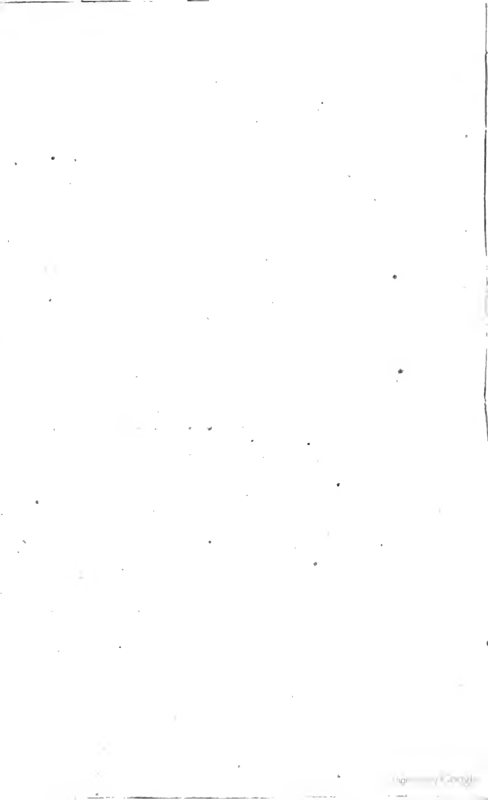
PLANS

CONTENUS DANS LE TOME NEUVIEME[1].

Pages.

[1] Toutes ces Cartes sont dressées par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

Nota. Les cartes de la Basse et de la Haute-Egypte peuvent se raccorder, et former ainsi une carte générale de l'Egypte.



TABLE

DES

CHAPITRES DU TOME NEUVIÈME.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms des Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le neuvième volume.

A

B

C

D

E

F

N

O

P

Q

R

S

Armées françaises et étrangères [1].

[1] Tous les corps étrangers sont désignés par un astérisque.

Marine française et étrangère [1].

[1] Tous les vaisseaux étrangers sont désignés par un astérisque.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU NEUVIÈME VOLUME.

ANNALES

DES FAITS ET DES SCIENCES MILITAIRES,

Faisant suite aux Victoires et Conquêtes des Français, de 1792 à 1815.

(*Voyez* le détail des matières contenues dans les quatre premiers Numéros, inséré au tome huitième des *Victoires.*)

Cinquième cahier, mai 1818.

Ce Numéro offre une carte du royaume du Mexique, d'après les grandes cartes de Humbolt. Cette carte est triple; elle jette un grand jour sur la révolution particulière du Mexique, dont l'historique est présenté par M. le général Beauvais.

— La suite du Précis de l'histoire de l'art militaire, par M. Carrion de Nizas, fait connaître l'ordonnance des Suisses, comparée par Machiavel à celle des Romains. — L'opinion du maréchal de Puységur sur la question examinée par Polybe et par Machiavel. — Les deux imitations accidentelles de la phalange, par Antoine et par Crassus.

— La fin de la vie de Kosciusko, par M. A. Jullien. — L'ode sur la mort de Kosciusko, par M. Chaussard.

— Une notice sur l'histoire des campagnes d'Allemagne, d'Italie et de Suisse, pendant les années 1796, 1797, 1798, 1799, traduite de l'anglais.

— Une notice sur l'histoire de la campagne faite en 1799 en Hollande, traduite de l'anglais par Maccarthy. Ces deux articles, qui comprennent près de vingt pages, sont dus à M. le chevalier Viennet. Il est facile de concevoir que notre recueil seul offre l'avantage d'analyses aussi étendues, et chacune

est faite par des personnes qui ont fait leurs preuves dans l'art de la guerre.

— M. le colonel Bardin a donné, dans ce même numéro, un extrait de l'ouvrage de M. le docteur Vaidy sur l'hygiène militaire : il y a joint ses propres vues. Ce traité est le plus complet qui ait jamais paru sur une semblable matière.

— L'ordonnance du roi relative à l'état-major termine ce numéro.

Sixième cahier, juin 1818.

Le sixième numéro donne la conclusion de la révolution de l'Amérique espagnole. Le même auteur, M. le général Beauvais, passera, dans les numéros suivans, aux guerres de l'Inde, jusqu'à ce que de nouveaux faits donnent occasion de poursuivre le récit militaire des événemens de la révolution du Nouveau-Monde.

— Histoire de la décadence de la milice romaine et des changemens introduits par Marius. Les ouvrages de Végèce forment la suite du précis de M. Carrion de Nizas sur l'art militaire.

— La relation de l'expédition de M. le général Thiébault en Portugal, a donné lieu à un article très-étendu de M. Carrion de Nizas. Cet officier, en rendant justice à l'écrit de M. Thiébault, a ajouté à cette notice un grand nombre de faits et d'observations recueillies par lui lors de son séjour en Portugal et en Espagne.

— L'histoire de l'épidémie qui a régné à Mayence pendant le mois de décembre 1813 et le premier trimestre de 1814, est due à M. le docteur Laurent. M. Laurent, acteur lui-même à cette déplorable époque, a rendu les plus grands services; il s'empresse de citer avec éloge ceux qui par leur courage ont arraché quelques victimes au fléau dévasateur. Les détails qu'il publie étaient la plupart inconnus; nous n'aurions pu les insérer dans les *Victoires* : ce morceau

devient donc un supplément d'un grand intérêt pour cette entreprise.

— Des ordonnances militaires du roi, des instructions du ministre de la guerre, une lettre sur la manière dont Annibal a franchi le Rhône, la nouvelle organisation de l'armée espagnole, les annonces des ouvrages publiés sur l'art militaire, avec les notices, terminent ce sixième cahier.

Nous pouvons avancer, sans crainte d'être désavoués, qu'il n'a jamais paru un recueil aussi complet en France ni chez l'étranger. De nouveaux matériaux nous parviennent chaque jour pour enrichir les cahiers suivans. L'accueil des nombreux lecteurs est un encouragement que nous cherchons à mériter de plus en plus. Nous recevrons toutes les notes et observations que l'on voudra bien nous transmettre.

L'abonnement des Souscripteurs, qui est échu fin juillet, doit être renouvelé, afin d'éviter toute interruption.

Ce sixième cahier forme la moitié du second volume; celui-ci sera terminé avec le huitième cahier, à la fin d'août.

Il paraît un cahier de quatre-vingt-seize pages à la fin de chaque mois.

La plupart des cahiers sont accompagnés de cartes, figures, etc.

Prix : 30 francs pour l'année ; 15 francs pour six mois ; 8 francs pour trois mois.

Paris, C. L. F. PANCKOUCKE, éditeur, rue des Poitevins, n° 14.

Digitized by Google

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE SECOND.

SECONDE COALITION.

CHAPITRE II.

ANNÉE 1798.

Préparatifs d'une expédition maritime à Toulon; réunion d'une armée sur les côtes de la Méditerranée; départ de la flotte française; attaque et prise de l'île de Malte, etc. — Arrivée de la flotte sur les côtes d'Egypte; débarquement des troupes; attaque et prise d'Alexandrie, etc. — Marche de l'armée sur le Caire; combat de Chebreiss, etc. — Bataille des Pyramides; entrée des Français au Caire, etc. — Combat naval d'Aboukir, etc., etc., etc.

1798 – an VI.

LORSQU'APRÈS la rupture définitive des négociations entamées à Lille entre le gouvernement français et celui de la Grande-Bretagne, le directoire eut arrêté la formation d'une armée d'Angleterre commandée par le général Bonaparte,

 l'Europe s'attendait à voir recommencer la guerre avec plus d'activité et d'acharnement que jamais, par les deux puissances dont la rivalité rappelait celle de Rome et de Carthage : la proclamation adressée au peuple français le 26 octobre 1797, ne pouvait point laisser de doute à cet égard. Nous avons rapporté dans le volume précédent [1] un des passages de cette proclamation, où le directoire disait expressément qu'il fallait terminer à Londres tous les malheurs de l'Europe. Tous les regards se portèrent alors sur les côtes de la Manche, pour en voir s'élancer les vainqueurs de la coalition continentale, allant punir le fier Breton, sur son territoire, de sa perfidie et de la tyrannie qu'il exerçait sur les mers.

Déjà de nombreux corps de troupes, détachés des armées du Rhin et d'Italie, s'étaient avancés dans l'intérieur de la France; de grands préparatifs se faisaient dans les ports de la république. Le patriotisme des citoyens, excité par le désir d'une vengeance considérée comme légitime, leur faisait déposer entre les mains du gouvernement les moyens les plus propres à assurer le succès d'une expédition dont le but semblait rallier tous les partis. C'est une vérité généralement reconnue, que la gloire nationale, chez les Français, fut toujours le plus puissant des véhicules, et que les intérêts particuliers se taisent alors que la voix de la patrie réclame pour sa défense ou son illustration. Nous avons déjà dit et nous répétons encore que la journée du 18 fructidor avait fait une impression douloureuse et profonde dans le cœur des amis sincères d'une sage liberté; mais le directoire, par une politique adroite, sut donner une autre direction aux esprits, en les occupant presque exclusivement d'une entreprise dont le génie de la victoire semblait garantir l'heureuse issue.

Vers le mois d'avril 1798, l'attention générale se reporta

[1] *Voyez* volume VIII, page 191.

sur le port de Toulon, où s'accumulaient les préparatifs d'une expédition immense qui exerça bientôt toutes les conjectures. A la vérité, les troupes venues des bords du Rhin et de l'Italie paraissaient stationnaires aux points sur lesquels elles avaient été dirigées; et cette considération, jointe à certaines insinuations consignées à dessein dans les feuilles publiques, ou produites confidentiellement par les membres du directoire dans leurs cercles particuliers, déroutaient un peu les curieux qui cherchaient à percer le mystère de l'entreprise. Toutefois ce mystère même servit merveilleusement les desseins du gouvernement : il ne fut plus question dans toute la France que de l'expédition qui s'organisait à Toulon. Tous les yeux furent fixés sur ce port. Il semblait que l'attaque moins directe que l'on présumait devoir être faite contre la puissance britannique pût augmenter les probabilités du succès. L'ardente imagination des Français n'était point effrayée de la vaste étendue du plan embrassé; ils y voyaient toujours l'humiliation, peut-être même l'anéantissement politique de leurs éternels rivaux; et ils ajournaient à cette époque tant souhaitée la consolidation de la prospérité nationale sur les bases d'une constitution désormais à l'abri de tout bouleversement, par les garanties qu'elle offrirait alors. Ce rêve général de la masse des bons citoyens ne paraîtra point extraordinaire à ceux qui connaissent bien le caractère français.

19 juin. (1er messidor) Méditerranée.

Préparatifs d'une expédition maritime à Toulon; réunion d'une armée sur les côtes de la Méditerranée; départ de la flotte française; attaque et prise de l'île de Malte, etc. [1]. — Soit que Bonaparte ait eu connaissance

[1] Journaux du temps, — Histoire de France, — Ouvrages divers sur l'expédition d'Egypte, — Recueil des pièces officielles, — Mémoires de la commission des sciences et arts d'Egypte, — Mémoires, Notes et documens manuscrits communiqués, etc., etc.

1798—an VI. Méditerranée.

d'un ancien projet déposé au ministère des affaires étrangères, pour fonder en Egypte une colonie puissante, destinée à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde, soit que la même idée ait germé spontanément dans son imagination déjà ouverte aux grandes conceptions, toujours est-il vrai que, pendant les négociations de Campo-Formio, ce général fit venir de Milan tous les livres de la bibliothèque ambroisienne relatifs à l'Orient; et l'on s'aperçut, lorsqu'il les rendit, qu'ils étaient tous marqués ou notés aux pages qui traitent spécialement de l'Egypte.

Pendant son séjour à Paris, dans les premiers mois de l'année 1798, Bonaparte, qui avait mûri le plan conçu en Italie, le soumit au directoire en en faisant valoir habilement tous les avantages. Ses idées furent adoptées, et les ordres donnés pour rassembler sur les côtes du golfe de Lyon les troupes que l'on destinait à l'embarquement. Le 5 mars 1798, le gouvernement écrivit au général de l'armée d'Angleterre la lettre suivante:

« Vous trouverez ci-jointes, général, les expéditions des arrêtés pris par le directoire exécutif pour remplir promptement le grand objet de l'armement de la Méditerranée. Vous êtes chargé en chef de leur exécution. Vous voudrez bien prendre les moyens les plus prompts et les plus sûrs. Les ministres de la guerre, de la marine et des finances sont prévenus de se conformer aux instructions que vous leur transmettrez sur ce point important dont votre patriotisme a le secret, et dont le directoire ne pouvait pas mieux confier le succès qu'à votre génie et à votre amour pour la vraie gloire.

« *Signé* Larévellière-Lépaux, Merlin et Barras. »

Confiés aux soins de l'actif Bonaparte, les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur. Dans l'espace de deux mois, toutes les forces de terre et de mer destinées à

cette entreprise furent réunies à Toulon. Les généraux, les savans, les artistes demandèrent à l'envi d'accompagner le héros d'Italie, sans connaître le théâtre sur lequel ses armes allaient s'exercer.

1798-an VI. Méditerranée.

On vient de voir que le directoire avait laissé au général Bonaparte une grande latitude dans l'exercice des pouvoirs qu'il lui confiait. Aussi celui-ci en profita-t-il pour donner à l'expédition toute la force et la consistance convenable. Mais, quel que fût le nombre des agens secondaires qui en assuraient les préparatifs, le secret, si nécessaire au succès d'une opération de cette nature, fut religieusement gardé. Témoins du mouvement considérable qui régnait à Toulon et dans d'autres ports de la Méditerranée, les Anglais prodiguèrent l'or pour en connaître le but positif; mais cette fois leurs efforts furent inutiles : ils ne purent savoir autre chose, sinon qu'il était question d'une descente en Angleterre. Les Anglais et les Français restèrent également dans la persuasion que l'escadre et le convoi de troupes rassemblées à Toulon passeraient bientôt dans l'Océan. Quand enfin la réunion des savans et des artistes qui devaient accompagner l'expédition eut indiqué qu'il était question d'un grand établissement colonial; quand les journaux français eux-mêmes eurent soulevé un coin du rideau mystérieux, en vantant les avantages que retirerait la république de la possession de l'Egypte, on s'obstina à méconnaître ces indices et à considérer les préparatifs de colonisation comme une fausse démonstration, à l'effet de tenir les Anglais dans l'incertitude et de les forcer à disséminer leurs forces navales sur plusieurs points. On crut, en Angleterre, que le but de l'armement de Toulon était de débloquer la flotte espagnole dans le port de Cadix, afin d'opérer la réunion des forces navales des deux nations alliées destinées à protéger le transport et le débarquement de l'armée française sur les côtes de la

1798–an VI. Méditerranée.

Grande-Bretagne. L'amiral Nelson reçut, en conséquence, l'ordre de passer le détroit de Gibraltar, et de s'opposer à ce que la flotte combinée pût attaquer celle de l'amiral Jervis.

Pendant que les deux nations se perdaient ainsi en conjectures sur le but de l'expédition projetée, Bonaparte, qui n'avait point encore quitté Paris, retiré dans sa modeste maison de la rue de la Victoire[1], se dérobait à sa renommée, donnant ses soins à la mission qui lui était confiée, et ne cherchant de distractions que dans la culture des sciences et des arts. Mais plus sa vie paraissait obscure et privée, plus l'on s'étudiait à expliquer ses moindres actions et ses démarches les plus simples. Toutefois il réussit à garder le masque dont il s'était couvert, et à prolonger l'incertitude générale jusqu'au moment de son départ. Différens moyens furent employés par le directoire et par lui pour continuer à mettre en défaut la pénétration nationale et étrangère. Ainsi plusieurs fois les journaux répandirent et démentirent ensuite le bruit du retour de Bonaparte au congrès de Rastadt pour accélérer et conclure les négociations. On vit paraître, dans les premiers jours d'avril, un arrêté du directoire qui ordonnait à ce général de se rendre à Brest, pour y prendre le commandement des forces de terre et de mer qu'on y réunissait. Quelques jours après, on annonça que Bonaparte allait définitivement à Rastadt, et lui-même écrivit officiellement au comte de Cobentzel, ministre de l'empereur, en l'invitant à se rendre dans la même ville, pour aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à la conclusion des affaires. Le courrier porteur de la réponse du ministre autrichien partit de Vienne vers le milieu d'avril, et dans le même temps Bonaparte se disposait à quitter Paris, non pour aller à Rastadt,

[1] Cette rue se nommait auparavant *Chantereine*. On l'appelait alors *rue de la Victoire*, parce que Bonaparte y possédait une maison; mais, depuis 1814, elle a repris sa première dénomination.

mais pour joindre l'expédition enfin rassemblée dans le port de Toulon.

Bonaparte devait quitter Paris dans la nuit du 22 au 23 avril ; mais son départ fut différé par suite des nouvelles que le directoire reçut de ses plénipotentiaires à Rastadt, et des dépêches transmises par le général Bernadotte, ambassadeur de la république auprès de la cour de Vienne. Le gouvernement craignit une rupture avec l'Autriche. Ce fut alors que Bonaparte invita le comte de Cobentzel à ne point laisser détruire leur commun ouvrage, et à employer tous ses efforts pour maintenir la paix entre les deux nations ; il paraît même, d'après la correspondance particulière de Bonaparte avec quelques-uns des généraux employés sous ses ordres, qu'il eut en effet l'intention d'aller à Rastadt, d'où il serait venu ensuite à Toulon. Mais les craintes qu'il avait conçues étant devenues moins sérieuses, il continua de séjourner à Paris jusqu'au 3 mai, qu'il prit la route du Midi pour se rendre à sa destination. Il arriva le 8 à Toulon, et sa présence au milieu des troupes répandit parmi elles l'allégresse et l'espérance. L'exaltation de ces deux sentimens n'eut plus de bornes à la lecture de la proclamation suivante :

« Soldats,

« Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, des plaines, de siéges, il vous reste à faire la guerre maritime.

« Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées mais point encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

« Soldats, l'Europe a les yeux sur vous ; vous avez de

grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

« Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis; souvenez vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin tous les uns des autres.

« Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république est pour vous; vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

« Le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la république l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »

Un tel langage dans la bouche d'un homme déjà environné de tous les prestiges de la gloire, électrisa toutes les ames. Généraux, officiers, soldats, tous ne virent que les lauriers à cueillir, sans s'arrêter aux périls de l'entreprise; un cri général d'enthousiasme et d'impatience s'éleva pour hâter le moment du départ.

Bonaparte resta quelques jours à Toulon pour achever ses dispositions. Outre les bâtimens de transport réunis dans ce port et dans celui de Marseille, trois autres convois avaient été préparés à Civita-Vecchia, à Gênes et à Bastia, par les soins des généraux Berthier, Brune et Ambert.

Le total des troupes de l'expédition s'élevait à trente-six mille hommes environ; et voici quelle était la composition de l'armée de terre :

Le général Berthier était chef de l'état-major-général. Le général de brigade Caffarelli-Dufalga commandait l'arme du génie, et le général Dommartin celle de l'artillerie.

Les généraux de division étaient : Kléber, Desaix, Regnier, Bon, Dugua, Menou, Vaubois, Dumuy, Dumas.

Les généraux de brigade Lannes, Lanusse, Verdier, Murat, Damas, Vial, Rampon, Mireur, Davoust, Leclerc, Zayouscheck.

1798-an VI. Méditerranée.

Trois demi-brigades d'infanterie légère : les quatrième, vingt et unième et vingt-deuxième. Dix demi-brigades d'infanterie de ligne : les neuvième, treizième, dix-huitième, vingt-cinquième, trente-deuxième, soixante-unième, soixante-neuvième, soixante-quinzième, quatre-vingt-cinquième, quatre-vingt-huitième.

Le septième *bis* régiment de hussards ; le vingt-deuxième de chasseurs à cheval ; les troisième, quatorzième, quinzième, dix-huitième et vingtième de dragons.

Un escadrons de guides à cheval et un bataillon de guides à pied, sous les ordres du chef de brigade Bessières.

Plusieurs compagnies d'artillerie à pied et à cheval ; deux compagnies de mineurs, un bataillon de sapeurs.

L'armée navale, commandée par le vice-amiral Brueys, ayant sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve, Blanquet-Ducheila, Decrès, et pour chef d'état-major le chef de division Ganteaume, était composée de treize vaisseaux de ligne, dont un de 120 (*l'Orient*), deux de 80, et dix de 74 canons ; de deux vaisseaux de 64 pris aux Vénitiens (*le Causse* et *le Dubois*), armés en flûte ; de huit frégates de 40 et de 36 canons ; six frégates vénitiennes armées en flûte, deux bricks, des cutters, des avisos, chaloupes canonnières, et autres petits bâtimens de guerre, au nombre de soixante-douze.

Les bâtimens de transport étaient au nombre de quatre cents environ, y compris les divisions de Civita-Vecchia, de Gênes et de Corse ; et l'on évaluait à dix mille hommes à peu près le total des gens de mer[1].

[1] Nous donnerons de plus grands détails sur la composition de l'armée navale, dans le récit du célèbre combat d'Aboukir.

1798-an VI. Méditerranée.

Le 19 mai, au matin, l'escadre entière et tous les bâtimens de transport qui se trouvaient à Toulon appareillèrent et sortirent de la rade. Les troupes étaient réparties sur les bâtimens de guerre comme sur ceux de transport. Le départ eut lieu au bruit répété du canon des batteries de Toulon et de tous les vaisseaux de ligne. Le général Bonaparte, avec une partie de l'état-major-général, était à bord du vaisseau amiral. Le temps était superbe, et le vent tout aussi favorable qu'on pouvait le désirer. L'escadre longea la côte de Provence jusque vers Gênes, et se dirigea ensuite sur le cap Corse, qui fut signalé le 23 mai, à la pointe du jour. Elle resta en vue du côté oriental de l'île jusqu'au 30, et côtoya, les jours suivans, l'île de Sardaigne jusqu'au 3 juin, afin d'attendre à cette hauteur le convoi que l'on savait être parti de Civita-Vecchia le 28 mai. Ce même jour (3 juin) l'amiral fut informé, par un aviso, que trois vaisseaux anglais et deux frégates avaient été aperçus devant Cagliari, capitale de l'île de Sardaigne. Quelques vaisseaux français prirent cette direction; mais les bâtimens ennemis avaient disparu. Le 7 juin, l'armée navale passa à portée de canon du port de Mazara en Sicile, ayant en vue sur sa droite la petite île de Pentellaria. Un spectacle majestueux s'offrit alors aux yeux des Siciliens étonnés. Éclairées par les rayons du soleil, plus de trois cents voiles à peu près réunies, présentaient l'aspect d'une grande ville flottante, et s'avançaient dans le plus imposant appareil.

Le 8 juin, un brick anglais capturé par un des bâtimens légers de l'expédition, annonça que l'escadre de l'amiral Nelson, envoyée à la poursuite de la flotte française, n'était pas éloignée. Cette nouvelle causa quelque inquiétude au général en chef, mais elle ne se vérifia point. Le 9 juin, l'escadre quitta la côte de Sicile, et, se dirigeant au sud-est, elle parut, vers les cinq heures du matin, en vue des îles de



CARTE TOPOGRAPHIQUE DE L'ILE DE MALTE

Pierre noire
Tour Suta
Zurico
Safi
Casal
Casal Gudia
Port de Marsa Siroco
Aasciak
Fort St Lucien
Ittacia
Zeitone
Zabbar
Anse St Thomas
Anse de Marsa
1500 Toises

Malte et de Gose, où elle trouva le convoi de Civita-Vecchia, au nombre de soixante-dix bâtimens, qui y était arrivé depuis le 6.

Comme il entrait dans le plan de Bonaparte de prendre possession de l'île de Malte, l'escadre reçut l'ordre de s'avancer en ligne de bataille, l'intention du général en chef étant de s'emparer du port de Malte de vive force, si les voies moins hostiles qu'il allait tenter, ne réussissaient point.

L'occupation de l'île de Malte était en effet d'une haute importance dans l'exécution des projets sur l'Égypte. Situés par les 35° 55" de la latitude, et 10° 11" de longitude, dans le canal entre la Sicile et l'Afrique, à deux cent soixante lieues sud-est environ de Toulon, elle offrait une position intermédiaire qu'il eût été dangereux de laisser à des ennemis, et même à des neutres. Dès le mois de janvier 1798, le directoire avait envoyé à Malte le sieur Poussielgue, secrétaire de la légation française à Gênes, afin de sonder les dispositions des chevaliers et du grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, souverain de cette île depuis la perte de celle de Rhodes, dans le cas où des vaisseaux français se montreraient dans les parages environnans. On a même avancé que l'objet spécial de la mission de Poussielgue était de fomenter une révolution dans l'île pour la faire passer sous la domination française; et cette version serait d'autant plus probable, qu'à l'époque du séjour de cet agent secret à Malte, le directoire et Bonaparte n'étaient point encore fixés sur le projet d'une expédition en Égypte. Quoi qu'il en soit, le sieur Poussielgue échoua dans ses menées secrètes. Au commencement du mois de mars de cette même année, l'amiral Brueys, venant de Corfou avec l'escadre qu'il commandait dans l'Adriatique, parut devant Malte, dont il voulait reconnaître les côtes; il fit entrer dans le port un de ses bâtimens qui avait besoin de réparations, et auquel le grand-

1798–an VI. Méditerranée. maître, les baillis et l'ordre entier s'empressèrent de donner des secours de toute espèce. Pendant huit jours l'escadre sonda toute la côte, et reconnut les points où il était possible d'opérer des débarquemens.

Bonaparte connaissait tous les moyens de résistance qui pouvaient lui être opposés : c'est pourquoi il voulut tenter la voie des négociations avant d'employer celle de la force. Il prévoyait d'ailleurs qu'en s'arrêtant devant Malte il donnerait peut-être à l'amiral Nelson le temps de joindre la flotte française. Si la valeur des troupes, le nombre des vaisseaux et la bonne disposition des équipages, permettaient d'espérer l'avantage, au moins devait-il craindre que les Anglais ne réussissent à disperser le convoi, et ne fissent ainsi échouer la grande entreprise. Afin donc de tenter de nouveau les dispositions des chevaliers de l'ordre et des Maltais, Bonaparte fit demander au grand-maître l'entrée du port pour l'armée navale. Cette immense flotte s'étendait depuis l'île de Gose jusqu'à Marsa Siroco, et menaçait en même temps tous les points attaquables.

Le grand-maître assembla le conseil de l'ordre, qui répondit par une lettre dans laquelle on priait Bonaparte de mettre par écrit la demande qu'il faisait, en ajoutant que les lois de l'ordre et les règles de la neutralité ne permettaient pas de recevoir dans le port de Malte plus de quatre vaisseaux à la fois, et que la sûreté l'exigeait ainsi. Le conseil faisait observer aussi que l'ordre avait toujours été en paix avec la France, qui n'avait cessé de l'assurer de son amitié. Cette lettre fut portée à Bonaparte par le consul français Caruson, qui lui remit également une liste de chevaliers et de Maltais qui avaient pris l'engagement de seconder les Français. Le nombre de ces partisans de la révolution maltaise était, dit-on, de plus de quatre mille.

Lorsque, dans la soirée du 9 juin, on vit à Malte que

Bonaparte ne renvoyait point le consul Caruson, des préparatifs de défense furent ordonnés : les chevaliers s'attendaient bien à être attaqués le lendemain. On fit prendre les armes aux milices ; le grand-maître ordonna d'établir des palissades aux ouvrages avancés, et de transporter les poudres qui étaient dans les magasins extérieurs, dans la ville : opération qui aurait demandé au moins huit jours dans des temps tranquilles.

Un grand désordre régnait dans la ville; personne n'osait se charger du commandement en chef; et le grand-maître, Ferdinand de Hompesch, ne sortait point de son palais. Cependant différens postes furent assignés aux baillis et commandeurs pendant la nuit ; mais pour défendre tous les points et sept lieues de côtes, l'ordre avait à peine à sa disposition sept mille hommes[1].

Cependant Bonaparte avait donné l'ordre à l'amiral Brueys de se mettre en devoir d'attaquer les forts qui défendaient l'entrée du port, en même temps qu'il faisait faire des dispositions pour débarquer quelques corps de troupes.

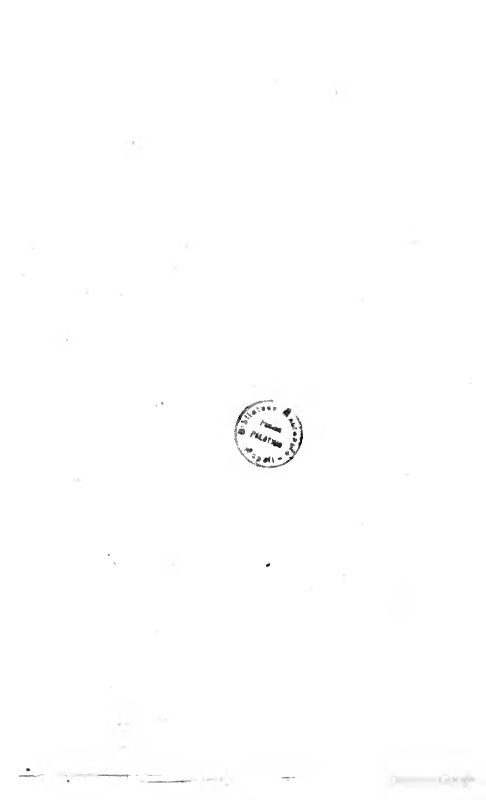
Le dimanche 10 juin, à quatre heures du matin, la descente se fit sur sept points à la fois, dans les îles de Malte, de Gose et de Cumino. Le général Desaix, ayant sous ses ordres le général Belliard et les troupes du convoi de Civita-Vecchia, s'empara des batteries et des forts du côté de Marsa Siroco; le général Reguier occupa l'île de Gose; les généraux Vaubois, Lannes, et le chef de brigade Marmont, descendirent près de la ville de Malte, et s'avancèrent sous le

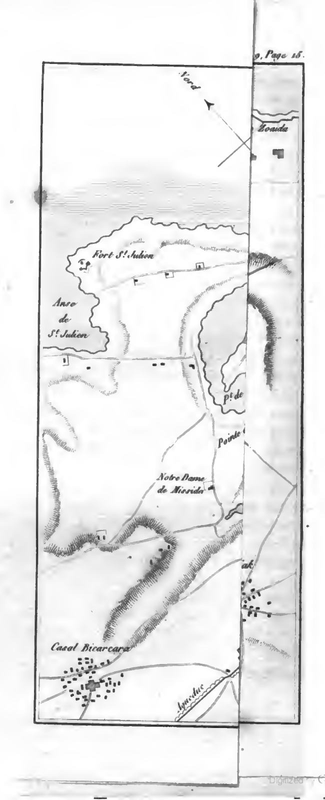
[1] Régiment de Malte, cinq cents hommes; les gardes du grand-maître, deux cents; le bataillon des vaisseaux, quatre cents; le bataillon des galères, trois cents; à peu près cent vieux canonniers; un corps de milices appelé *chasseurs*, douze cents; pareil nombre de matelots des vaisseaux et galères, servant de canonniers; enfin trois mille hommes des milices du pays : total six mille neuf cents hommes.

1798-an VI. Méditerranée. canon de la place. Ces diverses opérations eurent lieu sans aucune difficulté. Comme les forts n'étaient point approvisionnés, les Maltais ne voulurent point s'y renfermer pour les défendre. Les soldats avaient à peine des cartouches, et les affûts des pièces étaient en si mauvais état, que quand on voulut les tirer, la plupart se brisèrent. Un grand nombre de canons manquaient même des ustensiles indispensables pour leur service.

Les Maltais fuyaient sur tous les points. Une compagnie française qui avait débarqué dans l'anse de Saint-Julien dispersa, sans tirer un coup de fusil, un régiment entier de milice, fort de douze cents hommes. Le bailli Tommasi voulut défendre le retranchement dit du Naiciar, contre un bataillon qui avait débarqué à la Mellechaet à Saint-Paul; mais, tourné par quelques compagnies qui venaient de prendre terre à Saint-Georges et à Saint-Julien, le bailli fut abandonné par les milices qu'il avait sous ses ordres, et eut beaucoup de peine à se retirer jusqu'à la ville. Le général Vaubois avait marché sur la cité vieille, qui, n'ayant ni troupes, ni canons, ni vivres, ni commandant, lui ouvrit les portes à neuf heures du matin. A dix heures, toute la campagne, les petits forts de la côte, à l'exception de celui de Marsa Siroco, étaient au pouvoir des Français. La plupart des chevaliers qui étaient dans ces différens postes furent faits prisonniers et conduits à Bonaparte, qui leur dit : « Comment pouviez-vous croire qu'il vous fût possible de vous défendre, avec de misérables paysans, contre les troupes qui ont vaincu et soumis l'Europe? »

A onze heures, on fit sortir du port une galère, une chaloupe canonnière et deux galiottes, pour tâcher d'inquiéter le débarquement des troupes qui s'effectuait toujours à Saint-Julien. Quand ces bâtimens eurent épuisé le peu de munitons qu'ils avaient, ils rentrèrent dans le port. Une sortie fut





Digitized by Google

tentée du côté de la Piéta; mais les troupes, composées du régiment de Malte et du bataillon des vaisseaux, ne purent tenir contre le détachement français que commandait le chef de brigade Marmont, qui s'empara, en cette occasion, du drapeau du régiment de Malte. Elles se sauvèrent dans les fortifications de la Floriane; mais comme ces dernières étaient sans artillerie, les soldats maltais furent obligés de se rendre.

1798-an VI. Méditerranée.

A midi, il ne restait au service de l'ordre que quatre mille hommes, la plupart de mauvaise volonté. Avec ce petit nombre, il fallait défendre la ville, les forts Menoel, Tignié, Ricazzoli, Saint-Ange, la Cotionere, le bourg et l'île de la Sangle. Dans un bon système de défense, il aurait fallu abandonner tous les forts qui sont éloignés les uns des autres, et même séparés par la mer, réunir toutes les troupes dans la ville, qui est très-forte, et en chasser les habitans suspects. Alors on eût pu espérer de tenir pendant quelque temps, et il y a lieu de croire que les Français eussent échoué dans leur projet de s'emparer de Malte.

La ville se remplissait de fuyards, de femmes et d'enfans des habitans de la campagne. Pendant le reste de la journée, les forts tirèrent sur les troupes françaises, mais sans leur faire éprouver de perte sensible.

Vers neuf heures du soir, une terreur panique s'empara du commandant et des soldats qui gardaient le poste de la Sangle; ce détachement vint se réfugier dans la ville, et fut obligé de rester long-temps à la porte vers laquelle il s'était dirigé, jusqu'à ce que le grand-maître eût ordonné qu'elle lui fût ouverte. Il régnait une telle confusion dans Malte, que les patrouilles se fusillaient entre elles, et que les alertes étaient continuelles. A minuit, les barons de l'île et les principaux habitans de la ville se rendirent au palais du grand-maître, pour inviter ce dernier à capituler. Sur leur demande, il fit assembler le conseil; il y fut décidé qu'on enverrait au

1798 – an VI. Méditerranée.

général Bonaparte le bailli de Souza et le consul de Hollande Fermosa, pour traiter de la capitulation. Il faut remarquer que ceux des grand'croix de l'ordre dont on connaissait l'opinion et le courage ne furent point appelés à ce conseil. Le lundi 11 juin, à cinq heures du matin, les forts reçurent l'ordre de ne plus tirer sur les Français, qui n'avaient point encore riposté au feu de l'artillerie maltaise[1].

Le chevalier Dupin de la Guérivière commandait le fort de Marsa Siroco, et s'était défendu pendant vingt-quatre heures avec une très-grande résolution; mais, manquant de munitions et de vivres, il fut obligé d'accepter une capitulation honorable. Il rentrait dans Malte avec sa garnison, lorsqu'il apprit avec le plus grand étonnement que la ville allait se rendre. Bonaparte répondit au bailli de Souza et au consul de Hollande qu'il entrerait dans Malte le mardi 12 juin; que pendant cet intervalle, il réglerait la manière dont il voulait traiter l'ordre, avec la médiation du chargé d'affaires d'Espagne.

Le grand-maître, désirant se rendre agréable au général français, choisit ses négociateurs parmi les chevaliers qui s'étaient plus particulièrement prononcés pour la France, et nomma le commandeur Bosredon-Ransijat, le chevalier Bardonnèche et l'ingénieur de l'ordre Touzard. Bonaparte désigna pour régler les préliminaires de la capitulation l'ancien commandeur de l'ordre Dolomieu, savant distingué, et le sieur Poussielgue, cet agent du directoire dont nous avons parlé plus haut.

[1] La relation dans laquelle nous avons puisé les détails qu'on vient de lire, et qui ne saurait être suspecte, puisqu'elle est rédigée par un bailli de l'ordre de Malte (de Tignié), acteur et témoin des faits, affirme que Bonaparte ne fit point jeter de bombes ni tirer le canon contre la ville, parce que les Maltais, conspirateurs étaient convenus de massacrer tous les chevaliers à ce signal, et que le général français ne voulut point tremper dans un complot aussi odieux.

Toutes les conditions proposées par Bonaparte furent acceptées sans difficulté. La convention conclue le 12 juin portait en substance : que les chevaliers remettraient à l'armée française la ville et les forts de Malte ; qu'ils renonceraient en faveur de la république à leurs droits de propriété et de souveraineté tant sur l'île de Malte, que sur celles de Goze et de Cumino ; de son côté, Bonaparte promettait au grand-maître de demander pour lui, au congrès de Rastadt, une principauté équivalente en Allemagne, et, en attendant, il s'engageait à lui faire accorder une pension de trois cent mille francs, et l'avance de deux années de cette pension, pour indemnité de son mobilier ; il garantissait aux chevaliers de la nation française reçus avant l'année 1792, la faculté de rentrer dans leur patrie, sept cents francs de pension, et mille francs pour les sexagénaires.

Aussitôt après la signature de cette convention, Bonaparte fit son entrée dans Malte, à la tête des troupes débarquées. Le drapeau tricolore remplaça les bannières de l'ordre, et fut salué par toute l'artillerie de la flotte française. Celle-ci prit ses mouillages ; l'armée navale entra dans le port de Malte, et vint se ranger à portée de pistolet des quais.

C'est ainsi que la forte place de Malte tomba au pouvoir des Français. Trente mille fusils, douze mille barils de poudre, des vivres pour six mois, deux vaisseaux, une frégate, trois galères, et d'autres petits bâtimens de guerre, le trésor de l'église de Saint-Jean, estimé à trois millions de francs : tels furent les avantages matériels de cette importante conquête.

Dès le lendemain, Bonaparte s'occupa de régler le gouvernement de l'île. Une commission de cinq personnes fut chargée de l'administration générale, et le sieur Regnault de Saint-Jean-d'Angély y fut attaché en qualité d'agent du directoire français. L'égalité des droits de tous les habitans fut proclamée ; les trois îles de Malte, de Gose et de Cumino,

divisées en cantons ou arrondissemens de trois mille âmes de population; la cité de Malte partagée en deux municipalités; la police générale attribuée au général gouverneur des îles; les titres féodaux ainsi que l'esclavage abolis. Mais Bonaparte retint les esclaves mahométans, et les fit embarquer sur l'escadre, les destinant à être échangés contre les esclaves français et maltais qui pourraient être au pouvoir des beys d'Egypte.

En ordonnant le désarmement général des habitans de l'île, Bonaparte créait dans la cité de Malte deux bataillons de garde nationale, de neuf cents hommes choisis parmi les citoyens les plus aisés, et, par conséquent, les plus intéressés au maintien de la tranquillité de la ville. Il ordonna, en outre, la formation de quatre compagnies de vétérans, pris parmi les vieux soldats qui avaient été au service de l'ordre. Ces compagnies devaient être envoyées à Corfou immédiatement après leur formation. Quatre compagnies de canonniers furent également créées pour la défense des côtes. Des jeunes gens de l'âge de neuf à quatorze ans durent être choisis dans les plus riches familles pour être envoyés à Paris, à l'effet d'y être élevés dans les écoles de la république, et l'ordonnateur de la marine eut ordre de désigner parmi les jeunes Maltais appartenant également aux familles les plus considérables, ceux de l'âge de quatorze à dix-huit ans qui lui paraîtraient propres à entrer dans la marine, comme aspirans.

Par un autre arrêté, Bonaparte ordonna que tous les prêtres, religieux et religieuses qui n'étaient point nés dans l'île de Malte, en sortiraient dans un délai limité. Les cures et bénéfices vacans furent exclusivement réservés aux naturels de l'île. Défense fut faite de faire désormais des vœux avant l'âge de trente ans. Les fondations particulières, telles que convens d'ordre, etc., et les corporations de pénitens, furent supprimés. Les Juifs reçurent la promesse d'être au-

torisés à fonder une synagogue. Il fut défendu aux prêtres latins d'officier dans les églises appartenantes aux chrétiens grecs, et à l'évêque et aux ecclésiastiques de rien recevoir pour l'administration des sacremens, et d'avoir recours à aucun métropolitain, et même au pape.

Bonaparte fit encore un grand nombre de règlemens et de dispositions administratives que nous croyons inutile de rapporter ici. Ce que l'on vient de lire servira à démontrer à nos lecteurs que Bonaparte, préludant à la conquête de l'Egypte, s'essayait dès-lors au rôle de souverain et de législateur, qu'il se croyait appelé à jouer en Afrique et en Asie; car rien ne peut faire croire jusqu'à présent qu'il osât porter ses vues sur sa patrie.

Après être resté six jours à Malte, et avoir laissé quatre mille hommes des troupes de l'expédition [1] pour garder cette nouvelle conquête, dont le général Vaubois fut nommé gouverneur, Bonaparte se rembarqua avec ceux qui l'avaient accompagné à terre, et qui n'eurent point mission de rester dans l'île. Toute la flotte appareilla le 19 juin pour suivre sa destination, emmenant avec elle les bâtimens de guerre trouvés dans le port de Malte.

Les chevaliers de l'ordre âgés de plus de soixante ans avaient obtenu la permission de rester à Malte, les autres furent renvoyés dans leur patrie. Ceux des chevaliers français qui n'avaient point porté les armes contre la France dans la guerre de la révolution, eurent la faculté de revenir parmi leurs concitoyens, à l'exception de ceux qui avaient moins

[1] Ces troupes étaient composées de deux bataillons de la dix-neuvième demi-brigade, d'un bataillon de la septième, et de tous les malades què laissait Bonaparte, avec ordre d'en former un bataillon. Tout cela ne formait point quatre mille hommes; mais, d'après sa demande, le directoire dut envoyer à Malte le reste de la septième demi-brigade et de la quatre-vingtième, qui étaient en Italie, avec la vingt-troisième qui était en Corse, et quatre compagnies d'artillerie à pied.

1798–an VI. Méditerranée.

de trente ans, et qui furent embarqués sur la flotte. Un grand nombre de ces derniers s'étaient décidés à prendre du service dans l'armée française, suivant leur grade; d'autres entrèrent dans les différentes administrations établies en Egypte, comme nous le rapporterons en son lieu.

Le général Baraguey-d'Hilliers, dont la santé était dérangée, avait sollicité la permission de retourner en France; il fut chargé par Bonaparte de présenter au directoire le drapeau et la plus grande partie du trésor de l'ordre; mais le vaisseau qui portait ces trophées d'une victoire facile[1], fut pris par les Anglais. Cet événement dut être considéré par eux comme un heureux pronostic pour le succès de l'entreprise qu'ils formèrent plus tard, de ravir à la France l'importante conquête qu'elle venait de faire.

2 juillet. (14 messidor) Afrique.

Arrivée de la flotte française sur les côtes de l'Égypte; débarquement de l'armée; attaque et prise de la ville d'Alexandrie, etc.[2] — La flotte française, en quittant les parages de Malte, poussée par un vent frais de nord-ouest, continua sa route directement à l'est, dans la grande mer qui sépare l'île de Malte de celle de Candie. L'ordre avait été donné à tous les vaisseaux qui éclairaient la marche de l'escadre et du convoi,

[1] Bonaparte s'étonnait lui-même de la facilité avec laquelle il s'était emparé de Malte, et la surprise n'était pas moindre pour toute l'armée. Le général Caffarelli, parcourant avec le général en chef les remparts de la cité la Valette (c'est une des parties de la ville de Malte), lui fit remarquer la force des ouvrages, presque tous taillés dans le roc. Bonaparte convint qu'il aurait fallu une grande perte d'hommes et de temps pour que les Français en fussent devenus les maîtres, si les Maltais avaient résisté. « Oui, dit Caffarelli, il faut avouer, mon général, que nous sommes bien heureux qu'il y ait eu du monde dans cette ville pour nous en ouvrir les portes. »

[2] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages divers sur l'expédition d'Egypte, — Recueils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Egypte, — Mémoires manuscrits de B*****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc., etc.

d'arrêter tous les bâtimens rencontrés, dans la crainte que l'escadre ou les croisières anglaises ne fussent informées de la direction que prenait l'expédition : c'était, en effet, une circonstance fort extraordinaire que la flotte française eût échappé à l'exploration des vaisseaux anglais. Aussitôt que le ministère britannique avait été informé du prochain départ des forces rassemblées à Toulon, l'amiral lord Saint-Vincent, en station devant Cadix, avait reçu l'ordre de prendre toutes les mesures convenables pour faire suivre la flotte expéditionnaire, et détruire ou disperser le convoi. Le contre-amiral Nelson, déjà célèbre dans la marine anglaise, avait été désigné pour remplir cette mission délicate. Son escadre se composait de treize vaisseaux de ligne et un brick, et vers la fin de mai il était venu croiser dans les parages de l'île de Corse; mais déjà la flotte française avait doublé l'île et se trouvait à dix lieues par le travers de Bonifacio, entre ce goulet et la côte d'Italie. Les deux escadres étaient seulement séparées par la Sardaigne. Nelson, après avoir croisé dans le golfe de Lyon, côtoyé la rivière de Gênes et l'Italie jusqu'à la hauteur de Naples, était revenu devant Toulon, espérant toujours rencontrer les Français, ou du moins quelque division du convoi; mais le même jour qu'il paraissait ainsi en vue des côtes de Provence, Bonaparte entrait dans le port de Malte. Nelson, moins incertain alors sur la route qu'avait tenue la flotte française, fit voile pour la mer de Toscane, et vint mouiller devant Messine, où il apprit l'occupation de l'île de Malte, le jour où l'expédition se remettait en route pour suivre sa destination. Nelson fut également informé, quelque temps après, par un bâtiment ragusais qui, passant le 21 juin au milieu de l'escadre française, lui avait échappé, de la direction prise par celle-ci. L'amiral anglais, ne doutant plus que l'Égypte ou la Syrie ne fussent le but de l'expédition, leva l'ancre, prit une direction perpendiculaire à celle des

1798-an VI. Afrique. Français, traversa le canal, longea les côtes de Barbarie vers le golfe de la Syrte [1], et arriva le 28 juin en vue d'Alexandrie. Une chaloupe fut envoyée par Nelson au commandant turc, afin de lui donner avis du danger dont il était menacé, et lui demander en même temps la permission de relâcher dans le port pour y faire de l'eau et s'y procurer des vivres frais, lui promettant de faire agir les forces britanniques pour empêcher toute espèce de tentative de la part des Français.

Par l'effet de l'ignorance et du caractère méfiant et soupçonneux des Turcs, l'amiral anglais se vit repoussé comme un ennemi. Quelques bâtimens de commerce avaient donné l'éveil aux Alexandrins sur un débarquement projeté par les Francs [2] : cette nouvelle, reçue avec terreur, fit penser que l'escadre anglaise pouvait bien être celle annoncée ; et comme les Français avaient été spécialement désignés comme auteurs de l'entreprise, le commandant d'Alexandrie ne vit, dans le pavillon anglais arboré sur les vaisseaux qui étaient en présence, qu'une ruse contre laquelle il fallait se tenir en garde. Il fit signifier à l'amiral qu'il ne pouvait accueillir sa demande, et qu'il ferait tirer sur son escadre, si elle tentait de s'approcher du port. Nelson, après avoir transmis quelques dépêches, destinées, dit-on, pour le golfe Persique et pour l'Inde, au consul anglais à Alexandrie, fit voile vers les côtes de Syrie sans tenter aucune autre démarche à l'effet de tirer les Alexandrins de leur erreur. On peut remarquer toutefois que, si l'intention de cet amiral fût d'attendre les Français devant Alexandrie, il n'aurait point agi avec sa prudence ordinaire. Il n'avait point, en effet, des forces suffisantes pour empêcher les Français de débarquer sur un point de la côte

[1] Les marins provençaux le nomment par corruption *golfe de la Sidre* ; c'est l'*inhospita Syrtis* des anciens.

[2] Les Orientaux comprennent sous cette dénomination les Européens en général.

plus éloigné; il s'exposait à voir prendre devant ses yeux Alexandrie, qui ne pouvait pas, ainsi que l'événement l'a démontré, opposer une résistance bien opiniâtre; l'escadre française pouvait se mettre en mesure de combattre avec quelque avantage celle des Anglais : il était par conséquent plus convenable aux intérêts du gouvernement britannique que son amiral cherchât à rencontrer la flotte française dans sa marche, et c'est, à notre avis, le motif qui détermina Nelson à s'éloigner d'Alexandrie.

1798-an VI. Afrique.

Quoi qu'il en soit, l'expédition française continuant d'avoir le vent favorable, était arrivée le 30 juin en vue du cap Durazzo, de l'île de Candie; le lendemain elle longea le golfe du même nom, et gagna ensuite la pleine mer. Le 1er juillet, à la pointe du jour, on signala la tour des Arabes, sur la côte d'Afrique, et sur les huit heures et demie du matin la flotte entière put apercevoir les minarets de la ville d'Alexandrie : c'était le quarante-troisième jour depuis le départ de la flotte du port de Toulon, et le treizième après avoir quitté Malte. Aucun accident n'avait troublé cette traversée. Avant d'ordonner le débarquement, Bonaparte fit distribuer aux troupes à bord de tous les bâtimens la proclamation suivante, imprimée en mer sur le vaisseau *l'Orient* :

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Egypte.

« Soldats,

« Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables; vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de la mort.

« Nous ferons quelques marches fatigantes, nous livrerons plusieurs combats, nous réussirons dans toutes nos entreprises : les destins sont pour nous.

1798 - an VI. Afrique.

« Les beys mameloucks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négocians et tyrannisent les malheureux habitans des bords du Nil, quelques jours après notre arrivée, n'existeront plus.

« Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a pas » d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ne les contredites pas; agissez avec eux comme vous avez agi avec les Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvens, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

« Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différens de ceux de l'Europe, il faut vous y accoutumer.

« Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous; mais, dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

« Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore; il détruit nos ressources, il nous rend ennemis les peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

« La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs, dignes d'exciter l'émulation des Français. »

Un bâtiment fut envoyé au port d'Alexandrie pour savoir ce qui se passait dans la ville et faire venir à bord du vaisseau amiral le consul français. Celui-ci apprit au général en chef l'apparition et le départ de l'escadre de Nelson, en l'informant en outre des mauvaises dispositions des habitans, et de la nécessité d'employer la force pour se rendre maître d'Alexandrie. La nouvelle du voisinage de l'escadre anglaise, et

la crainte d'être troublé dans le débarquement, engagèrent Bonaparte à hâter les préparatifs de cette dernière opération. La flotte mouilla le plus près possible de la côte vers le fort Marabou, à l'ouest du port d'Alexandrie; des frégates furent détachées pour croiser devant cette ville. Le vaisseau *l'Orient*, en voulant s'approcher de l'anse du Marabou, se rencontra avec le vaisseau vénitien *le Dubois* et une des frégates, et eut son beaupré rompu; le vaisseau et la frégate furent endommagés dans leurs voiles et dans leurs agrès.

1798-an VI. Afrique.

Pendant que les vaisseaux se préparaient à débarquer les troupes, le général en chef écrivait au commandant d'une caravelle (vaisseau de guerre turc) qui se trouvait mouillée dans le port vieux d'Alexandrie, que l'intention des Français n'était point d'agir hostilement contre le grand-seigneur et la nation ottomane; qu'ils ne voulaient que punir les beys, dominateurs de l'Égypte, des avanies dont ils accablaient les commerçans français. Il invitait cet officier à recevoir comme amis et alliés du sultan son maître les Français qui allaient entrer dans la ville.

Cependant le vent s'était élevé, la mer était houleuse, et dans une circonstance moins pressante, peut-être eût-il été prudent d'attendre encore quelques instans pour opérer le débarquement, surtout sur une côte bordée de récifs, telle que celle d'Alexandrie; mais il n'y avait point de temps à perdre, les Anglais pouvaient paraître d'un moment à l'autre, et Bonaparte sentait bien que s'ils profitaient du désordre inévitable dans une telle opération, il lui serait difficile de ne point essuyer quelque échec, malgré tous les moyens de défense dont il pouvait disposer.

Les ordres furent donnés en conséquence pour que les troupes descendissent à terre le 1er juillet. La division Desaix devait débarquer au lieu dit le Marabou; celle du général Menou à la droite de la précédente, et celle du général

1798-an VI. Afrique. Regnier sur la gauche. Les divisions des généraux Kléber et Bon, qui étaient embarquées sur les vaisseaux de l'escadre, durent remplir les chaloupes et autres embarcations de ces bâtimens, pour venir se rallier autour d'une des galères prises à Malte, montée par le général en chef, qui devait conduire lui-même ces deux divisions sur le point de débarquement qu'il jugerait convenable, selon les circonstances. La distance à laquelle étaient mouillés les bâtimens, et le vent violent qui agitait la mer et la rendait dangereuse pour les petites embarcations, apportèrent de grands obstacles à l'exécution des dispositions qu'on vient de lire.

Au moment où Bonaparte s'embarquait sur la demi-galère qui devait le porter à terre, les croisières signalèrent comme ennemie une voile qui paraissait à l'ouest. On pouvait penser que c'était un des bâtimens de l'escadre anglaise, dont on connaissait la présence dans ces parages par les communications du consul de France à Alexandrie. L'inquiétude que la vue de ce bâtiment devait faire naître dans l'esprit du général en chef, lui arracha cette exclamation : « Fortune, m'abandonnerais-tu? Quoi! seulement cinq jours! » La fortune ne trahit point les espérances unanimes. On reconnut bientôt que le bâtiment signalé était la frégate *la Justice*, qui arrivait de Malte.

La mer était couverte de chaloupes et d'embarcations. La division Menou fut la première qui put mettre à terre une partie de ses troupes.

Les divisions Desaix et Regnier éprouvèrent plus de difficultés par la situation du vent à l'égard de leur position.

La demi-galère qui portait le général en chef s'avança, à travers les récifs, le plus près possible du Marabou. Le jour commençait à faiblir lorsque les embarcations où se trouvaient partie des divisions Kléber et Bon, se réunirent autour de la demi-galère. Un pilote d'Alexandrie, qui était venu avec le

consul français, dirigea les canots sur la plage du Marabou, où elles débarquèrent heureusement. Déjà une partie de la division Menou, et quelques hommes de celle de Regnier se trouvaient à terre.

Cependant la demi-galère, sur laquelle se trouvait aussi l'état-major général, éprouvait les plus grandes difficultés pour suivre les canots qui s'approchaient du rivage : l'obscurité de la nuit la força de mouiller à demi-lieue de terre. A une heure du matin, Bonaparte, les généraux Berthier, Dommartin, Caffarelli, d'autres officiers supérieurs de l'état-major général, montèrent dans des canots et gagnèrent la terre à quelque distance du Marabou.

Le 2 juillet, avant le jour, le général en chef passa les troupes débarquées en revue.

La division Kléber, qui se composait de la deuxième demi-brigade d'infanterie légère, et des vingt-cinquième et soixante-quinzième de bataille, n'avait guère alors que mille hommes présens sous les armes.

La division Menou, formée par les vingt-deuxième légère, treizième et soixante-neuvième de bataille, avait deux mille cinq cents hommes.

Les quatrième légère, dix-huitième et trente-deuxième de bataille, qui formaient la division Bon, n'avaient de réuni qu'un total général de quinze cents hommes.

La division Regnier, composée des neuvième et quatre-vingt-cinquième, n'avait à terre que quelques hommes, comme nous l'avons déjà dit.

Il n'y avait encore ni chevaux, ni artillerie de débarqués. Bonaparte fit former trois colonnes des troupes des généraux Menou, Kléber et Bon, et donna l'ordre au général Regnier de réunir les siennes le plus promptement possible pour garder le point de débarquement. Il envoya en même temps aux bâtimens du convoi l'ordre d'appareiller de suite pour

1798-an VI. Afrique. venir mouiller dans l'anse du Marabou, et fit hâter le débarquement général des troupes qui se trouvaient encore à bord.

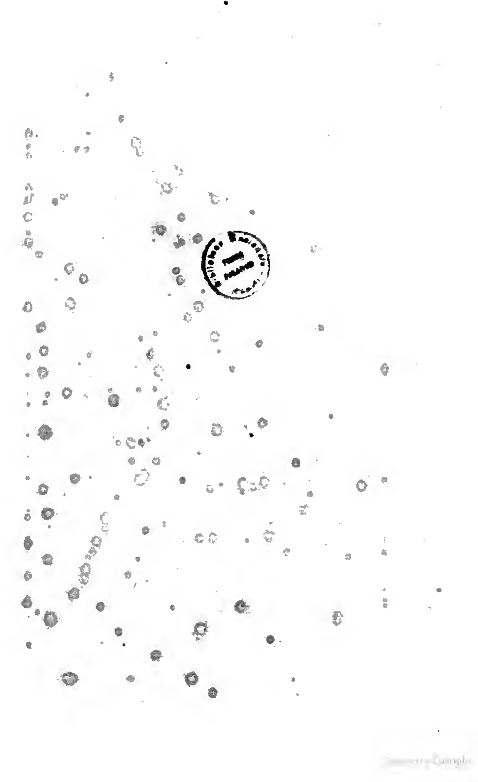
Il convenait de marcher sans retard sur Alexandrie, pour tenter de surprendre cette ville. Les trois colonnes se mirent en mouvement à deux heures et demie du matin. Le général en chef marcha à pied avec les tirailleurs de l'avant-garde : il était accompagné des généraux Berthier, Alexandre Dumas, Dommartin, Caffarelli, de ses aides-de-camp, des officiers de l'état-major général et du génie.

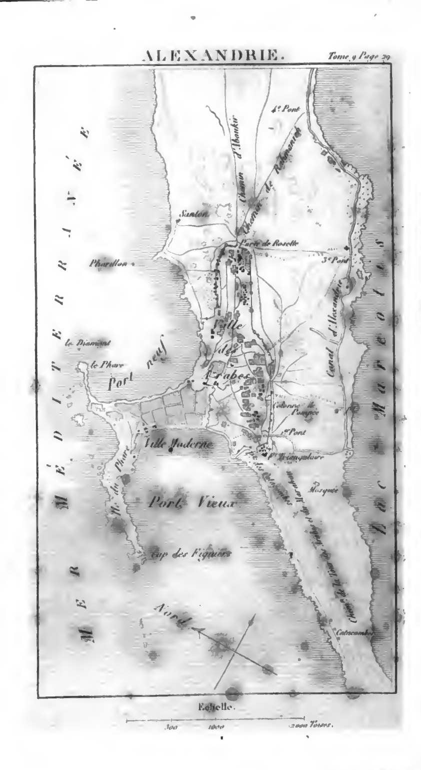
Un peu avant le jour, et à demi-heure de distance du Marabou, un peleton d'avant-garde fut attaqué par un parti d'Arabes, qui tuèrent un capitaine. Le jour fit découvrir une centaine de ces cavaliers bédouins, sur lesquels les tirailleurs marchèrent, et qui se replièrent dans la direction d'Alexandrie. A une demi-lieue de cette ville, l'avant-garde aperçut encore un groupe d'environ trois cents cavaliers, qui s'enfuirent dans le désert à l'approche des Français.

Cependant quelques autres pelotons d'Arabes se montraient sur le flanc droit des colonnes, pour enlever, selon leur usage, tout ce qui se trouvait isolé ou hors d'état de faire résistance.

Les troupes arrivèrent à portée de fusil des murs d'Alexandrie. La colonne du général Menou avait suivi dans sa marche les petites dunes de sable qui sont sur le bord de la mer, et se trouvait à l'ouest de l'enceinte de la ville dite des Arabes. La colonne de Kléber, marchant au centre, se trouvait dans la direction du monument connu sous le nom de colonne de Pompée. Le général Bon se trouvait à l'est de l'enceinte, vers la porte dite de Raschild ou Rosette. Les trois colonnes firent halte dans ces positions.

Le général en chef s'était porté à la colonne dite de Pompée, et de là détacha plusieurs officiers pour reconnaître l'enceinte des Arabes, qui couvre et renferme la nouvelle Alexandrie.




ALEXANDRIE.
Méditerranée
Mer
Lac Maréotis
Phare
le Diamant
Port neuf
Pharillon
Santon
Porte de Rosette
Chemin d'Abouhir
Chemin de Rahmanieh
4e Pont
3e Pont
Canal d'Alexandrie
Ville des Arabes
Colonne de Pompée
1er Pont
Ville Moderne
Port Vieux
Cap des Figuiers
Mosquée
Catacombes
Nord
Echelle
2000 Toises

Cette ville avait pour gouverneur ou commandant le schérif Sidi Mohammed-el-Coraïm; il était parvenu à ce poste important et s'y était maintenu jusqu'alors par une conduite pleine de souplesse qui l'avait rendu cher au gouvernement des beys; ceux-ci trouvaient en lui un agent dévoué pour l'exercice de leurs exactions et de leur tyrannie. Jouissant, on ne sait trop à quel titre, d'une certaine réputation de bravoure, mais ignare comme le sont presque tous les musulmans, Coraïm n'était point en état d'organiser dans Alexandrie tous les moyens de défense nécessaires pour arrêter l'entreprise des Français; cependant il avait fait réparer quelques brèches et occuper quelques points principaux, par lesquels les Français auraient pu facilement pénétrer dans l'intérieur.

L'enceinte, et une partie des tours qui la flanquent, étaient occupés par la population d'Alexandrie. A la vue de l'armée française, l'air retentit des hurlemens des femmes et des enfans, qui excitaient leurs maris et leurs pères à combattre les Francs. En même temps, quelques coups de canon partirent d'un fort placé vers l'entrée du Port-Vieux, et annoncèrent la présence de deux ou trois mauvaises pièces d'artillerie.

Bonaparte voulut d'abord essayer la voie des négociations; mais il ne put faire accueillir ses officiers, et l'attaque fut résolue sur-le-champ.

Comme l'armée n'avait point d'artillerie, le général en chef se détermina à faire escalader l'enceinte, et le rapport des officiers qu'il avait envoyés en reconnaissance fit connaître que ce moyen était praticable : c'était d'ailleurs le seul qu'on pût employer pour se rendre maître de la place. La charge fut battue, et les trois colonnes s'avancèrent simultanément pour monter à l'escalade. Les hommes qui bordaient les remparts firent d'abord un feu assez vif de mousqueterie, mais il devint nul lorsque les Français eurent atteint le pied de la

1798-an VI. Afrique.

muraille. Il fut alors remplacé par les pierres que les Alexandrins firent pleuvoir en abondance. Ce dernier obstacle ne pouvait pas arrêter des officiers et des soldats habitués à des périls bien plus grands. Le général Kléber, arrivé au pied de la muraille, désignait l'endroit où il voulait que ses compagnies de grenadiers montassent, mais il fut renversé à terre par l'effet d'une balle qui vint le frapper au front : cette blessure, quoique grave, n'était point mortelle. La chute de leur général, loin de décourager les braves grenadiers, redoubla leur courage. En un instant, la muraille fut escaladée. Tout ce qui était sur le rempart ou derrière prit la fuite. Dans le même moment, le général Marmont, à la tête de la quatrième demi-brigade légère, faisait enfoncer à coups de hache la porte de Rosette; toutes les troupes de la division Bon pénétrèrent par cette voie dans l'enceinte des Arabes.

De son côté, le général Menou, après avait fait bloquer par une partie de son monde le fort triangulaire qui défend le port vieux d'Alexandrie, s'était porté vers une autre portion de l'enceinte avec le reste de ses troupes, et l'avait escaladée. Il eut l'honneur d'entrer le premier dans la place, après avoir reçu sept blessures ou fortes contusions, dont aucune n'était dangereuse.

Le chef de brigade en second de la trente-deuxième demi-brigade, Masse, fut tué à l'attaque de la porte Rosette. L'adjudant-général Escale, chef de l'état-major de la division Kléber, fut blessé presque en même temps que ce dernier général.

Les Français s'étant rendus maîtres de l'enceinte des Arabes, les Alexandrins armés se réfugièrent dans le fort triangulaire, dans le phare et dans la ville moderne. Un grand nombre se barricadèrent dans les maisons, et continuèrent à faire un feu meurtrier à travers les grillages qui ferment les fenêtres des maisons dans l'Orient. Long-temps après que la

ville entière parut soumise, il fallut emporter de vive force plusieurs de ces maisons. Bonaparte faillit d'être atteint par les balles en traversant une rue étroite avec quelques officiers et plusieurs de ses guides.

Les forts triangulaire et du phare se rendirent dans l'après-midi ; le schérif Mohammed Coraïm s'était renfermé dans le dernier. Bonaparte accueillit ce commandant avec beaucoup de douceur, et, loin de lui reprocher sa résistance, il s'étudia à lui persuader que les Français ne venaient en Egypte que pour y rétablir l'autorité du grand-seigneur, avilie et méconnue par les mamelouks, et lui annonça que l'armée allait marcher sur le Caire pour en chasser les beys et leur milice. Le général en chef demanda ensuite à Coraïm s'il voulait embrasser les intérêts du sultan son maître, et par conséquent ceux de la république, qui se disposait à venger ce dernier. Le schérif promit tout ce que Bonaparte voulut, et prêta même entre ses mains, sur le Coran, le serment que le général exigea comme garant de sa fidélité.

Pendant cette même journée du 2, et le lendemain, le reste de l'armée effectua son débarquement. Tous les Français saluèrent avec enthousiasme la terre où Bonaparte leur avait promis la victoire et des richesses. Cependant, le sang des braves avait déjà rougi la plage égyptienne. Bonaparte, qui ne cessait point d'appeler à son secours toutes les illusions de la gloire, ordonna, pour honorer la mémoire des guerriers qui avaient succombé dans cette première lutte [1], que leurs corps seraient ensevelis au pied de la colonne de Pompée, et que leurs noms seraient gravés sur son fût. La cérémonie qui eut lieu à cette occasion, loin de porter le découragement dans le cœur de ces nobles aventuriers, parut augmenter encore leur enthousiasme et leur désir de renommée. Ce fut aux cris de *vive*

[1] On en comptait à peu près quarante, y compris six officiers.

la république! vive Bonaparte! que les soldats français rendirent les derniers devoirs à leurs camarades; et cette scène ne causa point un médiocre étonnement aux Alexandrins accourus pour en être les témoins.

Bientôt l'attention des Français se porta sur le théâtre qui s'offrait à leurs regards. La ville d'Alexandrie et le territoire qui l'environne était pour eux un spectacle nouveau, extraordinaire, bien propre à captiver toutes leurs pensées [1].

[1] « Parmi les lieux de nature à produire l'étonnement et l'admiration, dit Volney, il en est peu qui réunissent autant de moyens qu'Alexandrie. Le nom de cette ville, qui rappelle le génie d'un homme si étonnant; le nom du pays, qui tient à tant de faits et d'idées; l'aspect du lieu, qui présente un tableau si pittoresque; ces palmiers qui s'élèvent en parasol; ces maisons à terrasses, qui semblent dépourvues de toits; ces flèches grêles des minarets, qui portent une balustrade dans les airs : tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-il à terre? une foule d'objets l'assaillit par tous les sens; c'est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effrayent son oreille ; ce sont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coiffures rondes ou triangulaires, et de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, ornés de barbe et de moustaches, ce faisceau d'étoffe roulée en plis sur une tête rase; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; ces pipes de six pieds, dont toutes les mains sont garnies, et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans un sac de cuir; et ces ânes sellés et bridés qui portent légèrement leur cavalier en pantoufles, et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats, et cette foule immonde de chiens errant dans les rues; et ces espèces de fantômes ambulans qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion. Ce n'est qu'après être arrivé au gîte si désiré, quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère avec attention ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses, et dont les jours rares sont masqués par des treillages; ce peuple maigre et noirâtre qui marche nu-pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de misère qu'il voit sur tous les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons, lui font soupçonner la rapacité de la violence et la défiance de l'esclavage; mais un spectacle qui bientôt attire toute son attention, ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté de terre.......

Les Arabes du désert qui avoisine Alexandrie n'avaient point cessé de harceler les Français depuis leur départ de la plage du Marabou : tombant sur les traîneurs et sur les hommes isolés, ils avaient tué ceux qui avaient voulu faire résistance, et emmené les autres, esclaves dans le désert. Le 5 juillet, quelques scheicks de ces Arabes se présentèrent au général en chef, et conclurent avec lui une espèce de traité verbal, par lequel ils s'engagèrent à rendre les Français qui étaient entre leurs mains, à ne plus harceler les détachemens et à fournir tous les secours qui dépendraient d'eux. Bonaparte s'engagea, de son côté, à leur restituer, quand il serait maître de l'Egypte, les terres qui leur avaient appartenu jadis.

Le général en chef réunit ensuite au quartier général les principaux scheicks, mollahs et schérifs de la ville; il prit, dans cette conférence, l'engagement de faire respecter la religion musulmane, de n'exiger aucune innovation dans les pratiques du culte, son intention étant qu'elles fussent conservées, ainsi que les propriétés des habitans, tant que ceux-ci ne chercheraient point à nuire à l'armée ni à aucun individu de la nation française. Les scheicks, mollahs et schérifs promirent, de leur côté, de ne point trahir les Français, de n'entrer dans aucune espèce de complot ou de sédition dirigée contre ceux-ci, enfin de respecter la république et ses amis. Cette convention entre le général en chef et les principaux Alexandrins fut publiée et annoncée au peuple dans les

.... Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de tours qui formaient l'enceinte d'Alexandrie. La terre est couverte des débris de leurs sommets; des pans entiers sont écroulés, les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, percé de puits distribués par des murs encombrés, semé de colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de napals, et où l'on ne trouve de vivans que des chacals, des éperviers et des hiboux. »

1798-an VI. Afrique. formes usitées dans le pays. Bonaparte fit répandre ensuite, par les scheiks, de nombreux exemplaires de la proclamation suivante, imprimée en langue arabe.

« Depuis trop long-temps les beys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française, et couvrent ses négocians d'avanies; l'heure de leur châtiment est arrivée.

« Depuis trop long-temps ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et la Géorgie tyrannise la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

« Peuples de l'Egypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas; répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les mameloucks, Dieu, son prophète et le Côran.

« Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu; la sagesse, les talens et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

« Or, quelle sagesse, quels talens, quelles vertus distinguent les mameloucks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce?

« Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux mameloucks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? cela appartient aux mameloucks.

« Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple. Tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places : que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

« Il y avait parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce: qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mameloucks?

« Cadhys, scheicks, imans, tchorbadjys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du grand-seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins!), et l'ennemi de ses ennemis? Les mameloucks, au contraire, ne sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du grand-seigneur, qu'ils méconnaissent encore? Ils ne suivent que leurs caprices.

« Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous.

« Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les mameloucks et combattront contre nous: il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront. »

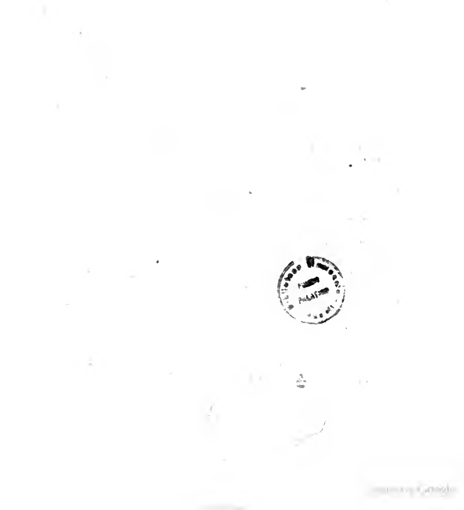
Le général en chef s'était hâté d'organiser le gouvernement et l'administration de la ville d'Alexandrie. Le général Kléber ne pouvant suivre l'armée à raison de sa blessure, fut nommé gouverneur; le général Marscourt, commandant de la place; le chef de division Dumanoir le Peley [1], commandant du port; le sieur Leroy, ancien ingénieur constructeur, ordonnateur de la marine. Le scheick Coraïm fut continué dans ses fonctions de commandant turc. Des ordres furent donnés et des mesures prises pour mettre la place et ses deux ports (le vieux et le nouveau) en état de defense. Convaincu de la nécessité de marcher sans délai sur le Caire pour prévenir la résistance des beys et frapper ces tyrans dans le centre de leur domination, Bonaparte se disposa à mettre l'armée en mouvement, afin d'atteindre ce but.

[1] Aujourd'hui contre-amiral, etc.

1798—an VI. Afrique.

Le Kaire, capitale de l'Égypte, est mis, ainsi que la ville de Raschild ou Rosette, au nombre des villes saintes ou consacrées, par les mahométans. Une ancienne tradition, souvent vérifiée par l'expérience, avait appris aux habitans de cette contrée que le conquérant qui se rendait maître du Kaire le devenait de toute l'Égypte. On acheva de débarquer le reste de l'artillerie et tout le matériel de l'armée. Les vaisseaux de guerre ne pouvant, sans quelque danger, venir mouiller dans le port vieux, seul en état de les recevoir, et la reconnaissance de la passe n'ayant point été complétement faite, Bonaparte ordonna à l'amiral Brueys d'aller mouiller dans la rade d'Aboukir ou d'Esbekier, à neuf lieues E. d'Alexandrie. Cette position mettait d'ailleurs l'escadre à même de communiquer également avec cette ville et celle de Rosette, éloignée de la première d'à peu près seize lieues. Dans l'ordre que Bonaparte transmit, à ce sujet, à l'amiral, il était dit expressément : que si il était reconnu que l'escadre ne pouvait se défendre, *embossée* dans la rade d'Aboukir, contre des forces supérieures, *l'amiral devait partir pour Corfou*, après avoir achevé de débarquer tout ce qui appartenait encore à l'artillerie de terre, laissant à Alexandrie *le Dubois*, *le Causse*, tous les effets nécessaires pour les armer en guerre ; *la Diane*, *la Junon*, *l'Alceste*, *l'Artémise*, toute la flottille légère, et toutes les frégates armées en flûtes, avec ce qui leur était nécessaire pour leur armement. L'article 8 de cet ordre, qui est du 3 juillet (15 messidor), portait : que si l'ennemi paraissait avec des forces supérieures, dans le cas où l'amiral ne pût entrer ni à Alexandrie, ni au Bekier (rade d'Aboukir) la flotte se retirerait également à Corfou, où l'amiral prendrait toutes les mesures pour exécuter les dispositions qu'on vient de lire plus haut.

Le chef de division Perrée fut nommé commandant de la flottille qui devait agir sur le Nil, et qui était composée du





MER
M
Cap Deras
Golfe des Arabes
ALEXANDRIE
Tr des Arabes
Rachid
Terres Abandonnées
CARTE
de la
BASSE EGYPTE
Kasr Kerou
Petite Oasis

chebec et de la demi-galère pris à Malte, de bombardes, chaloupes canonnières et autres petits bâtimens.

Bonaparte fit mettre également en liberté tous les matelots musulmans pris à Malte, et qui étaient de Syrie, des îles de l'Archipel, ou de Tripoli : des passeports leur furent délivrés à Alexandrie, et on leur donna des exemplaires de la proclamation imprimée en arabe et adressée au peuple d'Égypte, pour les répandre dans les pays qu'ils allaient parcourir en se rendant dans leur patrie.

Deux routes se présentaient pour la marche de l'armée sur le Kaire : l'une traverse une partie du désert à la sortie d'Alexandrie, passe par la ville de Damanhour, vient gagner la rive gauche du Nil au bourg de Rahmanieh, suit cette rive jusqu'au village d'Embabeh, où l'on traverse le Nil pour parvenir à Boulaq, espèce de faubourg du Kaire et port de cette ville, sur la rive droite. L'autre chemin suit le rivage de la mer jusqu'au village d'Edko, d'où elle s'en éloigne pour gagner Rosette, située sur la branche du Nil qui porte le nom de cette ville, à quelque distance de son embouchure ou bogaz; le chemin prend ensuite la rive gauche du Nil, en passant par Homad, Dairout et El-Alfi, et vient aboutir à la route de Rhamanieh.

Le chemin par Rosette offrait moins de difficulté que celui par Damanhour; mais ce dernier était plus court, et Bonaparte, accoutumé aux voies promptes, se détermina à marcher par le désert, en longeant le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie, dans le temps des inondations, et qui se trouvait alors entièrement à sec, jusqu'au bourg de Rhamanieh.

Nous ne terminerons point ce paragraphe sans citer les noms de quelques-uns des braves qui se distinguèrent à l'assaut d'Alexandrie. Le noble polonais Sulkowsky, aide-de-camp du général en chef, les sergens-majors Sabathier et la Bruyère,

1798-an VI. Afrique. le sergent Brueys, les caporaux Hébert et Larchevêque, les soldats Marceau, Chauvet, Bruiron, et le musicien des guides Calla, reçurent sur le champ de bataille les glorieux témoignages de la satisfaction du général en chef, et furent promus par lui à des grades supérieurs.

22 juillet (4 thermid.) Egypte. *Marche de l'armée française sur le Kaire; affaire de Damanhour; combat de Chebreis; bataille des Pyramides, etc. etc.*[1] — Bonaparte, après avoir arrêté toutes les dispositions relatives à la marche de l'armée française sur le Kaire, et donné l'ordre au général Menou d'aller prendre le commandement de Rosette, fit mettre en mouvement la division du général Desaix, destinée à faire l'avant-garde. Cette division, formée, comme nous l'avons déjà dit, par les vingt-unième légère, soixante-unième et quatre-vingt-huitième demi-brigades de ligne, renforcée par cent soixante chevaux des régimens septième *bis* de hussards et vingtième de dragons, et présentant un total de quatre mille six cent un combattans, quitta Alexandrie dans la nuit du 3 au 4 juillet (15 au 16 messidor.) Elle prit sa direction vers la petite ville de Damanhour, à travers un pays absolument désert, et arriva, à la pointe du jour, dans l'endroit où le village de Bedah se trouve indiqué sur les cartes. Le général Desaix ne rencontra que les vestiges de quelques habitations détruites depuis long-temps, et deux puits que les Arabes du désert avaient récemment comblés avec des pierres et cette terre salée d'où l'on extrait le natron. Desaix donna sur-le-champ des ordres pour faire vider et curer ces puits, et la troupe put s'y procurer de l'eau, mais en quantité tellement insuffisante, que la cavalerie fut obligée de s'écarter sur la gauche, pour gagner un village à une lieue et demie de distance, à l'effet

[1] Journaux du temps, et autres documens indiqués dans le paragraphe précédent.

d'y faire boire les hommes et les chevaux. L'infanterie était trop harassée de sa marche de nuit pour que le général pût lui offrir cette ressource que le prompt tarissement des deux puits rendait nécessaire. Les troupes prirent position en avant du canal d'Alexandrie qui touche l'emplacement de Bedah, faisant face à la plaine, et ayant à dos ce canal et le lac Mahadieh qui l'avoisine.

La division Bon devait marcher immédiatement après celle du général Desaix. En conséquence, le général Marmont partit aussi d'Alexandrie le 3 juillet, dans l'après-midi, avec la quatrième demi-brigade légère, et vint prendre position à une lieue de la ville dans la direction de Bedah. Marmont fut rejoint dans cet endroit par l'adjudant-général Beauvais[1], chargé par le général en chef de préparer les logemens du quartier-général de l'armée.

Le 4, le reste de la division Bon et les divisions Regnier et Menou suivirent le mouvement des troupes précédentes.

Le 5 (17 messidor), la division Kléber, commandée, en l'absence de ce dernier, par le général Dugua, se porta sur Rosette, pour s'emparer de cette ville et y laisser garnison; elle devait ensuite remonter la rive gauche du Nil jusqu'à la hauteur de Damanhour, point indiqué pour sa réunion au gros de l'armée.

Les bâtimens composant la flottille aux ordres du chef de division Perrée, et le général Andréossi, directeur des équipages de pont, reçurent l'ordre de se rendre à Rosette et de remonter le Nil en suivant la marche de la division Kléber.

Bonaparte ne quitta Alexandrie, avec tout l'état-major général, que le 9 (19 messidor) dans la soirée. Il arriva le 10 à Damanhour. Les divisions Desaix, Bon, Regnier et Menou étaient réunies autour de cette ville.

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1798-an VI. Egypte.

Pendant cette traversée de quatorze lieues dans une contrée déserte, l'armée commença à éprouver les inconvéniens et les périls attachés à l'expédition aventureuse qu'elle tentait. Dans le jour, le soleil était à peine au-dessus de l'horizon, qu'il rendait brûlant le sol sablonneux sur lequel on marchait; pas un seul nuage ne tempérait l'ardent éclat de ses rayons, pas un seul arbre dans cette plaine immense n'offrait une ombre bienfaisante. La soif vint bientôt exercer ses cruels tourmens. L'eau qu'on avait pu apporter d'Alexandrie, et tout le monde n'avait pas pris cette précaution salutaire, s'était épuisée dans la première marche. Une partie des soldats, sur l'imprévoyance desquels on a si souvent à gémir, harrassés par la fatigue, accablés par la chaleur, s'étaient débarassés du biscuit qu'on leur avait distribué pour quatre jours, à l'effet d'alléger leur charge. Ils espéraient, comme en Europe, rencontrer sur leur route des villages où ils pourraient trouver des alimens plus frais; ils ne tardèrent pas à être détrompés cruellement : aucun village ne se présenta pendant la seconde marche. Dévorés par une soif qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité d'éteindre, tourmentés par la faim, dont ils éprouvaient déjà les atteintes, ils ne purent même jouir d'un sommeil réparateur sur le sable où ils bivouaquèrent. Le jour qui suivit augmenta les souffrances de la veille; plusieurs soldats périrent dans cette marche pénible. Une des divisions était arrivée, quarante-huit heures après son départ d'Alexandrie, au village d'El-Houat : un cri de joie s'éleva dans tous les rangs, à l'aspect d'habitations où l'on croyait du moins trouver à étancher sa soif. Vain espoir! ce village n'avait qu'un seul puits, qui ne contenait qu'une vase fétide. Le Nil, à cette époque de l'année, étant dans sa plus grande baisse, l'eau des puits avait dû conséquemment se tarir. Quelques Arabes fellahs[1] occu-

[1] On appelle ainsi les Arabes qui habitent des villages et qui cultivent les terres.

paient une douzaine de huttes formant le hameau d'El-Houah. Ils avaient, avant l'arrivée des Français, tiré du puits le peu d'eau qu'il pouvait renfermer, et l'avaient cachée pour leurs propres besoins. Les soldats français donnèrent en cette circonstance un exemple admirable de discipline et de générosité. Au lieu de prendre de force cette ressource précieuse pour satisfaire le besoin qu'ils éprouvaient eux-mêmes, ils proposèrent aux malheureux fellahs de la leur vendre, pour ainsi dire au poids de l'or, et l'on vit payer un écu de six livres la mesure d'un bidon de soldat rempli d'une eau saumâtre et presque impotable en toute autre occasion. Ceux d'entre ces soldats par lesquels les droits de l'hospitalité étaient ainsi respectés, et qui n'avaient point l'argent nécessaire pour satisfaire à cette dépense excessive, continuèrent à souffrir sans se porter à aucun excès.

Les chefs de l'armée ne furent point exempts du fléau commun. Ils s'efforcèrent de ranimer le courage des soldats, en leur donnant une espérance qu'eux-mêmes commençaient à perdre. Afin de calmer l'impatience générale, ils assuraient d'heure en heure qu'on allait trouver de l'eau en abondance. Une illusion particulière au climat d'Égypte, et que les Européens n'avaient encore remarquée que sur mer, donnait quelques fondemens à cet espoir consolateur. On voyait à certaine distance devant soi comme une immense plage d'eau sous la forme d'un lac, où semblaient se réfléchir les images, les monticules de sables et les inégalités du terrain qui l'environnaient. Trompés par cette vision, les soldats, haletans, pressaient leur marche; mais, par un effet qui augmentait encore l'amertume de leur situation, le lac bienfaisant où ils croyaient étancher leur soif semblait fuir devant eux et se montrait toujours à la même distance. L'armée éprouva ainsi pendant quelque temps le supplice de Tantale, par un espoir toujours renaissant et toujours déçu. Ce phénomène,

assez ordinaire dans les plaines sablonneuses et alkalines du sol brûlant d'Afrique, est connu en physique sous le nom de *mirage*.

Par les soins du commissaire ordonnateur en chef Sucy, l'armée reçut à Damanhour une distribution de pain frais. Il avait fait rassembler tout le grain qui se trouvait dans cette petite ville, et l'avait fait broyer par toutes les meules, mises en réquisition à cet effet.

Ce fut pendant le séjour de l'armée à Damanhour, le 11 (21 messidor), que fut tué le général de brigade Mireur, officier distingué. Les Arabes n'avaient point cessé de harceler les Français dans leur marche, et ils rôdaient autour du campement des divisions. Le général venait d'acheter un cheval arabe, et voulut sortir du camp pour l'essayer. Les avant-postes lui firent de vaines représentations sur les dangers auxquels il s'exposait en s'éloignant; poussé par la fatalité, Mireur ne tint pas compte de ces avis et se porta au galop sur un monticule à deux cents pas des postes. Trois Arabes embusqués dans cet endroit entourèrent le général, le tuèrent et le dépouillèrent avant que les soldats de garde ne pussent venir à son secours.

Le 12, l'armée se dirigea sur Rahmanieh, où elle arriva le même jour, ainsi que le quartier-général. Le général Desaix ne s'était mis en mouvement que le dernier. Il rencontra, à moitié chemin, un parti de cinq à six cents mameloucks et Arabes qui cherchèrent à envelopper son avant-garde; mais le gros de la division s'étant avancé et formé aussitôt, il suffit de quelques coups de canon pour dissiper cette troupe ennemie, qui disparut tout-à-fait à la vue du général en chef, acccourant de Rahmanieh, avec quelques troupes, au-devant du général Desaix. Dans cette première action avec les mameloucks, le lieutenant Parmentier, de la soixante-unième demi-brigade, quelques grenadiers et un guide à cheval furent

tués. L'ennemi perdit quelques hommes et quelques chevaux.

1798 - an VI. Egypte.

En sortant de Damanhour, Bonaparte avait couru le danger d'être pris ou massacré par ce même parti. Il n'avait avec lui que quelques officiers d'état-major et quelques guides, et marchait à une distance assez grande des corps d'armée. Le hasard voulut qu'il ne fût point aperçu de l'ennemi, dont il n'était cependant séparé que par une légère élévation de terrain. Bonaparte, qui toute sa vie crut au fatalisme, plaisanta du péril auquel il s'était exposé, en disant : « Il n'est point écrit là-haut que je doive être pris par les Arabes. »

L'armée séjourna à Rahmanieh les 13 et 14 juillet; la division commandée par le général Dugua arriva de Rosette, ainsi que la flottille aux ordres du chef de division Perrée.

Ce fut à Rahmanieh que Bonaparte apprit que les mameloucks s'avançaient à sa rencontre. Le général Desaix, dont la division continua de marcher en avant-garde, comme au départ d'Alexandrie, écrivit le 14, du village de Miniet-Salamé, qu'un détachement de mille à douze cents chevaux se trouvait à trois lieues de distance de ce village, et que cent cinquante mameloucks s'étaient déjà présentés le matin en vue des avant-postes. L'armée partit pour Miniet-Salamé dans la nuit du 14 au 15.

A son arrivée dans cet endroit, le général en chef fut informé que les mameloucks, au nombre de quatre mille, l'attendaient au village de Chebreis, leur droite appuyée au Nil, sur lequel ils avaient une flottille de dix à douze barques canonnières, ayant devant eux et sur le rivage plusieurs retranchemens grossiers armés de canons. L'adjudant-général Boyer eut ordre d'aller les reconnaître en suivant les bords du Nil. Bonaparte fit dire au commandant de la flottille française, composée d'un chebec, d'une demi-galère, et de trois chaloupes canonnières et de djermes, ou bateaux du Nil, de suivre les mouvemens de l'armée et d'inquiéter la droite des mameloucks

par une vive canonnade, en combattant toutefois la flottille ennemie. Les divisions quittèrent Miniet-Salamé à deux heures du matin. Au jour, on aperçut les mameloucks, et bientôt le canon de la flottille se fit entendre : elle était engagée avec celle des beys. L'ennemi était rangé sur une ligne étendue et peu profonde, dans la plaine en avant du village de Chebreis.

Bonaparte fit former chacune des divisions en carrés ou parallélogrammes, dans lesquels il fit enfermer les équipages et le peu de cavalerie de l'armée. Les carrés étaient en échelons, de manière que chaque division flanquait l'autre. L'artillerie attachée à chaque division était disposée de manière à jouer sur tous les fronts devant lesquels l'ennemi se présenterait. Les mameloucks s'ébranlèrent pour charger les divisions qui formaient les échelons de gauche. Arrivés à demi-portée de canon, Bonaparte fit commencer le feu d'artillerie ; et celui-ci fut si bien dirigé, que les coups de boulet ou d'obus portant tous dans les rangs de l'ennemi, il n'osa point s'avancer plus près. Les mameloucks se présentèrent ensuite successivement sur tous les points de l'ordre de bataille, qu'ils tournèrent sur les derrières de l'armée ; mais partout ils virent les mêmes masses immobiles, et essuyèrent le même feu d'artillerie et celui des pelotons de grenadiers placés en avant des bataillons.

La flottille s'était portée, dès la veille, entre les villages de Miniet-Salamé et de Chebreis, pour inquiéter le flanc de l'ennemi, conformément à l'ordre du général en chef. Les trois chaloupes canonnières, après s'être avancées pour reconnaître la flottille ennemie, s'étaient arrêtées à la hauteur du village de Chebreis, et les djermes portant les troupes françaises avaient mouillé auprès. Dès que les premières troupes des beys parurent vers le village de Miniet, le commandant de la flottille, Perrée, et le général Andréossi, chargé par Bonaparte du commandement des troupes embarquées, ordon-

nèrent à tous les bâtimens armés de faire feu. La flottille ennemie et le gros de troupes rassemblé devant Chebreis répondirent à ce feu des Français par des décharges d'artillerie et de mousqueterie, dirigées sur les chaloupes canonnières, le chebec, la demi-galère et sur les djermes; cinq de ces derniers bateaux furent coulés bas. Le général Andréossi fit alors débarquer sur la rive droite tous les détachemens qui se trouvaient à bord des djermes, et ordonna au général Zayonscheck d'en former un bataillon carré ouvert du côté du Nil; son intention étant de couvrir la flottille française et de faire face aux nombreux détachemens qui se montraient dans la plaine de ce côté. Dans cette position, les Français se trouvaient pris en flanc et de revers par les batteries ennemies, et en face d'un village qui est vis-à-vis Chebreiss, et auquel l'ennemi appuyait sa gauche. Le général Andréossi fit faire un mouvement sur ce village, en conservant toujours le même ordre de bataille; et il l'aurait attaqué sur-le-champ, s'il n'avait pas craint de découvrir la flottille, avant que le mouvement de l'armée sur la droite eût paru décisif.

Quoique les troupes sous les ordres du général Andréossi fussent un assemblage incohérent de détachemens de divers corps [1], et d'employés mal armés de l'administration, la présence de beaucoup d'officiers distingués fit naître dans cette troupe une confiance qui lui fit envisager sans crainte le désavantage de sa position et de sa composition, et l'ennemi en face d'eux, prêt à les charger.

Quand les carrés qui étaient sur la rive gauche se furent avancés vers Chebreiss, le général Andréossi fit entourer par deux colonnes le village qu'il avait devant lui, et y pénétra par le centre, ayant eu soin de laisser une petite réserve for-

[1] Ils consistaient en dragons, chasseurs et hussards non montés, en canonniers et ouvriers d'artillerie, en sapeurs du génie, etc.

1798 - an VI. Égypte.

mée en équerre, l'angle sur un mamelon ; un des côtés couvrant toujours la flottille, et l'autre faisant face à l'ennemi. Les trois colonnes se rejoignirent en avant du village, et les troupes prirent une position en demi-cercle, après que la réserve se fut rapprochée. L'ennemi se retira.

Les Français eurent quelques hommes tués et blessés dans cet engagement partiel. Le général Zayonscheck y seconda bien les dispositions du général Andréossi. Les chefs de bataillon du génie Samson, Detroies, Lazouski, les capitaines aides-de-camp Dogureau et Guésin s'y distinguèrent.

Sur ces entrefaites, le combat entre les deux flottiles était devenu de plus en plus vif et meurtrier. Les marins égyptiens, plus expérimentés que les nôtres dans la navigation du Nil, avaient réussi à envelopper quelques-uns des bâtimens français, et faisaient beaucoup de mal aux autres. Les trois chaloupes canonnières furent un moment prises à l'abordage, mais reprises bientôt par les matelots et soldats qui se trouvaient sur les autres bâtimens.

Convaincus de l'impossibilité d'entamer les carrés de l'infanterie, et s'étant constamment tenus, à l'exception de quelques hommes plus hardis et plus déterminés que les autres, à demi-portée de canon, les mameloucks, vers le milieu de la journée, se mirent en retraite et disparurent. Leur perte fut évaluée à deux ou trois cents tués ou blessés. La flottille ennemie se retira également, après avoir vu un de ses bâtimens sauter en l'air.

Il n'y eut de véritable engagement dans cette journée que celui de la flottille française avec celle des beys : car la perte des troupes de terre ne s'éleva pas au-delà de dix tués et de vingt blessés ; mais celle que les Français éprouvèrent sur le Nil fut plus considérable. La plus grande partie des équipages et des soldats qui se trouvaient à bord des bâtimens que les mameloucks ou les matelots égyptiens enlevèrent au commen-

cement de l'action et qui furent repris ensuite, avaient été massacrés par ces derniers. Le chef de division Perrée, dont le général en chef fit l'éloge dans son rapport au directoire, fut blessé; les savans Monge et Berthollet, embarqués sur la flottille, et qui se trouvaient pour la première fois au milieu d'une action de guerre, firent preuve de sang-froid et d'intrépidité, ainsi que plusieurs autres employés de l'armée également à bord des bâtimens.

L'armée continua sa marche en bon ordre, et vint coucher le même jour au village de Chebreis. Le 16, elle atteignit le village de Schabar. Le peu de profondeur du Nil dans cet endroit ralentit singulièrement la marche de la flottille, qui ne put se trouver le lendemain à la hauteur de l'armée. Les communications se trouvèrent par conséquent interrompues par la difficulté que les bâtimens éprouvaient à remonter le fleuve; on fut même obligé de les alléger, pour pouvoir continuer la navigation.

Les divisions arrivèrent le 17 à Kom-el-Scherif, village abandonné par ses habitans, comme l'avait été la veille celui de Chebreis. Les vivres qu'on avait emportés de Rahmanieh étaient consommés, et les soldats ne trouvaient d'autre ressource que dans les pastèques ou melons d'eau, semés en abondance sur les bords du Nil, autour des habitations. Ce fruit rafraîchissant fut au reste, pendant plus de huit jours, la seule nourriture des soldats et du plus grand nombre des officiers.

L'armée bivouaqua le 18 au village d'Alkam (ou El-Hanka). Ce fut dans cette marche que deux officiers de l'état-major général, le capitaine Gallois et le lieutenant Desnanots[1],

[1] Gallois fut tué presque à l'instant de sa prise; mais le jeune et intéressant Desnanots, neveu du savant continuateur de Buffon, Lacépède, fut emmené dans le désert, au camp de la tribu dont les bédouins ravisseurs faisaient partie. Un soldat, pris quelques jours avant cet officier, se trouvait dans le camp au

1798 – an VI. Egypte.

chargés de porter des ordres aux divisions qui marchaient en tête, furent enlevés par les Arabes et assassinés. Les communications d'une division à une autre, quelque rapprochées que fussent ces dernières, étaient dangereuses, par la quantité d'Arabes du désert qui ne cessaient point de suivre l'armée sur le flanc droit, pour tomber à l'improviste sur les individus qui avaient l'imprudence de s'isoler.

Les divisions Desaix et Regnier, après une halte au village de Teraneh, continuèrent leur marche jusqu'à El-Katta, où elles arrivèrent le même soir. Les autres divisions s'arrêtèrent à El-Hanca et y bivouaquèrent. Le 19, elles ne poussèrent que jusqu'au village d'Abou-Nechabeh. Le général Desaix détacha un bataillon sur la rive droite du Nil pour ra-

moment où il y arriva. Les Arabes, distraits par leur nouvelle capture, firent moins d'attention à leur ancien prisonnier, qui trouva le moyen de s'échapper de leurs mains et de rejoindre l'armée française. Il apporta au quartier-général la nouvelle de la position fâcheuse où se trouvait Desnanots, réservé à un sort pire que le trépas que l'on reçoit sur le champ de bataille. Bonaparte envoya de suite un des fellahs, ou paysans qui se trouvaient attachés à l'armée comme guides ou chameliers vers le scheick de la tribu, avec une lettre écrite en arabe par l'interprète Venture, et une somme de cent piastres pour racheter le malheureux captif; mais cette démarche, qui eût dû sauver celui-ci, devint précisément la cause de sa perte.

Lorsque le messager de Bonaparte se présenta au scheick, celui-ci rassembla la tribu et lui fit part de la proposition du général français, en étalant aux yeux des Arabes l'argent apporté pour la délivrance de Desnanots. Il s'éleva aussitôt une vive contestation entre ceux qui l'avaient fait prisonnier, ou plutôt esclave, et chacun crut avoir des droits à toucher la somme offerte. Ils étaient près d'en venir aux mains, quand le scheick, pour terminer la querelle, s'approche de l'infortuné jeune homme, et lui fait sauter le crâne avec un pistolet qu'il a tiré de sa ceinture. Après cette horrible exécution, faite avec le sang-froid dont un bédouin, un brigand peut seul être capable, le scheick remet l'argent à l'homme qui l'avait apporté, pour que celui-ci le restitue à Bonaparte, ne croyant pas devoir garder une rançon devenue inutile. Nous avons rapporté ce fait étonnant, mais véridique, pour donner quelque idée d'un peuple chez lequel on trouve un mélange aussi bizarre de barbarie et de loyauté.

masser quelques vivres, prendre position à la pointe du Delta, c'est-à-dire à l'endroit où le fleuve se divise en deux branches, celles de Damiette et de Rosette, avec ordre d'arrêter toutes les barques qui remonteraient sur l'une ou l'autre branche. Desaix envoya, le 20, un détachement au village de Schum, situé sur les bords du Nil, pour y faire une réquisition de buffles; mais les habitans, au nombre de quinze à dix-huit cents, se révoltèrent, et tirèrent sur le détachement, qui rejoignit la division. Le village de Tally en fit autant envers un détachement de la division Reynier. Cependant quelques habitans des villages en avant d'El-Katta et un peu plus dans l'intérieur des terres, vinrent trouver le lendemain le général Desaix, pour lui offrir leurs services. Ils lui dirent qu'ils avaient été pillés par les mameloucks, mais qu'ils feraient tout ce qu'ils pourraient pour procurer des vivres à ses soldats. Le général Desaix les chargea de répandre dans les villages voisins la proclamation en arabe adressée par le général en chef au peuple égyptien.

1798 - an VI. Égypte.

Les trois divisions Bon, Dugua, Menou, et le quartier-général, arrivèrent le 20 au village de Wardam, et y séjournèrent le 21. Quoique les habitans eussent abandonné ce village, on put s'y procurer du blé, des lentilles, et quelques autres céréales et légumes. Du pain y fut fabriqué pour les blessés et les malades, par les soins de l'adjudant-général Beauvais, nommé commandant du quartier-général. Les soldats broyèrent eux-mêmes le blé entre deux pierres, à la manière des Arabes, et firent une espèce de galette ou pain azyme. Les poules et les pigeons, trouvés en abondance, firent aussi partie des ressources précieuses qui offraient à la troupe un dédommagement des privations qu'elle avait éprouvées, et une nourriture plus substantielle que celle des pastèques, dont elle s'était nourrie jusqu'alors.

Avant de continuer la narration de la marche et des opé-

1798–an VI. Egypte.

rations de l'armée française, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation du gouvernement de l'Égypte à l'époque où les Français tentaient ainsi la conquête de ce pays, et sur ce qui se passait alors dans la ville capitale.

Nous n'entreprendrons point de remonter jusqu'à la conquête de l'Égypte, en 1517, par Sélim Ier, sultan des Turcs, sur Toman-Bey, dernier prince de la dynastie dite *des mameloucks :* cette digression nous écarterait trop de notre sujet principal. Il nous suffira de dire que les pachas chargés de gouverner l'Égypte depuis cette époque avaient vu successivement, et surtout dans les quarante dernières années, leur autorité singulièrement restreinte par les empiétemens d'une aristocratie d'une espèce toute particulière.

Composée, dans l'origine, des débris de l'ancienne forme de gouvernement existante avant la conquête, cette aristocratie avait pris un accroissement considérable. Vingt-quatre beys (ce mot, dans la langue arabe, équivaut à celui de prince) devaient, d'après les statuts de Sélim, former, auprès du pacha d'Égypte, un grand conseil d'administration chargé de la perception des tributs et du maintien de la police dans les diverses provinces qui composent le royaume. Ces hommes étaient tous esclaves d'origine, achetés en Asie, en Afrique, et même en Europe par d'autres beys, dans la maison desquels ils étaient élevés, et auxquels ils succédaient ensuite, en passant par une certaine filière hiérarchique, au moyen de la faveur ou de quelque action d'éclat. Cet étrange ordre de choses existait dans ce pays avant que Sélim en eût fait la conquête; et l'on concevra aisément que le crédit conservé aux beys par le sultan, dut les porter à ressaisir, au moins en partie, la puissance dont ils jouissaient antérieurement à l'établissement de la domination turque[1].

[1] Il est nécessaire de consulter l'ouvrage de Volney sur l'Égypte, pour se

Depuis long-temps les pachas envoyés en Égypte par le grand-seigneur n'avaient donc que l'ombre du pouvoir, et l'Égypte était de fait administrée et gouvernée par les beys, à la tête de la milice nombreuse qui composait la maison de chacun d'eux, dans une proportion souvent inégale; ce qui donnait à quelques-uns de ces chefs une prépondérance marquée sur les autres. A l'époque dont nous parlons maintenant, l'autorité des beys se trouvait concentrée entre les mains de deux de ces derniers, Mourad et Ibrahim. Mourad, plus puissant encore que le dernier, pouvait être considéré comme le chef du gouvernement égyptien, ayant dans ses attributions la direction générale des affaires militaires. Ibrahim s'était réservé une partie de l'administration. Les mameloucks qui formaient les maisons de ces deux beys étaient plus nombreux que ceux des autres beys réunis.

A la première nouvelle de l'invasion des Français, Mourad-Bey n'avait envoyé à leur rencontre qu'une partie de la milice dont il était le chef suprême. Il quitta bientôt après le village de Giseh, où il faisait sa résidence habituelle, pour se rendre au Kaire, dans l'intention de se venger sur les négocians français qui se trouvaient dans cette ville, de l'agression des soldats de leur nation. Le bey avait auprès de lui un Vénitien nommé Charles Rosetti, précédemment consul de la république de Venise au Kaire. Cet homme, qui avait de grandes relations d'affaires et d'intérêt auprès de Mourad, chercha à détourner celui-ci de la résolution barbare qu'il allait prendre, en lui faisant observer que, malgré toute l'injustice de l'agression française et la légitimité de la vengeance, la mort de quelques individus entièrement étrangers aux projets du gouvernement français n'arrêterait point les progrès de l'armée ennemie; que cette armée, plus

former une idée claire et positive du gouvernement de l'Egypte sous les mameloucks, et de l'organisation de cette singulière milice.

1798-an VI. Égypte.

animée encore par cet acte de cruauté inutile, exercerait les représailles les plus terribles, dont lui, Mourad-Bey, pourrait aussi devenir victime; qu'il serait toujours à temps, en cas de succès, d'en agir avec les négocians français comme bon lui semblerait. Mourad parut céder à ces raisonnemens; cependant, pour faire sentir aux négocians une partie de la colère qui l'animait, il leur imposa, à son arrivée au Kaire, une avanie[1] de six mille piastres (plus de trente mille francs de notre monnaie), ordonna qu'ils fussent tous arrêtés et renfermés dans la citadelle ou château du Kaire, résidence du pacha.

Mourad retourna à Giseh. Il apprit dans ce village le premier échec des mameloucks à Chebreis. Cette nouvelle le remplit de fureur, et le fit repentir d'avoir cédé trop facilement aux conseils humains de Rosetti. Toutefois il fut absorbé par les soins à donner à des affaires plus pressantes. Tous les beys, kachefs, mameloucks de sa dépendance immédiate, et partie de ceux d'Ibrahim, furent rassemblés à Giseh, au nombre d'à peu près six mille hommes, tous à cheval. Il chercha par ses exhortations à relever le courage de cette milice, si souvent victorieuse des Arabes et des Turcs; il rappela aux mameloucks qu'ils étaient regardés, non-seulement dans l'Orient, mais encore dans toutes les autres contrées, comme la première cavalerie de l'univers, et leur représenta l'armée française harassée de fatigues, mourant de faim, et facile à exterminer quand ils l'auraient assaillie en masse. Les mameloucks campèrent ensuite assez en désordre sur le rivage du Nil, entre le village d'Embabeh, où leur droite fut appuyée, et celui de Giseh, vers lequel se prolongeait la gauche. Mourad fit planter sa tente auprès d'un sycomore remarquable par sa hauteur et la vaste étendue de

[1] On appelle *avanies*, dans l'Orient, les impositions que les pachas, les beys, ou autres chefs de province, mettent arbitrairement sur leurs administrés.

son ombre. Ce fut dans cette position qu'il attendit l'armée, qui continuait à s'avancer vers lui.

1798-an VI. Égypte.

De son côté, Bonaparte fut informé au village d'Omedinar, où l'armée se trouva réunie le 22 juillet (2 thermidor), que les mameloucks étaient disposés à recevoir son attaque. Des ordres furent donnés pour se préparer à combattre : l'artillerie avait été réparée à Wardam ; les soldats nettoyèrent leurs armes.

Le 23, à deux heures du matin, toutes les divisions se mirent en mouvement ; celle de Desaix, marchant en avant-garde, comme à l'ordinaire, aperçut à la pointe du jour un parti de cinq cents mameloucks, envoyé sans doute en reconnaissance, et qui se replia sans cesser d'être en vue, jusqu'au moment où les Français arrivèrent en présence du gros des forces ennemies.

Lorsque le soleil parut sur l'horizon, l'armée fit une halte spontanée pour saluer les pyramides, qui s'offraient alors pour la première fois à ses regards étonnés. « Soldats, dit Bonaparte (dont la figure s'anima tout-à-coup du plus noble enthousiasme) au groupe nombreux qui l'entourait, vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Égypte ; songez que du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent. » Paroles mémorables, et que le lecteur le moins passionné trouvera sans doute, suivant l'expression d'une femme spirituelle[1], aussi sublimes que les objets qui les inspiraient.

Après avoir fait halte au village d'El-Warak, sur les bords du Nil, les Français arrivèrent en présence de l'armée ennemie, à une demi-lieue du village d'Embabeh.

Bonaparte forma son ordre de bataille à peu près de la même manière que dans la journée du 16, à Chebreis ; mais

[1] Ladi Morgan, auteur de plusieurs ouvrages estimables.

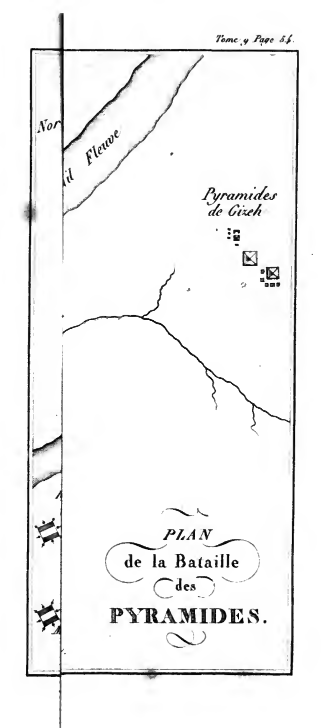
1798-an VI. Egypte.

la ligne fut plus étendue, afin de présenter plus de feu à l'ennemi. Les deux divisions Desaix et Reynier s'avancèrent un peu sur la droite, afin de couper à l'ennemi la communication avec la Haute-Égypte, point naturel de sa retraite.

L'intention du général en chef était de marcher sur les retranchemens informes qui couvraient le village d'Embabeh et la ligne ennemie, si les mameloucks paraissaient décidés à recevoir l'attaque au lieu de la commencer. Les divisions, formées en carrés, se trouvaient placées de la manière suivante :

La division Desaix tenait la droite, vers le village de Giseh; après elle la division Reynier; la division Kléber, commandée par le général Dugua, se trouvait au centre; suivait la division Menou, commandée provisoirement par le général de brigade Vial; enfin la division Bon, formant la gauche, était appuyée au Nil, et se trouvait la plus rapprochée du village d'Embabeh.

L'ennemi sortit de ses retranchemens avant que les ordres de mouvement pour l'attaque ne fussent parvenus aux divisions, et se dirigea en plusieurs masses d'inégales forces sur Desaix et sur Reynier. Arrivés à portée de fusil, les mameloucks entamèrent une charge vigoureuse, après s'être divisés comme en deux colonnes; la première marchant sur l'angle gauche de la division Reynier, et la seconde sur l'angle droit de la division Desaix. Mais les troupes, qui les attendaient avec une bravoure et un calme qu'il est difficile d'exprimer, firent un feu si bien nourri et si bien dirigé, que le champ de bataille, de ce côté, fut couvert en un instant d'hommes et de chevaux tués ou blessés. Une partie des mameloucks arrêtés ainsi dans leur charge impétueuse, longèrent la face du carré de la division Reynier, recevant son feu, et se reportèrent sur l'angle gauche de la division Desaix, en même temps que celle-ci avait encore à se défendre sur son angle droit. La vingt-unième légère, que commandait le général


Nor
il Fleuve
Pyramides
de Gizeh
PLAN
de la Bataille
des
PYRAMIDES.



Digitized by Google

Belliard, attendit cette charge à dix pas pour commencer son feu, le premier rang présentant la baïonnette. La fusillade fut si vive, que l'ennemi fut forcé à se jeter entre les deux divisions, et à recevoir ainsi tout le feu des bataillons du flanc; cependant les deux carrés se trouvèrent enveloppés et attaqués de tous côtés par cette nuée de cavalerie. L'artillerie et la mousqueterie jouèrent alors sur toutes les faces, et semèrent la mort dans les rangs pressés des mameloucks, qui cherchaient à percer les carrés à quelque prix que ce fût, mais dont tous les efforts devinrent inutiles. Enfin, après quelques minutes du combat le plus opiniâtre et le plus terrible, l'ennemi s'éloigna des deux divisions pour se précipiter sur le village de Biktil, où étaient quelques troupes de la division Desaix. Nous allons expliquer comment ces troupes se trouvaient dans ce village.

Avant que les autres divisions ne fussent arrivées et formées sur le champ de bataille, celles des généraux Desaix et Reynier, qui marchaient en tête de l'armée, parvenues sur ce même point, avaient fait halte, attendant la réunion générale. Plusieurs soldats s'étaient alors détachés pour aller chercher de l'eau. Desaix, informé que le village de Biktil renfermait quelques ressources pour sa division, et qu'il y avait même quelques chevaux, avait envoyé des dragons non montés du vingtième régiment pour s'en emparer; mais comme ce détachement n'était pas assez nombreux pour se défendre s'il était attaqué, quatre compagnies de grenadiers et de carabiniers, sous les ordres du chef de bataillon Dorsenne-le-Paige [1], une compagnie d'artillerie du quatrième régiment, et un détachement de sapeurs, avaient suivi les dragons pour occuper momentanément le village, et enlever les vivres qui pouvaient s'y trouver. L'attaque impétueuse des mameloucks

[1] Mort, en 1812, lieutenant-général, colonel des grenadiers de la garde impériale, etc., etc.

1798-an VI. Egypte.

sur les deux divisions Regnier et Desaix, n'avait point permis aux troupes qui appartenaient à la dernière de venir la rejoindre.

Maltraitée, comme on vient de le voir, par le feu des deux divisions, la cavalerie des beys qui savait le village de Biktil occupé par les Français, eut l'espérance d'être plus heureuse sur ce point. Le village fut promptement entouré, et les mamelouchs y pénétrèrent par toutes les issues.

Le commandant Dorsenne avait disposé ses grenadiers et carabiniers dans les enclos des chaumières du village. Le capitaine Labarre, aide-de-camp du général Davoust, qui avait accompagné le détachement du vingtième de dragons, plaça ceux-ci derrière quelques murs et sur des terrasses, et le capitaine Douhard, commandant les canonniers, les disposa de la même manière, ainsi que les sapeurs. Les mamelouchs furent accueillis par un feu si vif, qu'après avoir, dans leur premier élan, traversé le village en plusieurs sens, ils n'osèrent point y rentrer, et gagnèrent la plaine pour essayer de nouvelles charges sur les deux divisions, et principalement sur la droite du général Desaix; mais ils furent contenus par l'attitude imposante et le feu continuel des bataillons.

Sur ces entrefaites, Bonaparte avait ordonné les dispositions que devaient exécuter les deux divisions Bon et Menou. L'adjudant général Beauvais fut envoyé vers la première, pour porter l'ordre au général Bon de faire former en colonnes d'attaque les premières et troisièmes divisions de chaque bataillon, tandis que les deuxièmes et quatrièmes garderaient leur position présente, formant toujours le carré, qui ne présenterait plus alors que trois hommes de hauteur, et s'avancerait ensuite pour soutenir les colonnes d'attaque, marchant directement sur les retranchemens et le village d'Embabeh. Le général Vial, commandant la division Menou, reçut à peu près la même instruction, avec l'ordre de prendre sa direction

entre le corps qui venait de charger et qui tenait encore la plaine, et les retranchemens.

Le général en chef, en ordonnant ces mouvemens, voulait remplir le triple but d'empêcher les mamelouks de rentrer dans les retranchemens qu'ils venaient de quitter, de couper la retraite à ceux qui occupaient encore ces mêmes retranchemens, et enfin d'attaquer ces derniers, s'il était nécessaire, par la gauche.

Les trois colonnes d'attaque formées en conséquence de l'ordre ci-dessus relaté, dans la division Bon, et commandées par le héros de Montelesino, le brave général Rampon, s'avancèrent au pas de charge sur le village d'Embabeh. Les retranchemens étaient défendus par trente-sept bouches à feu; deux chebecs de la flottille des mamelouks étaient en outre comme embossés sur le Nil, et leurs batteries tiraient sur le flanc gauche des colonnes et du carré. Ce feu d'artillerie assez bien nourri ne ralentit point la marche rapide des colonnes d'attaque. Cependant, un fort détachement de cavalerie s'élança des retranchemens pour entourer et charger la petite troupe de Rampon. Pendant qu'une des colonnes entrait dans les retranchemens, les deux autres firent face à la cavalerie qui en était sortie, et jonchèrent le sol de cadavres d'hommes et de chevaux; en un moment, cette cavalerie fut repoussée et dispersée, les retranchemens enlevés.

L'ennemi ne pouvant résister à l'impétuosité des troupes qui avaient pénétré ainsi jusque dans Embabeh, chercha son salut dans la fuite. Mais le général Bon, qui avait, comme nous l'avons dit, suivi de près les trois colonnes d'attaque, fit obliquer une partie des autres troupes de la division sur la gauche, pour empêcher l'ennemi de s'embarquer pour repasser sur la rive droite à Boulaq. Toute cette masse, évaluée à quatre mille hommes, car les beys, indépendamment de leur cavalerie, avaient placé quinze cents à deux mille fantas-

1798-an VI Egypte.

sins dans le village pour le défendre; toute cette masse, disons-nous, fut tuée, culbutée et noyée dans le Nil.

Pendant que le général Bon marchait sur la gauche du village, le général Marmont, à la tête d'un autre détachement, s'était porté sur la droite, avait fermé l'issue par laquelle l'ennemi espérait s'évader, et lui avait fait éprouver une perte considérable par la fusillade et la baïonnette.

Le succès de la bataille fut alors décidé. Le corps de mamelouks qui avait attaqué si vigoureusement la droite de l'armée française, perdant tout espoir d'entamer les carrés, voyait le mouvement de la division Menou, celle que commandait le général Dugua, disposée à les recevoir de la même manière que les carrés de Desaix et de Regnier, et venait d'être témoin de l'attaque et de l'occupation d'Embabeh : Mourad-Bey, qui se trouvait de ce côté, prit alors le parti de filer le long du Nil, sans oser s'arrêter au village de Giseh, et se retira vers la Haute-Égypte.

Les mamelouks avaient perdu plus de trois mille hommes, presque tous tués sur le champ de bataille, quarante pièces d'artillerie, quatre cents chameaux chargés, leurs tentes, un grand nombre de chevaux richement équipés. Plusieurs des beys furent tués en chargeant avec la plus rare intrépidité et toute la fureur du désespoir. Les soldats français firent un butin immense; car les mamelouks, richement vêtus, étaient couverts des plus belles armures, et portaient sur eux tout ce qu'ils possédaient en or et en argent.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'au-delà de Giseh, où le quartier-général arriva à neuf heures du soir, et s'établit dans la maison de plaisance de Mourad.

Ibrahim-Bey, qui avait été assez heureux ou assez prudent pour rester sur la rive droite du Nil avec une partie des mamelouks de sa maison, fit mettre le feu à plusieurs des bâtimens de la flottille qui se trouvait, pendant l'action, entre

Boulac et Embabeh, afin d'enlever aux Français ces moyens de passage : on réussit cependant à en sauver quelques-uns, d'autres furent arrêtés du côté de Gisch.

1798-an VI. Egypte.

Il n'y a point d'expressions pour rendre la conduite des troupes françaises dans cette journée mémorable ; il faudrait citer l'armée entière, généraux, officiers, soldats, employés, et même ceux d'entre les Français que l'amour des sciences et des arts avait entraînés sur les pas de l'expédition, qui se trouvaient présens à cette dernière action, pour rendre à chacun la justice qu'il mérite. Toutefois, nous allons rapporter les noms de ceux que les généraux de division désignèrent comme s'étant distingués d'une manière plus particulière.

Les généraux Belliard, Friant, les chefs de brigade Silly, Robin, Conroux, la Tournerie, les chefs de bataillon Dorsenne et Morand, les capitaines Labarre et Douhard, reçurent les éloges du général Desaix, et furent mentionnés par lui dans son rapport à Bonaparte.

Le général Reynier demanda pour les capitaines Seguenot et Millet (ce dernier était son aide-de-camp) le grade de chef de bataillon.

Dans sa relation particulière de l'affaire d'Embabeh, le général Bon signala la belle conduite des généraux Rampon et Marmont, et nomma les chefs de bataillon Delzons [1], Duranteau [2], Darmagnac ; les aides-de-camp Gasquet et Montélegier [3], le capitaine du génie Bertrand [4], les capitaines Lurges, Stiller, Barthe, Attanoux, Laplane, [5] Girard, les

[1] Mort lieutenant-général, dans la campagne de Russie.

[2] Mort général de brigade, en Egypte.

[3] L'un et l'autre sont maréchaux-de-camp. Le dernier est de plus aide-de-camp de S. A. R. le duc de Berry.

[4] C'est le lieutenant-général de ce nom qui partage aujourd'hui la fortune de Bonaparte à l'île Sainte-Helène.

[5] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1798-an VI. Égypte.

lieutenans Malet et Maréchal, l'aide-de-camp Milliot, les sergens-majors Tronchon, Lambert, Salomon, les grenadiers et soldats Vavasseur, Chibret, Guignard, les dragons Charles et J.-B. Rampon, neveux du général. Ce qui paraîtra peut-être incroyable, et qui n'en est pas moins de la plus exacte vérité, c'est que la perte des Français ne s'éleva pas à plus de quarante tués et cent vingt blessés: la liste nominative de ces derniers fut exactement dressée par le chirurgien en chef de l'armée, Larrey [1].

Août. Thermidor. Égypte.

Entrée des Français au Kaire; combats d'El-Hanka, de Salahieh, etc.[2] — L'armée bivouaqua le soir de la bataille des Pyramides, autour des villages d'Embabeh et de Giseh, sur les bords du Nil.

Cependant, le retour d'Ibrahim dans la ville du Kaire, et la nouvelle du désastre éprouvé sur la rive gauche du fleuve, avaient rempli cette capitale de terreur et de confusion. Les beys et les mameloucks qui l'accompagnaient, ceux qui avaient réussi à traverser le Nil à la nage, et tous les partisans de ces dominateurs de l'Égypte, croyant voir arriver les Français à chaque instant sur leurs traces, quittèrent la ville dans la nuit et se dirigèrent sur Belbeïs, capitale de la province de Charkieh, à quelques journées du Kaire. Ibrahim sut persuader au pacha d'Égypte qu'il était dans son propre intérêt de fuir avec lui sans attendre les vainqueurs, qui ne respecteraient pas plus le représentant du grand-seigneur que les mameloucks. Ce pacha, nommé Seid-Abou-Beker, homme faible et crédule, auquel les beys avaient peut-être dérobé la connaissance de

[1] Depuis chirurgien en chef de la garde, aujourd'hui chirurgien-major de l'hôpital de la garde royale; homme aussi modeste que savant et expérimenté dans son art.

[2] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

la proclamation adressée par Bonaparte au peuple d'Egypte, se détermina à suivre les mameloucks dans leur retraite sur Belbeïs, en laissant toutefois son lieutenant ou kiaya dans le château du Kaire, pour observer les démarches ultérieures des Français et lui en rendre compte. La populace du Kaire, après le départ des mameloucks et du pacha, livrée à elle-même et n'étant plus retenue par aucun frein, se livra à tous les excès ordinaires aux hommes qui ne reconnaissent plus d'autorité. Une partie des maisons des beys et des principaux mameloucks furent, dans la nuit même, pillées et dévastées; on mit le feu aux palais de Mourad et d'Ibrahim. Une troupe de ces dévastateurs eut même l'intention de pénétrer dans le quartier de la ville habité par les Francs ou Européens, mais ceux-ci se barricadèrent et prirent de telles précautions, que les agresseurs furent contenus jusqu'à l'arrivée des Français.

Nous avons dit que Mourad-Bey, cédant aux conseils du Vénitien Rosetti, s'était contenté d'envoyer au château du Kaire les négocians du comptoir français de cette ville, au lieu de les faire égorger, comme c'était son intention première, pour se venger de l'agression de l'armée française. Après le départ du pacha, ces mêmes négocians représentèrent à son kiaya ou lieutenant, qu'il se concilierait la bienveillance du général français, si, dans la situation anarchique de la ville du Kaire, il se mettait lui-même à la tête des affaires et entrait en pourparlers avec le vainqueur des mameloucks, pour la reddition de cette capitale de l'Égypte. Le kiaya, dont la position était singulièrement critique, et qui n'avait d'ailleurs aucun moyen de résistance ou de fuite à sa disposition, se laissa facilement persuader; quelques-uns d'entre ces négocians s'offrirent pour être ses agens auprès du général en chef, et s'embarquèrent à Boulaq, à l'effet de venir trouver Bonaparte à son quartier-général de Giseh. Ils y arrivèrent dans l'après-midi, et le général en chef, après les avoir entendus, expédia

1798—an VI. Egypte.

de suite l'adjudant-général Beauvais au général Bon, à Embabeh, pour lui ordonner de détacher le chef de brigade de la trente-deuxième, Dupuy, nommé le jour même général de brigade, avec les compagnies de grenadiers de ce corps, pour aller sur-le-champ prendre possession du Kaire.

Cet ordre, donné par Bonaparte, d'aller occuper une ville qui renferme une population de trois cent mille ames, avec un détachement de deux cents et quelques soldats séparés de l'armée par un fleuve sans ponts (et n'ayant d'ailleurs que de faibles moyens de passage à sa disposition), doit paraître, au premier aspect, fort extraordinaire, pour ne pas dire un acte de folie; mais l'étonnement sera moins grand, si nous ajoutons que les instructions du général Dupuy, investi d'avance par Bonaparte du commandement du Kaire, portaient : qu'il profiterait des ténèbres de la nuit pour pénétrer jusqu'au quartier dit des Francs et s'y retrancher. Il faut observer en outre que les troubles qui avaient eu lieu dans la nuit précédente et dans la journée, au Kaire, s'étaient apaisés; que la terreur inspirée par l'armée française avait étouffé l'esprit de sédition, qui n'avait point pour but la défense de la ville; et que les habitans, retirés dans leurs maisons, attendaient en silence le résultat de la fuite précipitée des mameloucks. D'un autre côté, Bonaparte avait ordonné qu'on réunît pendant la nuit, sur la rive gauche du Nil, les embarcations nécessaires pour le passage de la division Bon et des autres divisions, à Boulaq, dans la matinée du lendemain, 23 juillet.

En exécution du premier ordre dont nous avons parlé plus haut, le général Dupuy, l'adjudant-général Beauvais, le nouveau chef de la trente-deuxième demi-brigade, Darmagnac [1], et les compagnies de grenadiers, montèrent, dans la

[1] Aujourd'hui lieutenant-général, baron, etc.

soirée, à bord de la barque qui avait amené les négocians français, et de quelques autres bateaux ou djermes qui se trouvaient au village d'Embabeh, à l'effet de se rendre à Boulaq, situé vis-à-vis. Les négocians accompagnaient le détachement pour lui servir de guides.

La nuit était close lorsque la petite troupe que conduisait le général Dupuy arriva sous les murs du Kaire, distant du faubourg de Boulaq, qui lui sert de port, d'à peu près une demi-lieue. Les Français entrèrent dans la ville sans rencontrer un seul habitant. Qu'on se représente une poignée de soldats parcourant, en bon ordre et sans crainte, les rues étroites et silencieuses de l'immense capitale de l'Égypte, pour aller chercher un gîte au centre même de cette ville. La confiance du général Dupuy et de ceux qui l'accompagnaient était telle que, pour indiquer à ceux qui marchaient à la queue de la colonne, et qui pouvaient rester un peu en arrière, la direction que prenait la tête, un tambour battait la marche. Ce bruit inusité, loin de faire sortir les habitans de leur torpeur, leur inspirait encore une terreur plus profonde.

Cependant, l'obscurité ne permettait pas aux guides qui accompagnaient la colonne, de la mener par le chemin le plus direct au quartier où elle devait s'arrêter et passer le reste de la nuit.

Il était une heure du matin : les Français étaient fatigués d'une marche difficile sur le sol inégal, rocailleux et sablonneux des rues du Caire; la chaleur et le besoin impérieux du sommeil commandaient un repos nécessaire. Le général Dupuy prit le parti de faire enfoncer la porte d'une grande maison qui se trouvait sur son passage; elle était inhabitée, et l'on sut depuis qu'elle appartenait à l'un des chefs subalternes de mameloucks désignés sous le nom de *kachefs*. Les Français y entrèrent pour s'y reposer et atten-

1798-an VI. Égypte.

dre le jour. Tel fut le premier acte de la prise de possession du Kaire[1].

Le 23, dans la matinée, la division Bon traversa le Nil pour entrer au Kaire, et fut bientôt suivie des divisions Kléber, Menou et Reynier. La flottille française avait été retardée, comme nous l'avons dit, par les difficultés que le peu de profondeur du Nil présentait à sa marche. Le chef de division Perrée, laissant en arrière le chebec, la demi-galère et quelques autres bâtimens, était monté à bord d'une des canonnières, pour prendre les devants. Il arriva à Boulaq dans l'après-midi du 23. La flottille avait été constamment inquiétée par les Arabes, accourant à sa vue sur les deux rives du Nil, et lui tirant des coups de fusil. C'est dans une de ces circonstances que furent blessés l'ordonnateur Sucy, le capitaine d'état-major Lacuée[2], et le commandant d'une des canonnières. Le bâtiment que montaient ces trois officiers ayant pris l'avance sur les autres, échoua et fut attaqué par les habitans du village de Kmo-el-Scherif. Les Français soutinrent pendant quelque temps un combat très-vif, parvinrent à repousser leurs agresseurs et à remettre la canonnière à flot; mais, dans l'action, Sucy eut le bras droit cassé par une balle, Lacuée en reçut une dans la mâchoire, et le capitaine du bâtiment fut atteint à la poitrine.

Bonaparte, accompagné de l'état-major général, fit, ce même jour, 23 juillet, son entrée dans la capitale de l'Égypte.

[1] Nous garantissons la véracité et l'exactitude des détails que nous venons de donner, quels que soient ceux qu'on a pu lire dans les relations déjà publiées de l'expédition d'Égypte. L'auteur de ce paragraphe était un des acteurs de la scène décrite.

[2] Neveu du comte de Cessac, lieutenant-général, et ancien ministre-directeur de la guerre. Gérard Lacuée, officier très-distingué, fut depuis aide-de-camp de Bonaparte, premier consul. Il fut tué sur le champ de bataille d'Austerlitz, en 1805, à la tête du cinquante-septième régiment de ligne, qu'il commandait.

Un grand nombre d'habitans, revenus de leur première frayeur par la modération des soldats français, si différente de la conduite altière et tyrannique des mameloucks, se porta à la rencontre du cortége, pour contempler le vainqueur des beys, le chef de ces audacieux étrangers que leur renommée avait déjà devancés. Accoutumée au spectacle de la marche sombre, menaçante et rapide de leurs anciens dominateurs, cette population, composée d'individus de toutes les classes, ne pouvait voir sans le plus grand étonnement Bonaparte, les généraux et tous ceux qui l'escortaient, s'avançant lentement au milieu d'elle, lui sourire avec bienveillance. La singularité des vêtemens, comparés avec ceux en usage dans l'Orient; le luxe de quelques habits et la simplicité des armes; la douceur empreinte sur ces visages dont leur imagination s'était fait une toute autre idée, étaient autant de causes qui contribuaient à augmenter chez ces hommes, dont l'esprit était sans culture, la surprise qui devait naturellement les frapper en cette circonstance. Le lendemain 24, la proclamation qu'on va lire fut publiée et affichée dans la ville.

« Peuple du Kaire, je suis content de votre conduite: vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi. Je suis venu pour détruire la race des mameloucks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent; que tous ceux qui sont éloignés rentrent dans leurs maisons; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours; ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du prophète, que j'aime.

« Comme il est urgent que la tranquillité ne soit pas troublée, il y aura un divan de sept personnes qui se reuniront à la grande mosquée; il y en aura toujours deux près du commandant de la place, et quatre seront occupées à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police. »

1798 - an vi.
Égypte.

Avant de quitter Giseh, Bonaparte avait ordonné au général Desaix de longer la rive gauche du Nil pour se porter au village de Tersy, distant de deux lieues de celui que nous venons de nommer, à l'effet d'établir sur ce point un camp retranché, et une batterie destinée à dominer la navigation du fleuve. La division de ce général était destinée à agir dans la haute Égypte, contre Mourad-Bey, qui s'y était réfugié, comme on l'a vu, après la bataille des Pyramides.

Les premiers soins du général en chef, dès son arrivée au Kaire, furent donnés à l'administration des pays déjà conquis. Les troupes, après avoir pris quelque repos, se dirigèrent sur plusieurs points dans le Delta et dans les provinces qui sont à la droite de la branche du Nil que l'on nomme de Damiette, vers le lac Menzaleh et la frontière de Syrie. La garnison du Kaire fut formée d'une partie de la division Bon et de celle du général Kléber.

Les généraux commandans titulaires des deux divisions que nous venons de nommer étaient restés, l'un à Alexandrie, l'autre à Rosette, pour gouverner ces deux villes et leur arrondissement. Le général Vial fut envoyé à Damiette, et les troupes qu'il commandait furent réparties, tant dans cette dernière ville que sur les bords de la branche orientale du Nil, jusqu'à la mer. Bonaparte avait précédemment envoyé de Giseh aux grandes Pyramides le général Verdier avec une des brigades de la division Kléber, pour y protéger la construction d'une redoute étoilée pouvant contenir cent hommes et deux pièces de canon. Cet ouvrage était destiné à mettre les environs des Pyramides à l'abri des excursions des Arabes, et à faciliter aux curieux l'examen de ces monumens éternels. Le général Verdier était de plus chargé de faire connaître aux tribus qui sont établies dans le voisinage, que le général en chef était disposé à sévir rigoureusement contre tous ceux qui se refuseraient à vivre en bonne intelligence

Digitized by Google

avec l'armée française. Il ne paraît pas que ces menaces aient produit un grand effet sur les Arabes; car le général Verdier, dans un de ses rapports, instruisit le général en chef que plusieurs de ses soldats avaient été massacrés au village d'El-Bothoun, à quelque distance des monumens de Cheops, où ils s'étaient rendus pour moudre du grain. Nous ne parlons de ce fait que pour faire connaître le beau trait d'un carabinier de la deuxième demi-brigade légère.

Au premier coup de fusil qu'on entendit tirer dans le village d'El-Bothoun, une des compagnies de carabiniers de la deuxième légère s'était portée au pas de course pour dégager les soldats français; elle arriva trop tard pour les sauver tous; mais le généreux dévouement du carabinier Maillard en délivra plusieurs. Cet homme intrépide, ayant devancé de beaucoup sa compagnie, se précipita seul dans le village, attaqua les Arabes, et les força à abandonner celles de leurs victimes qu'ils n'avaient point encore égorgées. Lorsque la compagnie atteignit le village, tous les Arabes avaient déjà disparu devant Maillard, entouré des malheureux que son courage venait de sauver.

Le général Zajonscheck fut envoyé dans la province de Menoufieh, qui fait partie du Delta, et les généraux Murat et Leclerc marchèrent avec quelques troupes dans la direction de Belbeïs, point sur lequel s'était retiré le bey Ibrahim avec ses mameloucks.

Le 5 août (18 thermidor), la division Reynier quitta le faubourg de la Qoubbeh, où elle était campée, pour se porter sur le village d'El-Khanka, où le général Leclerc était déjà aux prises avec une nuée d'Arabes à cheval et de fellahs soulevés par les mamelouchs d'Ibrahim. Le général Reynier, secondé par le général Leclerc, dispersa le rassemblement ennemi, après lui avoir tué une cinquantaine d'hommes, et prit position à El-Khanka.

1798-an VI. Égypte.

Cependant, Ibrahim-Bey, dont le quartier-général était à Belbeïs, paraissant vouloir tenir la campagne, Bonaparte se détermina à marcher sur lui avec les troupes déjà réunies à El-Khanka, et deux colonnes de troupes des divisions Menou et Kléber sous les ordres des généraux Lannes et Dugua.

Ce corps d'armée, dans sa marche d'El-Khanka sur Belbeïs, rencontra une partie de la caravane qui se rend chaque année du Kaire à la Mecque, autant pour y faire ses dévotions au tombeau du prophète, que pour s'y livrer à des opérations commerciales. Cette caravane avait été attaquée par les Arabes, qui l'avaient dispersée après en avoir enlevé un certain nombre de chameaux.

Saleh-Bey, émir hadji (c'est-à-dire prince des pélerins), la commandait. En arrivant de la Mecque au port de Suez, situé à l'extrémité nord de la mer Rouge, sur les frontières de l'Arabie pétrée et de l'Égypte, ce bey avait envoyé des exprès à Mourad et à Ibrahim, pour avertir ces deux chefs de sa prochaine arrivée. Ibrahim seul avait reçu la dépêche de l'émir hadji, et lui avait fait dire d'éviter le chemin du Kaire et de se diriger sur Salahieh, l'informant des succès obtenus par les Français. L'intention d'Ibrahim était de s'approprier les marchandises de la caravane; mais l'espérance de ce chef avide fut déçue. La cavalerie française ayant aperçu quelques pélerins et les Arabes qui emmenaient leur butin dans le désert, marcha sur eux. Les marchands et les pélerins se mirent sous la protection des Français, et les Arabes, forcés d'abandonner une grande partie de ce qu'ils avaient enlevé, disparurent dans le désert. Une partie de la caravane avait réussi à s'échapper au moment où les Arabes l'avaient attaquée, et était parvenue à rejoindre Ibrahim, au-delà de Belbeïs. Bonaparte réunit tous ceux qui venaient d'être délivrés par la cavalerie, et leur donna une escorte

pour se rendre au Kaire avec les marchandises qu'il leur fit rendre.

Les mameloucks n'avaient point attendu les Français à Belbeïs. Bonaparte ne trouva personne dans cette ville, et continua sa poursuite dans la direction de Salahieh. On rencontra, auprès du village de Loureïn, cette autre partie de la caravane qui avait joint l'arrière-garde d'Ibrahim, au-dessus de Belbeïs. L'aspect des troupes françaises mit en fuite les mameloucks qui escortaient les marchands et les pélerins, et ceux-ci purent rejoindre les débris que Bonaparte avait déjà dirigés sur le Kaire. Malgré le secours qu'elle venait de recevoir des Français, la caravane avait éprouvé de grandes pertes; un grand nombre de pélerins avaient été tués par les Arabes, quelques-uns par les mameloucks d'Ibrahim. Aussi, quoique le général en chef eût fait rendre à ceux qu'il avait réunis toutes les marchandises et effets qui leur appartenaient, le butin fait sur les Arabes et les mameloucks fut encore très-considérable. De même qu'après la bataille des Pyramides, les soldats se trouvèrent possesseurs d'une foule d'objets et d'étoffes précieuses, et notamment de schals de Cachemire, dont ils ne connaissaient pas toute la valeur et qu'ils vendirent à vil prix. L'armée bivouaqua le 10 au village de Korain.

Le lendemain, Bonaparte prit avec lui toute la cavalerie, qui pouvait monter à 300 hommes, et, précédant l'infanterie, qui se mit également en marche, il arriva de bonne heure sur la lisière d'un bois de palmiers qui entoure le village de Salahieh, à quatre lieues de Korain; il s'arrêta dans cet endroit auprès d'une citerne, et envoya un détachement pour reconnaître l'ennemi, qui, ayant campé la nuit dans le bois de Salahieh, ne devait pas être très-éloigné.

En effet, le général en chef fut bientôt informé qu'Ibrahim venait de quitter le bois de palmiers pour s'avancer dans le désert, traînant à sa suite un bagage considérable, où se trou-

vaient ses femmes et ses trésors. Nous ne devons point passer sous silence un trait qui caractérise les Arabes d'une manière remarquable. Au moment où Bonaparte paraissait se préparer à attaquer Ibrahim, cent cinquante de ces habitans du désert parurent tout à coup sur l'un des flancs de la cavalerie française, et le scheick qui les commandait fit proposer au général en chef de charger avec lui sur la colonne des mameloucks, à condition que les Arabes recevraient leur part du butin. Cette proposition n'eut point de suite.

La journée était avancée, et l'infanterie étant encore éloignée, Bonaparte se contenta de suivre les mameloucks autant que la fatigue des chevaux de sa troupe put le lui permettre. Quatre cents cavaliers formaient l'arrière-garde d'Ibrahim, et semblaient manœuvrer pour protéger l'immense convoi dont la tête se perdait à l'horizon. Sur ces entrefaites, quatre compagnies de grenadiers de la division Reynier, qui avaient marché avec la plus grande vitesse, et une pièce d'artillerie, ayant paru à la hauteur du bois de Salahieh, Bonaparte ordonna à une partie de la cavalerie de charger les mameloucks. Ceux-ci évitèrent d'abord la charge, ce qui permit aux cavaliers français d'enlever deux pièces de canon et une cinquantaine de chameaux; mais les mameloucks revenant sur leurs pas, chargèrent à leur tour les Français avec la plus grande impétuosité. Les hussards du septième régiment et les chasseurs du vingt-deuxième soutinrent cette attaque et la repoussèrent; mais les mameloucks s'éparpillant autour des deux escadrons, cherchaient à les envelopper. Il s'engagea alors une mêlée terrible, où les Français firent des prodiges de valeur. Pendant ce temps le général Leclerc s'avançant avec les deux escadrons des troisième et quinzième régimens de dragons en bataille, leur ordonna, avec un sang-froid admirable, de faire feu d'abord sur les mameloucks et d'entamer ensuite la charge. Ce mouvement réussit. Les hussards et les chasseurs, quoique

entourés, continuant de combattre avec la plus grande résolution, une partie des mamelouks se trouva prise pour ainsi dire entre deux feux. Les Français, quoique bien inférieurs, les attaquèrent corps à corps. Après un combat sanglant qui dura plusieurs minutes, et auquel prirent part les guides du général en chef et presque tous les officiers qui accompagnaient ce dernier, les mamelouks cédèrent le terrain et rejoignirent la colonne, qui, pendant ce temps, avait accéléré sa marche dans le désert.

Tous les Français acteurs dans ce combat s'y distinguèrent d'une manière particulière. Le chef d'escadron d'Estrées, du septième de hussards, y fut renversé de cheval, couvert de plus de vingt blessures, toutes très-graves, et qui firent craindre long-temps pour sa vie. L'aide-de-camp du général en chef, Sulkowsky, reçut sept coups de sabre et plusieurs coups de feu. Le brave Lasalle, alors chef de brigade du vingt-deuxième de chasseurs à cheval, ayant laissé tomber son sabre au milieu de la mêlée, fut assez adroit et assez heureux pour le ramasser, et pour s'en servir ensuite contre un des chefs de mamelouks auquel il fit mordre la poussière, et contre les autres qui l'entouraient. Les chefs de bataillon Duroc et le Turcq (le premier, aide-de-camp de Bonaparte, le deuxième, du général Berthier), et les capitaines Colbert et Arrighi, furent cités honorablement par le général en chef.

Le général du génie Caffarelli, privé d'une jambe qu'il avait perdue dans la campagne de 1795 sur le Rhin, n'en combattit pas avec moins d'ardeur et de dévouement. Le général Murat s'était montré, avec son intrépidité ordinaire, à la tête des dragons du troisième régiment. Il n'y eut aucune infanterie d'engagée dans cette action [1].

[1] Quelques Français qui ont voyagé à la suite de l'expédition en ont donné des relations qu'ils ont brodées à leur manière, et qui sont inexactes sous

1798-an vi. Egypte.

On a prétendu qu'Ibrahim, présent au combat que nous venons de décrire, y fut blessé. Quoi qu'il en soit, aucun mamelouck ne tomba vivant au pouvoir des Français. Il resta sur le champ de bataille une cinquantaine d'hommes et de chevaux des deux partis.

Nous avons dit que Séid-Aboubeker, pacha d'Égypte, avait accompagné Ibrahim-Bey dans sa fuite : cette démarche contrariait Bonaparte dans ses desseins. Il s'était annoncé comme l'ami des Turcs, et comme ne venant point pour attaquer les droits du grand-seigneur, ne faisant la guerre qu'aux mameloucks usurpateurs. Le lendemain du combat de Salahieh, un Arabe fut chargé de porter à Ibrahim la lettre suivante, que l'interprète Venture avait écrite sous la dictée du général en chef :

« La supériorité des forces que je commande ne peut plus être contestée ; vous voilà hors de l'Égypte, et obligé de passer le désert.

« Vous pouvez trouver dans ma générosité la fortune et le bonheur que le sort vient de vous ôter. Faites-moi connaître de suite votre intention.

« Le pacha du grand-seigneur est avec vous ; envoyez-le-moi, porteur de votre réponse : je l'accepte volontiers comme médiateur. »

Cette lettre resta sans effet, et le général en chef n'acquit même pas la certitude qu'elle eût été remise.

La division Reynier fut laissé à Salahieh, et ce général reçut l'ordre de faire travailler sur-le-champ à la construction d'un fort qui pût mettre les magasins que Bonaparte était

beaucoup de rapports. L'une de ces relations attribue la retraite des mameloucks au feu d'un détachement d'infanterie que Murat aurait appelé sur le champ de bataille, en lui faisant prendre un chemin détourné : le fait est faux, et la supposition est absurde.

dans l'intention de former en cet endroit, à l'abri d'une attaque de vive force. Reynier fut chargé, en outre, d'organiser la province de Charqieh, dont Bonaparte le nomma gouverneur. Le général Dugua fut envoyé, en la même qualité, dans celle de Mansourah.

Après avoir fait ces dispositions, le général en chef se mit en marche avec le reste de l'armée, le 14 août, pour retourner au Kaire. A quelque distance de Salahieh, et avant d'arriver au village de Koraïn, un aide-de-camp de Kléber, venant d'Alexandrie, remit à Bonaparte une dépêche de ce général, sous la date du 15 thermidor (2 août), contenant le rapport, rédigé par le contre-amiral Ganteaume, du désastreux combat naval qui avait eu lieu la veille, dans la rade d'Aboukir, entre la flotte française et celle des Anglais, commandée par Nelson [1].

En parcourant le rapport, Bonaparte ne laissa paraître sur son visage aucun trait qui pût faire connaître les sensations extraordinaires que cette lecture devait nécessairement occasioner dans son esprit. Il prit à part l'envoyé de Kléber, et lui demanda quelques détails de vive voix. Lorsque l'aide-de-camp eut à peu près terminé son récit, le général en chef, qui l'avait écouté avec la plus apparente impassibilité, lui dit avec le même sang-froid : « Nous n'avons plus de flotte : eh bien, il faut rester en ces contrées, ou en sortir grands comme les Anciens. »

Il était impossible de taire long-temps une pareille nouvelle; aussi Bonaparte fut le premier à la communiquer à ceux qui l'entouraient. Le calme du général en chef, et bientôt après le ton d'inspiré avec lequel il s'efforça de dérouler aux yeux de ses soldats un avenir de gloire et de prospérités, écartèrent de leur imagination toute pensée sinistre. Le dé-

[1] *Voyez* le paragraphe suivant.

1798-an VI. Egypte.

sastre d'Aboukir fut considéré avec une sorte d'indifférence; on eut pour les récentes victimes de cet événement, dont le théâtre était si rapproché, la tiède pitié qu'inspirent celles qu'un grand espace de temps ou de lieu sépare de nous : on rechercha avec beaucoup plus de tranquillité d'esprit qu'on n'en aurait dû mettre dans cette circonstance, comment nos marins avaient été vaincus, et par quels moyens il eut été possible de remporter la victoire, ou d'éviter la défaite. Quelques-uns, et nous devons dire que le nombre en fut peu considérable, poussèrent le stoïcisme ou l'insensibilité jusqu'à railler amèrement ceux des marins qui avaient survécu à cette horrible catastrophe.

Toutefois la dépêche du général Kléber détermina Bonaparte à se rendre en toute diligence au Kaire. Il n'employa qu'un jour et demi à faire le trajet de Salahieh à cette capitale : les Français qui s'y trouvaient, et qui savaient déjà la nouvelle d'Aboukir, étaient dans la consternation. Mais la présence du général en chef, la noble assurance qu'il témoignait dans le malheur commun, et la confiance extraordinaire qu'il savait si bien inspirer à tous ceux qui l'approchaient, eurent bientôt dissipé les premières alarmes, auxquelles succédèrent le calme et l'espérance.

Nous n'avons pas cru devoir interrompre brusquement le récit des opérations de l'armée française après la bataille des Pyramides, en faisant succéder immédiatement à l'exposition de cette dernière l'affligeant tableau du désastre d'Aboukir, bien que l'ordre des dates parût nous le commander. D'un autre côté, ce combat naval se trouve si essentiellement lié aux autres détails de l'expédition d'Egypte, que nous ne pouvions pas, suivant la méthode adoptée pour les tomes précédens, le rejeter dans le paragraphe des événemens maritimes, qui termine ordinairement la période embrassée dans chaque volume. Ces considérations nous déterminent à placer ici le

récit de cet événement, antérieur, de quatorze jours, au combat de Salahieh.

1798—an VI. Égypte.

Combat naval d'Aboukir[1]. D'après les instructions de Bonaparte, et par les causes que nous avons indiquées précédemment, l'amiral Brueys avait conduit l'armée navale dans la rade d'Aboukir.

1-2 août. 14-15 therm.

On voit par cette disposition que le général en chef, peu porté à imiter plusieurs conquérans en brûlant sa flotte, mais qui eût pu la renvoyer immédiatement à Toulon, tenait à la conserver quelque temps, soit pour rembarquer ses troupes en cas d'échec, soit pour les porter plus rapidement et plus commodément vers la Syrie ou tout autre pays qu'il entrait dans le plan de l'expédition de soumettre aux armes républicaines [2].

La détermination de Bonaparte ne peut être blâmée; mais, en voyant l'armée navale demeurer près d'un mois dans la baie d'Aboukir, on ne saurait s'empêcher de penser que ses ordres n'ont pas été parfaitement exécutés. Le port vieux d'Alexandrie, ou Corfou, devaient seuls en effet servir d'asile aux

[1] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Life of Nelson, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages sur l'expédition d'Égypte, — Recueils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Égypte, — Mémoires et manuscrits de B*****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc.

[2] Dans tous les cas, le temps que Bonaparte désirait conserver l'escadre de Toulon ne devait pas être long, si l'on en juge par un passage de la note qu'il avait adressée au directoire, le 24 germinal an VI, un mois à peine avant son départ pour l'Égypte. Dans cette pièce, que nous rapporterons ailleurs, et où Bonaparte indiquait au gouvernement les moyens de faire une guerre sûre à l'Angleterre, on trouve cette phrase : « *Il serait possible, après l'expédition que le gouvernement projette dans la Méditerranée, de faire passer les quatorze vaisseaux à Brest;* » et il ajoutait qu'ainsi, à la fin de l'été, il pourrait se trouver cinquante vaisseaux de ligne réunis dans ce port. L'expédition d'Orient n'était qu'un accessoire du grand plan d'attaque contre l'Angleterre conçu par Bonaparte, et admirablement développé dans la note que nous citons.

1798-an VI
Egypte.

vaisseaux de ligne, et la baie d'Aboukir n'était destinée à les recevoir, même passagèrement, que dans le cas où il serait reconnu que l'escadre pourrait s'y défendre contre des forces supérieures. Tous les marins sont d'accord qu'en moins d'un mois on pouvait s'assurer si, parmi les récifs qui ferment le port vieux d'Alexandrie, il existait un passage pour des vaisseaux de ligne. Mais, en supposant qu'un mois eût été nécessaire, il fallait, pour s'exposer à demeurer aussi longtemps dans la rade d'Aboukir, avoir quelque confiance dans la position qu'y occupait l'escadre. Il est juste de le dire, toutefois, on croyait assez généralement à cette époque qu'une escadre bien embossée était inexpugnable, et, si la rade d'Aboukir eût été moins ouverte, la sécurité de Brueys fût devenue complète. Quelle qu'elle eût été, au surplus, le résultat n'eût guère pu être plus funeste.

Un officier distingué, le capitaine de frégate Barré, avait été chargé de reconnaître et de sonder les passes du port vieux d'Alexandrie. Le 14 juillet, il adressa à l'amiral Brueys un rapport, accompagné d'un plan dressé avec autant de soin que d'exactitude.

Le port vieux d'Alexandrie est fermé par une chaîne de bancs et de récifs, qui s'étend de l'E. N. E. à l'O. S. O., depuis la pointe des Figuiers jusqu'à celle du Marabou, distantes l'une de l'autre d'environ deux lieues. Trois ouvertures principales se trouvent au centre et vers les extrémités de cette chaîne, et se nomment passe du Milieu, passe du Marabou et passe des Figuiers. Dans son rapport, qui forme un document précieux pour l'histoire, le capitaine Barré annonçait que ces trois passes par lesquelles des bâtimens de guerre de différentes grandeurs pouvaient pénétrer dans le port vieux d'Alexandrie étaient susceptibles d'obtenir encore plus de profondeur, en faisant briser quelques roches qui se trouvaient dans le milieu et sur les côtés : opération pratica-

ble, attendu que ces roches étaient très-friables. Il n'existait d'ailleurs dans la plus grande de ces passes (celle du milieu) qu'un seul endroit où ce moyen eût été nécessaire, le rocher se trouvant dans le milieu de la passe, et laissant de chaque côté un passage profond de six brasses (trente pieds).

Il donnait à la passe du milieu deux cents toises de large dans l'endroit le plus resserré, sur six cent soixante toises de long, et dans toute son étendue une profondeur de six brasses, excepté sur deux points, le premier, à l'entrée, où il n'y avait que cinq brasses, et le second, dans le milieu, cinq brasses et demie. Mais le capitaine avait remarqué qu'il y avait passage de chaque côté du premier haut fond, et qu'alors il ne restait plus que celui du milieu, offrant à basse mer cinq brasses et demie; toutefois, les marées donnant journellement deux pieds et demi, et davantage dans les pleines lunes, et surtout dans le débordement du Nil, on pouvait compter, au moment de la pleine mer, sur une profondeur d'au moins six brasses.

Il avait trouvé la passe du Marabou large de trois cents toises et longue de cinq cents, mais difficultueuse à raison de l'inégalité du fond, qui ne donnait d'ailleurs que de quatre brasses à quatre brasses et demie.

La passe des Figuiers n'ayant présenté que de trois à quatre brasses, lui paraissait ne pouvoir admettre que des bâtimens de commerce, et, seulement dans un cas pressé, des corvettes ou de petites frégates; il assurait qu'il y avait louvoyage dans les deux premières passes [1].

[1] Sur les plans anglais que nous avons consultés, et qui sont postérieurs au travail du capitaine Barré, la passe du milieu est désignée sous le nom de *Passe du Roi*; on lui a donné plus de quatre cent cinquante toises de largeur, et nulle part moins de cinq brasses de profondeur à basse mer. Les plus grands fonds

1798 - an VI. Egypte.

Après avoir bien examiné ces passes, le capitaine Barré avait fait placer des barriques goudronnées et étalinguées sur des ancres dans les deux principales passes, et mis sur ces bariques des pavillons rouges du côté de tribord en entrant, et des jaunes à babord. Indépendamment de ces remarques, il avait tracé, de la manière la plus détaillée, dans son rapport, les indications à suivre et les précautions à prendre pour parvenir jusqu'au fond du port.

Le capitaine ajoutait : « Je pense que l'on pourrait encore établir une communication du port vieux au port neuf, ce qui faciliterait beaucoup l'entrée et la sortie de ces deux ports ; mais cette entreprise doit être ajournée. » Il terminait son rapport par cette phrase remarquable : « Mon avis, en dernière analyse, est que les vaisseaux peuvent passer avec les précautions d'usage, que vous (l'amiral Brueys) connaissez mieux que moi. »

Brueys écrivit, le 20 juillet (2 thermidor), au capitaine Barré, pour le remercier des soins et des peines qu'il s'était donnés dans son travail ; mais il ajoutait que le rapport de cet officier ne lui paraissait pas encore assez satisfaisant, puisque l'escadre française se trouvait dans la nécessité de passer sur un fond de vingt-cinq pieds, et que les vaisseaux de 74 tirent au moins vingt-deux pieds ; qu'il faudrait, par conséquent, un vent fait exprès et une mer calme pour hasarder d'y passer sans courir les plus grands risques d'y perdre un vaisseau, d'autant que le passage était étroit, et

sont portés dans celle du Marabou à quatre brasses et demie, et dans celle des Figuiers à trois brasses et demie.

Le port vieux d'Alexandrie est sain partout, et offre des endroits où il y a jusqu'à onze brasses d'eau. D'après le plan de la commission d'Egypte, on voit qu'il existe à l'abri de la pointe des Figuiers, et dans la direction de N. N. O. des Catacombes, un espace d'environ huit cents toises où peuvent mouiller de vaisseaux de ligne.

que l'effet du gouvernail est moins prompt lorsqu'il y a peu d'eau sous la quille [1].

1798–an VI. Egypte.

L'amiral engagea le capitaine à continuer ses recherches pour trouver quelque chose de plus avantageux, et à faire part de son travail, quand il l'aurait terminé, au général en chef Bonaparte, en lui envoyant un plan exact avec les sondes, et son avis sur le rang des vaisseaux qu'on pourrait se permettre de faire entrer dans le port vieux, avec la certitude de ne pas les risquer.

Pendant que l'escadre française prolongeait ainsi son séjour dans la baie d'Aboukir, ses vivres s'épuisaient, et elle se fût trouvée bientôt en manquer totalement, s'il ne lui eût été envoyé de Rosette un peu de riz dans de petits bâtimens du pays. Les vaisseaux éprouvaient également la plus grande difficulté à se procurer de l'eau fraîche : celle qu'on obtenait en creusant des puits à terre était saumâtre, et les hommes employés à l'aiguade étant sans cesse attaqués par les Arabes, il fallait envoyer de forts détachemens pour les protéger. Cette situation devenait insupportable.

Une chose non moins étonnante que la longue station de l'armée de Brueys dans une rade foraine ouverte aux vents et à l'ennemi, c'était de ne point voir Nelson reparaître avec ses vaisseaux. Nous allons en expliquer la cause, et nous ferons voir également ce qui s'opposa à ce que les Anglais se présentassent en force pour attaquer la flotte française à sa sortie de Toulon, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire s'il leur eût été possible. Ces développemens, dans lesquels nous n'avons pas cru devoir entrer plus haut, sont ici à leur place.

[1] C'est aux marins à apprécier la valeur de ces objections, surtout de celles tirées de l'état des vents. On sait que les vents de N. O. règnent huit mois de l'année sur la côte d'Egypte, et le port vieux d'Alexandrie est ouvert au N. N. O.; mais, quelle qu'eût été leur direction, nous pensons qu'il suffisait que la mer ne fût pas grosse pour pouvoir faire entrer les vaisseaux dans le port, soit à la voile, soit à la touée.

1798-an VI. Egypte.

Dans les opérations militaires en général, et particulièrement dans une guerre maritime, il est du plus grand avantage de prendre son ennemi au dépourvu. Par d'habiles combinaisons, la France obtint plusieurs fois, depuis 1793, cet avantage sur l'Angleterre; mais des fautes et des malheurs l'empêchèrent toujours d'en profiter. L'époque où l'on prépara l'expédition d'Égypte fut une de celles où le gouvernement anglais, malgré le nombre considérable de ses vaisseaux de guerre, se trouva dans l'impossibilité de faire face à tout et d'avoir des forces sur tous les points d'où la Grande-Bretagne était menacée. Nous avons fait voir[1] ce qui amena l'évacuation de la Méditerranée par l'armée navale anglaise aux ordres de sir John Jervis (depuis lord comte de Saint-Vincent). Cet amiral continua de garder la position qu'il avait prise, et l'armement considérable qu'on fit à Toulon pendant le printemps de 1798, ne le détermina pas à en changer. Toujours pénétré de l'idée que l'état politique de l'Europe ne laissait à la république aucune expédition maritime à entreprendre dans la Méditerranée, il se borna à attendre l'armée navale française à l'entrée de l'Océan, tout en tenant bloquée celle des Espagnols. Cependant, lorsqu'on eut lieu de conjecturer que ce pourrait être en dedans du détroit qu'opéreraient la flotte républicaine et l'armée rassemblée sur les côtes de Provence, il fallut bien se mettre en mesure de s'y opposer.

Dans cette circonstance, lord Saint-Vincent se trouva fort embarrassé : s'il négligeait de se porter dans la Méditerranée, les Français pouvaient achever sans obstacle l'expédition qu'ils avaient en vue; s'il quittait les environs de Cadix, il laissait échapper les vaisseaux espagnols. L'amirauté, très-embarrassée elle-même, lui prescrivit la conduite qu'il avait à tenir, en attendant les renforts qu'elle allait s'empresser de

[1] Tome VII, pages 160 et 258.

lui envoyer. On autorisait l'amiral, s'il le jugeait nécessaire, à entrer dans la Méditerranée avec toutes ses forces, abandonnant le blocus de la flotte espagnole, comme l'objet le moins important; mais, dans le cas où il croirait un détachement suffisant, on l'invitait à en donner le commandement à sir Horatio Nelson. C'est à ce dernier parti que lord Saint-Vincent s'arrêta. Déjà il avait expédié Nelson, avec trois vaisseaux de ligne, quatre frégates et une corvette, pour observer le port de Toulon; il se décida à le renforcer dès qu'il le pourrait, et à demeurer lui devant Cadix avec le gros de son armée.

Les mesures du gouvernement anglais furent, comme on voit, prises trop tard, puisque trois de ses vaisseaux seulement se trouvaient dans la Méditerranée lorsque la flotte française mit à la voile; et Nelson, qui n'eût pu que la suivre de loin pour connaître sa destination, ignora même long-temps son départ. Il n'avait quitté la baie de Cadix que le 9 mai, et il avait quatre cents lieues à faire pour atteindre les côtes de Provence. Arrivé dans le golfe de Lyon, vers l'époque de la sortie de l'expédition, il essuya une tempête, qui éloigna ses frégates et démâta son vaisseau de tous mâts. Ce fut avec la plus grande peine que, remorqué par un autre vaisseau, il put gagner le port de Saint-Pierre en Sardaigne [1].

Nelson, après s'être réparé à la hâte, se porta au rendez-vous, où devait le joindre le renfort promis par lord Saint-Vincent; mais ce ne fut que le 8 juin au soir (jour où la flotte française se trouvait entre la Sicile et Malte), que se réunirent à lui dix vaisseaux de 74 et un de 50, annoncés depuis deux jours par la corvette *la Mutine*, qui les de-

[1] On trouve dans le journal d'un des capitaines de Nelson ce passsage remarquable : « Je dois observer que bien que le gouverneur de Saint-Pierre, en conséquence des ordres péremptoires du gouvernement français, nous refusa une réception publique, il nous accueillit en particulier de la manière la plus amicale, et nous fit donner sous-main tous les secours possibles. »

1798—an VI. Égypte.

vançait. L'amiral Saint-Vincent persistant à ne pas vouloir lever le blocus de Cadix, avait attendu, pour renforcer Nelson, l'arrivée des vaisseaux détachés de la flotte de la Manche, sous le commandement de sir Roger Curtis, pour le renforcer lui-même. Aussitôt que les vigies eurent annoncé les vaisseaux de l'amiral Curtis, ceux destinés pour la Méditerranée avaient mis sous voiles.

La jonction opérée, l'amiral anglais se mit à la recherche de la flotte de Bonaparte. Une circonstance qui eût contribué à dérober sa marche aux ennemis, lors même que leurs vaisseaux eussent été réunis à une certaine distance à l'ouest de Toulon, c'est la route peu ordinaire qu'elle prit entre la Corse et la côte d'Italie[1], au lieu de passer par le sud de la Sardaigne. Cette route fut connue à Nelson lorsqu'il fut parvenu près des côtes de Corse, et il la suivit lui-même. Il arriva le 16 dans la baie de Naples, où un avis de l'agent anglais, sir W. Hamilton, lui apprit que les Français s'étaient dirigés vers Malte; le 20, il sut, par le consul de Messine, que cette île avait capitulé; enfin, le 22 au matin, on lui rapporta que la flotte de Bonaparte en était partie, se dirigeant vers l'est. Il pensa alors que l'Égypte était le but ultérieur de l'expédition, et il força de voiles avec ses vaisseaux, pour tâcher de joindre le convoi et l'attaquer dans sa route.

Nous avons dit[2] que Nelson était arrivé devant Alexandrie quelques jours avant la flotte française, parce qu'il s'était dirigé en droite ligne vers cette ville, tandis que Brueys, en allant prendre connaissance de la côte de Candie, avait fait un angle et alongé la route. Il paraîtrait, d'après le relevé de divers journaux nautiques (et les Anglais le croient), que les deux flottes se sont trouvées très-près l'une de l'autre dans la nuit du 22 au 23 juin. Surpris de voir qu'à Alexan-

[1] Elle fut prise pour rallier les convois de Gênes et de Civita-Vecchia.

[2] Pages 21 et 22.

drie on n'avait aucune nouvelle de l'expédition française, Nelson avait quitté les côtes d'Égypte pour se porter sur les divers points où il espérait obtenir quelque information. Il avait d'abord visité les côtes de Karamanie, puis celles de Morée ; enfin, après avoir parcouru presque tout l'Archipel sans avoir rien appris, il était revenu, manquant d'eau et de vivres, sur les côtes de Sicile, le 18 juillet.

La cour de Naples, alors en paix avec la république française, avait d'abord résolu de ne donner aucun secours à l'escadre britannique, pour ne pas se compromettre : ainsi, Nelson, obligé de pousser jusqu'à Gibraltar pour se ravitailler, eût laissé les Français maîtres absolus dans la Méditerranée, et le directoire eût pu retirer tout le fruit qu'on devait attendre des grandes conceptions de Bonaparte [1] ; mais les intrigues de la fameuse lady Hamilton triomphèrent des scrupules de la cour, et des ordres secrets furent expédiés en Sicile pour fournir à Nelson tout ce dont ses vaisseaux auraient besoin. Cette conduite perfide du cabinet napolitain fut la cause première des succès de l'amiral anglais : ceux qu'obtint si souvent la république dans la guerre continentale semblent bien plus étonnans, quand on songe combien de fois elle fut trahie. Peu de temps auparavant, le vice-roi de Sardaigne avait donné l'exemple au roi de Naples, en fournissant à Nelson les moyens de réparer en quelques jours son vaisseau, que la tempête avait réduit à un état tel, que, de son aveu, la moindre frégate française en eût eu bon marché [2].

Sans les secours qu'il trouva en Sicile, Nelson était perdu. Lorsqu'on apprit en Angleterre qu'il était revenu sur ses pas

[1] *Voyez* la note de la page 75.

[2] *His ship dismasted and in such distress, that the meanest frigate out of France would have been an unwelcome guest.*

LIFE OF NELSON, tome I, page 209.

1798 – an VI. Égypte.

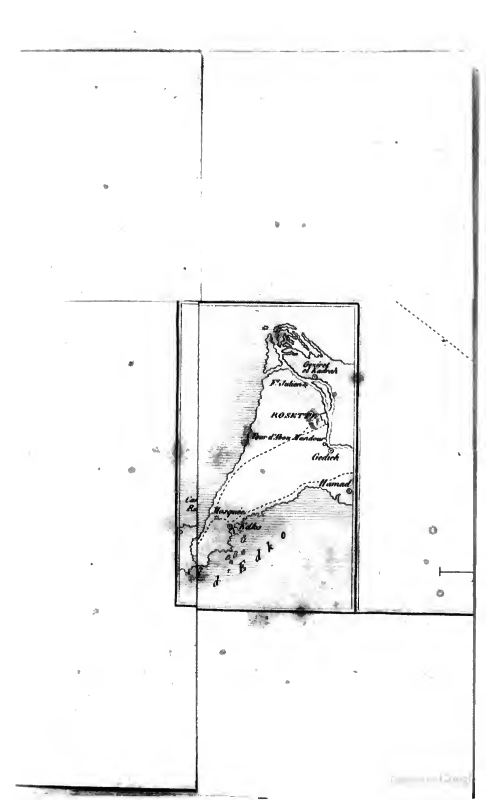
sans avoir trouvé la flotte française, de toutes parts on demanda sa mise en accusation, et l'on blâma fortement lord Saint-Vincent et l'amirauté d'avoir fait choix, pour une mission aussi importante, d'un officier promu depuis si peu de temps au grade de contre-amiral. Combien donc il fut heureux pour lui de pouvoir recommencer cette mission, qu'il avait si mal remplie d'abord, avant que des ordres eussent pu parvenir d'Angleterre pour son remplacement et sa mise en jugement si vivement réclamés!

Après avoir passé sept jours dans le port de Syracuse, à faire de l'eau et des vivres, Nelson remit à la voile le 25 juillet, sans avoir réussi à obtenir des renseignemens positifs sur le point où la flotte française s'était portée; tout ce dont il était certain, c'est qu'elle n'avait pas redescendu la Méditerranée. Le 28, son escadre se présenta devant le golfe Coron, et là, ayant communiqué avec la terre, il apprit enfin que les Français avaient été vus plus d'un mois auparavant, des côtes de Candie, faisant route au sud-est; il en conclut de nouveau que l'Égypte était le but de l'expédition, et il dirigea son escadre vers les côtes de ce pays. Il arriva en vue d'Alexandrie le 1er août (14 thermidor), à midi. Peu d'heures après, il eut connaissance de l'escadre française, mouillée dans la rade d'Aboukir, et il se disposa sur-le-champ à l'attaquer.

Avant d'entrer dans les détails du combat, il est nécessaire de faire connaître la position de l'escadre française, et les préparatifs de défense qui avaient été faits par l'amiral. La baie d'Aboukir, située, comme nous l'avons dit, à neuf lieues à l'est d'Alexandrie, s'étend presque en demi-cercle depuis le château de ce nom jusque vers la bouche la plus occidentale du Nil, celle de Rosette. Cette baie, dont la plage est très-basse, n'offre assez de fond pour des vaisseaux de ligne qu'à environ une lieue de terre; la largeur de son ouverture



Digitized by Google


F.t Julien
Tour d'Abou Mandour
Hamad
Mosquée
Edko

fait qu'elle ne présente guère d'abri. Cependant elle est un peu abritée du côté du N.-O., celui où les vents soufflent le plus fréquemment, par un îlot placé à une demi-lieue dans l'E. N.-E. de la pointe du château, et lié à cette pointe par une chaîne de bancs de sable et de roches, entre lesquels il n'y a de passage que pour les djermes. Cet îlot est entouré lui-même d'un écueil qui s'avance à près de huit cents toises plus au large.

Il devait paraître impossible de trouver dans un pareil endroit une position bien militaire; mais Brueys, qui le jour de l'arrivée de la flotte en Egypte, et sur la nouvelle du voisinage d'une escadre ennemie, n'avait pas craint de l'attendre, ses vaisseaux mouillés en pleine côte et à trois lieues au large; Brueys, disons-nous, put croire son escadre en sûreté dans la baie d'Aboukir. A la confiance qu'il avait d'être victorieux, en cas qu'il fût attaqué, il joignait la conviction que l'ennemi n'oserait tenter de venir le combattre dans une baie peu connue des navigateurs provençaux eux-mêmes, et qu'il supposait par conséquent presque entièrement inconnue aux marins anglais.

A peine mouillé dans la baie d'Aboukir, l'amiral avait convoqué un conseil des contre-amiraux et capitaines de l'escadre, à l'effet de décider si l'on attendrait les ennemis à l'ancre, dans le cas où ils se présenteraient; et comme il avait insinué l'affirmative, elle avait prévalu. Le contre-amiral Blanquet-Duchayla, seul parmi les officiers généraux, insista pour qu'on levât l'ancre dès qu'on serait instruit de l'approche de l'escadre de Nelson, et pour qu'on se portât au-devant d'elle, afin de la combattre à la voile, soutenant, avec raison, que ce n'est qu'appuyée sur des forts bien armés et qui se croisent, qu'une escadre peut s'embosser avec quelque avantage. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait rien gagner, et que la majorité était d'un avis contraire, il pria Brueys de le mettre à même de concourir le plus immédiatement possible à la dé-

Digitized by Google

fense du pavillon amiral, en choisissant son vaisseau, *le Franklin*, pour l'un des matelots [1] de *l'Orient*. Brueys accepta cette offre, par laquelle Duchayla prouvait qu'un vrai militaire doit se dévouer pour l'exécution des ordres de son chef, lors même qu'il ne les approuve pas. Il est fâcheux de le dire, mais dans la marine française, à toutes les époques, une pareille conduite fut très-rare, et trop souvent ses revers ont été dus au peu d'accord qui régnait entre un amiral et les commandans d'escadres ou de vaisseaux sous ses ordres.

Brueys choisit pour ligne de mouillage celle N.-O. et S.-E., comme étant la direction des vents régnans pendant presque tout l'été, et celle suivant laquelle les vaisseaux devaient naturellement présenter le travers au large. Il résolut d'appuyer la tête de son escadre sur l'îlot d'Aboukir, et, pour qu'elle en fût protégée, il fit établir sur cet îlot une batterie de deux canons de 12 et deux mortiers. Il plaça son premier vaisseau à environ douze cents toises de l'îlot, le second à quatre-vingts brasses dans le S.-E. de celui-ci, et ainsi des autres; cependant, à partir du centre, qu'occupait le vaisseau amiral, la ligne se repliait un peu vers la côte, de manière que l'escadre présentait un angle très-obtus, dont le sommet était tourné au large [2].

[1] *Voyez*, pour ce mot, la note de la page 256, tome VII.

[2] L'escadre était composée ainsi qu'il suit :

VAISSEAUX.	CANONS.	CAPITAINES.
a. Le Guerrier,	74	Trullet aîné.
b. Le Conquérant,	74	Dalbarade.
c. Le Spartiate,	74	Emerian.
d. L'Aquilon,	74	Thévenard.
e. Le Peuple-Souverain,	74	Raccord.
f. Le Franklin,	80	Gillet. — Blanquet-Duchayla, contre-amiral, commandant l'avant-garde.
g. L'Orient,	120	Casa-Bianca. — Brueys, vice-amiral, commandant en chef.

Il est facile de remarquer les vices nombreux de cette position. D'abord la tête de l'escadre était beaucoup trop éloignée de l'îlot, et celui-ci trop faiblement armé; douze canons au moins, et quatre mortiers, eussent été nécessaires pour qu'il pût offrir une protection un peu efficace. Quant à la distance entre l'îlot et le premier vaisseau, elle était de moitié plus grande qu'elle n'eût pu être, tous les plans de la baie d'Aboukir indiquant cinq brasses et demie d'eau à six cents toises dans le S.-E. de l'îlot. Il est très-difficile, au reste, de mouiller une escadre de manière à l'empêcher d'être tournée par des vaisseaux ennemis à l'une de ses extrémités (celle du vent), lorsqu'aucun obstacle naturel ne s'oppose à ce qu'ils atteignent cette extrémité, parce qu'alors ils peuvent passer sur le câble du vaisseau de tête; toutes les mesures prises pour s'y opposer deviennent inutiles contre un ennemi audacieux. La distance de quatre-vingts brasses d'un vaisseau à l'autre, exposait la ligne à être coupée partout, puisqu'elle laissait passage à cinq ou six vaisseaux de front. On expliquerait difficilement aussi pourquoi Brueys

VAISSEAUX.	CANONS.	CAPITAINES.
h. Le Tonnant,	80	Du Petit-Thouars.
i. L'Heureux,	74	Etienne.
j. Le Mercure,	74	Cambon, en l'absence de Perrée.
k. Le Guillaume Tell,	80	Saulnier. — Villeneuve, contre-amiral, commandant l'arrière-garde.
l. Le Généreux,	74	Lejoille.
m. Le Timoléon,	74	Trullet cadet.
FRÉGATES.		
n. La Diane,	40	Soler. — Decrès, contre-amiral, commandant l'escadre légère.
o. La Justice,	40	Villeneuve.
p. L'Arthemise,	36	Standelet.
q. La Sérieuse.	36	Martin.

Il y avait en outre trois bombardes, quelques bricks et bateaux canonniers, qui, au commencement du combat, furent se réfugier sous le fort d'Aboukir.

1798–an VI. Égypte.

avait porté son centre en avant, de manière que l'escadre formait une ligne concave en sens contraire de la côte. Tout dans ces dispositions prises par l'amiral confirme ce que nous avons déjà dit qu'il se regardait comme certain de n'être pas attaqué. La vue des vaisseaux ennemis se dirigeant vers la baie ne le tira même pas d'erreur; il demeura persuadé que Nelson, après avoir reconnu la position formidable, selon lui, de l'escadre française, virerait de bord et se contenterait de croiser au large pour la tenir bloquée.

Ce fut le vaisseau *l'Heureux* qui le premier signala l'escadre anglaise[1] : il était deux heures. Chaque vaisseau avait à terre, en outre des marins occupés à creuser des puits, vingt-cinq hommes de troupes pour les protéger contre les Arabes. La première chose faite fut de rappeler à bord tous les canots et chaloupes avec les travailleurs et l'escorte; il n'en revint qu'un petit nombre : les frégates reçurent en ce moment l'ordre de verser leurs équipages à bord des vaisseaux. A trois heures l'escadre ennemie, poussée par un vent de N.-N.-O. assez frais, ayant considérablement approché, l'amiral fit le signal de *branlebas*[2] *général de combat*. Ce

[1] Cette escadre était composée de quinze bâtimens, savoir : 1. *Goliath*, 2. *Zealous*, 3. *Orion*, 4. *Theseus*, 5. *Audacious*, 6. *Vanguard* (monté par Nelson), 7. *Minotaur*, 8. *Defence*, 9. *Swiftsure*, 10. *Bellerophon*, 11. *Majestic*, 12. *Alexander*, 13. *Culloden* (tous treize de 74); 14 *Leander*, de 50, 15. *Mutine*, brick. Chacun des vaisseaux de l'escadre anglaise avait reçu ordre de passer un câble par un des sabords de la Sainte-Barbe, pour mouiller par l'arrière. Cette manière de mouiller leur devait donner la facilité de prolonger lentement la ligne française en traînant leur ancre sur le fond, et de s'arrêter à volonté sans cesser de présenter le travers.

[2] « Branlebas ! mot terrible dont on ne peut se faire une idée, quand on n'a pas été en mer : silence, terreur, appareil de carnage, appareil de ses suites, plus funeste que le carnage même : tout est là sous les yeux réuni sur un même point..... »

Denon, *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte.*

signal fut exécuté plus ou moins bien à bord des différens vaisseaux, suivant l'opinion qu'on y avait de la probabilité de l'attaque. Brueys ordonna en même temps aux bricks *l'Alerte* et *le Railleur* d'appareiller pour feindre d'aller reconnaître l'ennemi et exécuter un ordre secret. Cet ordre avait pour but de tromper l'ennemi sur la profondeur de l'eau dans certains endroits dangereux et de l'attirer sur ces dangers. *L'Alerte* le mit à exécution : il s'approcha jusqu'à portée de canon des vaisseaux anglais, et, comme s'il les eût reconnus seulement alors pour ennemis et qu'il voulût s'efforcer de se dérober promptement à eux, il se couvrit de voiles et se retira vers la rade, en passant sur les hauts-fonds qui se trouvent au large de l'îlot. Nelson, soupçonnant peut-être la ruse, ne donna pas dans le piége, et manœuvra comme s'il eût eu de bons pilotes. Il ne tarda pas, au reste, à en avoir. A quatre heures et demie, une djerme, montée, à ce qu'on assure, par des Français [1] et des pilotes du pays, se dirigea vers le vaisseau amiral anglais, malgré les coups de canon qui lui furent tirés par *l'Alerte*.

Lorsque la manœuvre de l'ennemi ne permit plus de douter que son intention ne fût d'attaquer le soir même, l'amiral fit mettre les perroquets en croix à toute l'escadre, ce qui semblait dénoter l'intention d'appareiller pour recevoir le combat à la voile. Cependant bientôt après il signala que son intention était de combattre à l'ancre, et fit amener tous les pavillons et flammes de l'escadre. Les dispositions qu'il avait ordonnées pour l'embossage et pour lier les vaisseaux de l'un à l'autre par un grelin, ne furent pas exécutées généralement.

A cinq heures, l'escadre anglaise, dont les vaisseaux s'é-

[1] Syeyes, consul-général à Naples, envoya, dit-on, dans le temps, leurs noms au directoire (*Voyez* Fantin-Désodoards, *Histoire philosophique de la révolution de France*).

1798-an VI. Egypte.

taient avancés jusque-là pêle-mêle, se forma en ligne de bataille, tribord amures, avec une rapidité et une précision admirables : elle se dirigea dans cet ordre vers la tête de la ligne française. A cinq heures un quart, *le Culloden*, chef de file ennemi, s'échoua sur l'extrémité des hauts-fonds, à l'E. quart N.-E. de l'îlot[1]. Les autres prirent un peu plus de tour et continuèrent leur route. La batterie établie sur l'îlot commença alors à lancer sur les vaisseaux anglais quelques bombes, mais elles furent sans effet. Depuis assez long-temps l'avant-garde française eût dû commencer à tirer sur cette file de vaisseaux qui lui présentaient le devant, et qu'elle eût pu démâter et dégréer, au point de les gêner dans leur mouvement hostile et dont le but n'était pas douteux. Ce ne fut seulement qu'après cinq heures et demie, et lorsque *le Goliath*, devenu vaisseau de tête de l'escadre anglaise, n'était plus qu'à portée de pistolet du *Guerrier*, que tous les pavillons furent arborés de part et d'autre et que le feu commença. Les vaisseaux ennemis le reçurent sans riposter, parce qu'ils ne pouvaient se déranger de leur route pour présenter le travers et faire porter leurs canons sur l'escadre française. Malgré les dommages qu'ils en reçurent et les hommes qui leur furent mis hors de combat, ils continuèrent de pousser leur pointe.

Bientôt *le Goliath* parvint à doubler sur l'avant *le Guerrier*, auquel il envoya une bordée en passant. Il voulut

[1] Tous les rapports anglais s'accordent à ne faire échouer *le Culloden* qu'après la nuit close, et à attribuer cet accident à l'obscurité, tandis qu'il n'est pas un seul Français présent au combat d'Aboukir qui n'affirme que ce vaisseau était le premier de l'escadre ennemie, et toucha, comme nous le disons, à cinq heures un quart. Cette circonstance est de peu d'importance; mais elle pourrait donner la mesure de la croyance à accorder aux bulletins des Anglais, et fournir un échantillon du caractère de ce peuple, qui pousse la vanité jusqu'à ne pas vouloir avouer qu'un vaisseau britannique puisse, comme un autre, s'échouer de jour en entrant dans une baie inconnue.

mouiller en travers de la joue de ce vaisseau et à terre de lui ; mais son ancre n'ayant pas pris fond assez tôt, il se laissa dériver, vint mouiller par le travers du *Conquérant*, et l'attaqua de la manière la plus vive. *Le Zealous*, qui suivait, prit sa place à terre du *Guerrier*, qu'il eut bientôt démâté de son mât de misaine. *L'Orion* vint passer entre *le Zealous* et *le Guerrier*, en lâchant à celui-ci sa bordée de babord ; il passa ensuite à terre du *Goliath*, envoya quelques bordées de tribord à *la Sérieuse*, qui avait fait feu sur lui, et la coula [1], après quoi il prit poste à terre de *l'Aquilon*. *Le Theseus* se dirigeant entre *le Zealous* et *le Guerrier*, fit tomber à celui-ci les deux mâts qui lui restaient, et fut mouiller vis-à-vis *le Spartiate*. *L'Audacious*, matelot d'arrière du *Theseus*, prit une autre route, et coupant la ligne entre *le Guerrier* et *le Conquérant*, auxquels il envoya en poupe et en proue ses deux bordées, il vint se fixer par la joue du dernier. *Le Vanguard* venait ensuite ; mais, au lieu de le faire passer, comme les précédens, entre la ligne française et la terre, Nelson, laissant arriver en dehors, lui fit prendre poste à portée de pistolet au large du *Spartiate*, attaqué ainsi des deux bords, mais qui se défendit de la manière la plus brillante. Les vaisseaux qui s'avançaient derrière l'amiral anglais imitèrent sa manœuvre et vinrent s'établir, *le Minotaur* en avant de lui et par le travers de *l'Aquilon*, *le Defence* vis-à-vis du *Peuple-Souverain*, *le Swiftsure* présentant le côté au bossoir du *Franklin*, *le Bellerophon* sous la volée de *l'Orient*, et *le Majestic* sous celle du *Tonnant*.

Ainsi se placèrent onze vaisseaux de l'escadre anglaise. Il

[1] Comme il y avait peu de fond, la frégate ne fut pas entièrement submergée, l'arrière resta au-dessus de l'eau ; c'est sur cette partie du navire que le capitaine Martin, ses officiers et le peu de marins qui lui restait, après avoir renforcé les équipages de plusieurs vaisseaux, se refugièrent, et demeurèrent pendant le combat. Le brave Martin capitula ensuite avec l'ennemi ; il obtint que ses officiers et matelots fussent mis à terre, et qu'on le retînt seul prisonnier de guerre.

1798-an VI. Egypte.

suffit de jeter un coup d'œil sur le plan ci-joint pour se convaincre que, entourés de cette manière, l'avant-garde et le centre de l'escadre républicaine ne pouvaient manquer de succomber, malgré les héroïques efforts de leurs défenseurs, si l'arrière-garde tardait à venir prendre part à l'action. Elle demeura paisible spectatrice de leur défaite.

Il était six heures et demie, et le soleil touchait à l'horizon, lorsque les deux escadres se trouvèrent engagées de la sorte. De chaque côté on se battait avec un égal acharnement. Bientôt la nuit couvrit la baie, et le combat continua dans l'obscurité avec une ardeur extraordinaire, et d'autant plus remarquable de la part des Français, que leurs vaisseaux, attaqués des deux bords ou exposés à l'être, avaient chacun de cent cinquante à deux cents marins de moins que le complet de son équipage. Deux vaisseaux que Nelson avait détachés pour reconnaître le port d'Alexandrie, et qui n'avaient pu le rallier avant le soir, arrivèrent après la nuit close, et se placèrent de manière à ajouter encore à l'avantage de la position qu'occupaient les assaillans. *L'Alexander* coupa la ligne en arrière du vaisseau amiral français, et fut mouiller à terre de lui par sa hanche. *Le Leander*, à qui sa faiblesse ne permettait pas de prêter long-temps le côté à un des vaisseaux français, vint mouiller en travers sur l'avant du *Franklin*, dans un intervalle déjà considérable, et devenu plus grand par l'éloignement du *Peuple-Souverain*, que la rupture de ses câbles avait fait quitter son poste et tomber sous le vent de la ligne. De cette manière, tous les boulets du *Leander* qui n'atteignaient pas *le Francklin* allaient à bord de *l'Orient*, du *Tonnant*, ou d'un des vaisseaux plus en arrière.

Désormais, l'issue du combat ne pouvait plus être douteuse. Tout le courage que déployaient les officiers et marins des vaisseaux français cernés par ceux de Nelson, ne pouvait

les soustraire au sort qui les attendait, et l'inaction de l'arrière-garde les condamnait à être détruits ou à devenir la proie de l'ennemi. *Le Guerrier* et *le Conquérant*, qui avaient vu défiler sur eux, au vent et sous le vent, cinq vaisseaux ennemis, étaient totalement démâtés peu après sept heures. La presque totalité de leurs canons ne tarda pas à être démontée, plus de la moitié de leur équipage fut bientôt mise hors de combat; ils durent succomber les premiers. Parmi les autres, qui opposèrent à leurs nombreux adversaires une résistance opiniâtre, quoique désespérée, on distingua surtout *le Spartiate* et *le Franklin*. Le premier, attaqué par *le Vanguard*, vaisseau de Nelson, du côté du large, et par un autre, du bord de terre, les maltraita considérablement. Malgré la précaution qu'avait prise le capitaine du vaisseau amiral anglais de le placer et l'effacer de manière à n'être exposé qu'à une partie des canons du *Spartiate*, le feu de celui-ci lui causa les plus grands dommages. En quelques minutes, tous les hommes employés aux six premiers canons sur l'avant du *Vanguard* (seule partie de ce vaisseau que pouvaient découvrir les canonniers du *Spartiate*), furent tués ou blessés; on y en plaça d'autres: trois fois de suite ils furent balayés [1]. *Le Franklin*, déjà entouré de plusieurs vaisseaux anglais, se défendait avec vigueur, et son équipage déployait un courage qui sembla s'accroître encore avec le nombre des ennemis qui vinrent ensuite l'assaillir.

Le Tonnant et *l'Orient* furent d'abord plus heureux que les vaisseaux qui les précédaient, et ils obtinrent un avantage marqué sur ceux des ennemis qui, les premiers, se présentèrent pour les attaquer. *Le Majestic*, en venant prendre poste le long du *Tonnant*, avait engagé son bout-dehors de beaupré dans le gréement du grand mât de celui-ci. Dans cette

[1] *Life of Nelson*, tome I, page 229.

1798-an VI. Egypte.

position, tous les coups du *Tonnant*, l'enfilant de l'avant à l'arrière, lui firent le plus grand mal. Au bout de quelques instans, son capitaine fut tué, et presque tous les officiers mis hors de combat; deux cents matelots éprouvèrent le même sort. Ce fut avec une peine infinie que ce vaisseau parvint à se dégager de dessous le feu meurtrier du *Tonnant*, et réussit à s'établir en travers d'un des vaisseaux plus en arrière, qui probablement ne le reçut pas aussi chaudement. *Le Bellerophon*, quoique placé vis-à-vis de la joue de *l'Orient*, ne tarda pas à être écrasé par ce formidable adversaire. Malgré la position avantageuse qu'avait prise le vaisseau anglais, *l'Orient* étant bien embossé parvint à s'effacer de manière à faire porter sur lui la plus grande partie de ses canons. Le feu du trois-ponts français produisit de terribles effets à bord du *Bellerophon*. Avant huit heures, ses trois mâts furent abattus, une grande partie de ses canons mis hors de service, et il avait près de deux cents hommes tués ou blessés; deux bordées encore de *l'Orient* l'eussent coulé bas [1]. Il coupa son

[1] Les Anglais, celui peut-être de tous les peuples de l'Europe qui altère le plus la vérité dans ses bulletins, affirmèrent que la force de *l'Orient* était à celle du *Bellerophon* dans une proportion plus forte que de huit à trois, et que le poids des boulets d'un des côtés de la batterie basse du trois-ponts français excédait celui de la bordée entière du vaisseau anglais. Cette dernière assertion est d'une fausseté remarquable. Tout le monde peut savoir que la batterie de 36 d'un vaisseau de premier rang français n'a, de chaque côté, que deux canons de plus que la batterie de 32 d'un vaisseau de 74 anglais; ces deux canons en plus, et la différence du 36 français au 32 anglais (pesant vingt-neuf livres onze onces, poids de marc), ne donnent qu'un excédant de cent soixante-deux livres, tandis que le reste de la bordée du *Bellerophon* était d'environ cinq cent quatre-vingt-dix livres. Quant à la première, en prenant pour base les règlemens actuels d'armement des deux marines (et les vaisseaux français ont aujourd'hui beaucoup plus de caronades qu'ils n'en avaient alors), on trouvera que le rapport des forces n'était guère que de six à quatre. Sans doute *l'Orient* était assez fort pour écraser *le Bellerophon;* mais il n'était pas nécessaire, comme les Anglais voulurent l'insinuer, qu'il fût trois fois plus fort que lui. Quelle jactance!

câble pour se soustraire à une destruction inévitable, et se laissa dériver; mais le peu de vent qui régnait alors lui faisait parcourir lentement la queue de la ligne française. Il reçut la volée du *Tonnant*, qui acheva de faire une boucherie de son équipage, et il *amena* pour ce vaisseau; cependant, il dérivait toujours et essuya encore quantité de coups de canon de *l'Heureux* et du *Mercure*. Son équipage, et principalement les officiers, jetèrent de grands cris, pour faire connaître qu'il était rendu: l'amiral Villeneuve qui les entendit du *Guillaume-Tell*, défendit à ce vaisseau et aux deux derniers de la ligne française de tirer sur *le Bellerophon*. Il eût dû s'empresser de le faire amariner par une des frégates voisines, particulièrement par *la Diane*, qui était le plus proche de lui: on ignore pourquoi il ne le fit point, ou pourquoi seulement il n'obligea pas le capitaine anglais de jeter l'ancre par son travers. *Le Bellerophon*, profitant de cette faute, continua de se laisser dériver vers l'embouchure du Nil. Après la retraite du *Bellerophon*, *le Swiftsure* fit un mouvement qui le rapprocha de *l'Orient* et lui permit de canonner ce vaisseau par la joue, tout en continuant de combattre *le Franklin* par la hanche.

Depuis le commencement du combat, l'amiral Brueys se tenait sur la dunette de son vaisseau, avec tous les officiers de son état-major, son capitaine de pavillon Casa-Bianca, et l'ordonnateur de l'escadre Joubert. Il y avait dans ce même endroit une vingtaine d'hommes faisant la fusillade: c'était tout ce qu'on avait pu rassembler pour le service de la mousqueterie, les soldats destinés à ce service et les marins attachés aux pièces de canon des gaillards ayant été envoyés dans la batterie de 12, où il manquait plus de la moitié des hommes nécessaires à son armement. Dans la première heure de l'action, l'amiral avait été blessé, mais légèrement, à la figure et à la main; peu après huit heures, il

1798-an VI. Egypte.

fut atteint d'un boulet qui le coupa presqu'en deux. On s'approcha pour l'enlever et le transporter au poste des blessés; mais il s'y opposa, et prononça d'une voix ferme ces paroles remarquables : *Un amiral français doit mourir sur son banc de quart!* Il expira au bout d'un quart d'heure. Le chef d'état-major ne fit point connaître ce fatal événement à l'armée, pas même au contre-amiral Duchayla, à qui le commandement en chef devait passer, et dont le vaisseau était le plus voisin de *l'Orient*; sans doute que la position des ennemis y mettait obstacle et en fut la seule cause. Le capitaine de pavillon Casa-Bianca, grièvement blessé, tomba peu de temps après. Soit que l'équipage de *l'Orient* ignorât la perte qu'il venait de faire, ou que son courage fût au-dessus d'un semblable malheur, il continua de se battre avec acharnement. A bord du *Franklin*, la même ardeur animait les marins, malgré la blessure grave que venait de recevoir à la figure l'amiral Duchayla, qu'on avait été obligé d'enlever de dessus le pont, où il était tombé privé de sentiment.

Lorsque les amiraux commandant l'avant-garde et le centre de l'escadre française (les deux seuls corps engagés alors) tombaient sous les coups de l'ennemi, l'amiral anglais n'était pas plus heureux. Atteint à la tête par un morceau de mitraille, Nelson, qui crut sa blessure mortelle, se fit descendre au poste du chirurgien, et demanda le chapelain pour l'assister dans ses derniers momens. A l'inspection de la plaie, on reconnut qu'elle n'était que superficielle[1]; un large morceau de la peau du front avait été détaché et retombait sur la figure, mais les os n'étaient pas offensés. Nelson, cependant, demeura dans le faux pont, où il s'occupa à dicter le commencement de ses dépêches et à régler quelques promotions. C'est là qu'il reçut des mains de son capitaine de pavillon,

[1] *The hurt was merely superficial.*

LIFE OF NELSON, tome I, page 235.

l'épée du commandant du *Spartiate*, quand ce vaisseau se fut rendu.

Vers neuf heures, le feu des vaisseaux de la tête de la ligne française avait considérablement diminué, et peu après ayant cessé tout-à-fait, ce silence fit pressentir au reste de l'escadre qu'ils étaient rendus : il ne fut plus permis d'en douter quand on vit les vaisseaux ennemis refluer vers le centre et l'arrière-garde. A neuf heures et un quart, le feu éclata sur la dunette et dans la chambre de conseil de *l'Orient*. On avait été obligé, à bord de ce vaisseau, d'abandonner la troisième batterie pour pouvoir armer complétement les deux autres. De cette manière, les parties hautes du vaisseau demeurèrent presque désertes, et ce fut probablement là la cause des progrès rapides et effrayans que fit l'incendie [1]. Dès ce moment, soit par humanité, soit plutôt par la crainte de devenir eux-mêmes la proie des flammes, les Anglais cessèrent de tirer sur *l'Orient*, s'en éloignèrent, et se réunirent en plus grand nombre sur *le Franklin* et *le Tonnant*. Ces deux vaisseaux soutinrent ces nouvelles attaques avec une fermeté digne d'éloges. Du Petit-Thouars, capitaine du *Tonnant*, criblé de blessures, ayant eu les deux bras et une jambe emportés, faisait, en recevant le coup mortel, jurer à son équipage de ne jamais se rendre, et ordonnait de jeter son corps à la mer, pour qu'il ne tombât pas au pouvoir des Anglais, s'ils parvenaient à prendre *le Tonnant* à l'abordage, après avoir réduit ses défenseurs à l'impossibilité de le repousser. Le capitaine Gillet, du *Franklin*, grièvement blessé à neuf heures et demie, remit le commandement au capitaine de frégate Martinet. Le feu

[1] Le branle-bas avait été mal fait à bord de *l'Orient*; on s'occupait à peindre ce vaisseau, et, par une négligence inconcevable, les seaux de peinture et les jarres d'huile furent laissés sur la dunette pendant le combat. Ces matières, répandues sur le bois par la rupture des vases qui les contenaient, fournirent au feu les moyens de faire de prompts ravages.

1798-an VI. Égypte. prit plusieurs fois à bord de ce vaisseau ; mais, par les efforts du nouveau commandant et de l'équipage, il fut chaque fois promptement éteint. Tour à tour canonniers et pompiers, les marins du *Franklin* déployèrent une bravoure et un sang-froid admirables.

Cependant les flammes dévoraient la mâture et les parties élevées de la coque de *l'Orient*. A la vive clarté qu'elles répandaient, on distinguait parfaitement la position des deux escadres et la couleur de leurs pavillons. Bientôt tout espoir d'arrêter l'incendie fut perdu, et néanmoins l'équipage du vaisseau amiral français continuait toujours de tirer sur les vaisseaux ennemis qu'il pouvait découvrir. Les marins n'abandonnaient un poste que quand ils en étaient chassés par les flammes : c'est ainsi qu'ils quittèrent la batterie de 24 pour se porter dans celle de 36 et s'y battre encore. Enfin, quand le feu menaça de les y atteindre, ils se précipitèrent à la mer par les sabords, les uns cherchant à gagner à la nage la terre ou un des vaisseaux les plus proches, les autres s'accrochant aux nombreux débris dont la mer était semée tout autour du vaisseau [1]. Par un rare bonheur, le chef d'état-major Ganteaume trouva le moyen de se jeter dans un canot, à l'aide duquel il gagna le brick *le Salamine*, puis le fort d'Aboukir, et de là Alexandrie. L'adjudant-général Motard, blessé à la jambe, put encore atteindre à la nage un vaisseau qui se trouva être anglais [2]. Casa-Bianca ne fut pas aussi heureux. On a rapporté dans le temps que, son fils, encore enfant, mais qui voulait périr ou se sauver avec son père, l'ayant placé sur un des débris de la mâture de *l'Orient*, ils furent engloutis tous deux

[1] Les Anglais sauvèrent dans leurs canots environ soixante-dix hommes de l'équipage du vaisseau *l'Orient*, avant qu'il ne sautât. Le nombre total de ceux qui furent assez heureux pour échapper à cette affreuse catastrophe, nous est inconnu.

[2] *L'Alexander.*

dans les flots, quand le vaisseau vint à sauter. Un autre rapport plus vraisemblable, disait que Casa-Bianca était demeuré au poste des blessés, et périt, lors de l'explosion, dans les bras de son fils, qui n'avait pas voulu l'abandonner. De quelque manière que soient morts le père et le fils, le trait héroïque de tendresse filiale du jeune Casa-Bianca est regardé comme authentique, et a inspiré de beaux vers à deux poètes célèbres [1].

A dix heures trois quarts, l'explosion eut lieu. Ceux qui n'ont pas été témoins d'un pareil spectacle ne peuvent se faire une idée de sa sublime horreur. L'immense gerbe de feu qui s'élança des flancs du vaisseau embrasé, avec un bruit cent fois plus terrible que celui du tonnerre, sembla s'élever jusqu'au ciel, en éclairant tout l'horizon. A cette éblouissante clarté, à cette épouvantable détonation succédèrent une obscurité profonde et un silence plus effrayant peut-être. Ce silence ne fut interrompu d'abord que par la chute des mâts, des vergues, des canons et des débris de toute espèce lancés à une hauteur prodigieuse, et qui retombèrent les uns après les autres dans la mer avec fracas. Les vaisseaux environnans coururent les plus grands dangers. De tous ces objets qui pleuvaient autour d'eux, les uns pouvaient les défoncer et les couler à fond, les autres les incendier. Des morceaux de fer rouges, des tronçons de bois et de cordages enflammés tombèrent à bord du *Franklin*, et mirent, pour la quatrième fois, le feu à ce vaisseau; cette fois encore on parvint à l'éteindre.

L'espèce de stupeur dans laquelle l'explosion de *l'Orient* avait plongé les deux escadres dura environ un quart d'heure, après lequel le feu, qui avait cessé de toutes parts en ce moment, recommença. Le combat, qui jusqu'alors avait été peu de chose

[1] Lebrun et Chénier.

1798-an VI. Egypte.

à l'arrière-garde, y devint plus vif. *Le Tonnant*, *l'Heureux* et *le Mercure* avaient, peu de temps avant l'explosion, coupé leurs cables pour s'écarter de *l'Orient* et se dérober aux dangers dont son voisinage les menaçait ; ils furent attaqués avec vigueur : les deux derniers étaient échoués. De tous les vaisseaux placés en avant d'eux dans la ligne, *le Franklin* seul, quoique démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, et ayant toutes les pièces de sa deuxième batterie démontées, résistait encore. Jaloux de retarder le plus possible leur défaite, les braves défenseurs de ce vaisseau, entouré alors de cinq vaisseaux anglais, s'acharnèrent à combattre avec le petit nombre de pièces de 36 qui restaient encore en bon état. Duchayla, que la violente commotion qu'il avait reçue avec sa blessure, avait privé à la fois de l'ouïe et de la vue, était revenu à lui, et, quoique aveugle encore, animait son équipage. A onze heures et demie, on vint lui rendre compte qu'il ne restait plus que trois canons de 36 pour défendre le vaisseau et l'honneur du pavillon. « Tirez toujours, s'écria-t-il, notre dernier canon peut être funeste à l'ennemi. » Cependant plus des deux tiers de l'équipage étaient tués ou blessés : le reste, harassé de fatigues par un combat aussi opiniâtre, eut bientôt éprouvé le même sort. Dans cette triste extrémité, le capitaine de frégate Martinet rendit le vaisseau au moment où les Anglais montaient à bord avec une sorte de confiance, persuadés que l'équipage était absolument hors d'état de soutenir un abordage.

Le succès qu'avait obtenu l'escadre anglaise sur l'avant-garde française ne l'avait pas été sans de grandes pertes et des avaries majeures de la part des vainqueurs ; aussi l'attaque dirigée par eux ensuite sur l'arrière-garde républicaine ne fut pas à beaucoup près aussi terrible. Commencé d'abord avec assez de vivacité, le feu de l'ennemi se ralentit peu à peu, et cessa tout à fait à trois heures et demie, après que *le*

Tonnant, démâté de tous mâts, et criblé de boulets, eût été obligé de couper son cable une seconde fois et de s'échouer. C'est à la résistance opiniâtre et glorieuse de ce vaisseau que les trois derniers de la ligne française durent de n'être guère maltraités.

Au point du jour, le 2 août, six vaisseaux français et trois frégates faisaient encore briller les couleurs nationales. *La Justice* avait mis à la voile pour être plus à même d'exécuter les ordres de l'amiral Villeneuve. Le capitaine de cette frégate s'apercevant que le vaisseau *le Bellerophon* arborait son pavillon, et se souvenant qu'il avait amené la veille, voulut s'en approcher. Il paraissait échoué à la côte; mais comme il présentait le travers au large, et qu'on le vit mettre quelques canons au sabord, *la Justice* revira et vint se rapprocher du *Guillaume-Tell.* Nelson se hâta d'envoyer *l'Audacious* mouiller auprès du *Bellerophon* pour le protéger.

De trois heures et demie à six, les Anglais avaient employé le temps à regréer leurs vaisseaux les moins désemparés; mais presque tous l'étaient considérablement, et l'amiral ne put détacher d'auprès de lui que deux vaisseaux, *le Goliath* et *le Theseus*, pour aller renforcer ceux qui avaient combattu pendant la nuit l'arrière-garde française, et qui avaient besoin de ce renfort pour recommencer le combat. Ces deux vaisseaux s'approchèrent à six heures et demie de *l'Heureux* et du *Mercure*, et se mirent à les canonner. Ceux-ci, échoués malheureusement le bout à terre, et ne pouvant présenter le travers à l'ennemi, n'entreprirent point de se défendre avec leurs seuls canons de retraite; ils amenèrent leur pavillon.

Les ennemis attaquèrent ensuite *l'Artémise*, qui, dès le commencement de l'action, avait quitté son poste auprès de *l'Orient* pour se rapprocher de l'arrière-garde. Cette frégate, après avoir lâché une bordée au *Theseus*, amena son pavillon; mais le capitaine, au mépris des lois de la guerre,

1798-an VI. Égypte. mit ensuite le feu à son bâtiment et s'enfuit à terre avec tout ce qui restait de l'équipage, une partie ayant été envoyée avant le combat à bord de différens vaisseaux. Les Anglais se sont vivement récriés contre la conduite du capitaine de *l'Artémise*, oubliant que le capitaine du *Bellerophon* en avait tenu une à peu près semblable.

Lorsque *la Justice* leva son ancre, le matin, *le Zealous*, le seul des vaisseaux anglais en état de mettre à la voile, appareilla également; il se tint pendant toute la matinée à courir des bords par le travers, mais hors de portée de canon de l'arrière-garde française. Nelson, à cause du délabrement de ses vaisseaux, ne put inquiéter d'aucune autre manière les tristes restes de l'escadre républicaine. Villeneuve mit à profit le temps de repos que lui laissait l'amiral anglais, occupé à remettre ses vaisseaux en état de combattre promptement les siens; il répara ses avaries, qui étaient peu considérables, et à onze heures et demie il fit le signal d'appareiller. Peu de temps après *le Guillaume-Tell*, *le Généreux*, *la Diane* et *la Justice*, mirent sous voiles et se formèrent en ligne de bataille courant au large[1]. Au même instant, le capitaine du *Timoléon*, qui depuis affirma que son vaisseau était hors d'état de mettre en mer, fit voile de sa misaine et courut vent arrière à la côte. Ce qui donna quelque poids à l'assertion de ce capitaine, c'est qu'à l'instant où son vaisseau toucha, le mât de misaine tomba. En poussant leur bord, les bâtimens français approchèrent *le Zealous*, qui, de crainte d'être coupé, avait viré et courait à terre. Chacun des vaisseaux et frégates lui lâcha sa bordée en passant à contre-bord; il riposta, et la division française continua sa route. Villeneuve gagna bientôt le large sans être poursuivi, les vainqueurs n'ayant pas deux vaisseaux capables de manœuvrer; il par-

[1] Le brick *la Salamine* appareilla de dessous le fort d'Aboukir, et rejoignit cette division en pleine mer.

vint en quelques jours à atteindre Malte. C'est en faisant route pour ce port qu'il expédia *le Salamine* à Alexandrie, avec un rapport adressé à Bonaparte, pièce qui n'a jamais été rendue publique, et dont le style décèle un homme qui, tout en voulant faire valoir le service qu'il avait rendu à la république en lui conservant deux vaisseaux et deux frégates, avait néanmoins la conscience de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu faire dans la circonstance.

Les Anglais employèrent la journée du 2 à s'assurer des vaisseaux français qui s'étaient rendus, et à adresser des actions de grâces à Dieu pour la victoire signalée qu'ils venaient de remporter. *Le Timoléon* et *le Tonnant* étant démâtés et échoués, et par conséquent hors d'état de s'échapper, ils ne s'en occupèrent pas. Le lendemain 3, le pavillon de la république flottait encore sur ces deux bâtimens ; le dernier l'avait arboré sur le tronçon de son grand mât. L'amiral anglais songea alors à faire prendre possession de ces vaisseaux. Il envoya d'abord en parlementaire un officier sommer les restes de l'équipage du *Tonnant* d'amener le pavillon et de se rendre prisonniers de guerre. L'officier qui avait alors le commandement du vaisseau, demanda pour condition de la remise de cette carcasse, jusque-là si vaillamment défendue, qu'un bâtiment le reportât en France avec les marins sous ses ordres. Nelson s'y refusa, et on se disposa à bord du *Tonnant* à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'amiral anglais envoya alors deux de ses vaisseaux pour le réduire. Toutefois, avant de commencer l'action, l'officier qui les commandait fit sommer une seconde fois les officiers de l'équipage du *Tonnant* de se rendre sans conditions Après s'être convaincus de l'inutilité d'une défense plus long-temps prolongée, ils amenèrent enfin le pavillon. Le capitaine du *Timoléon*, qui n'avait pas été inquiété, s'était occupé, pendant la nuit du 2 au 3, de débarquer ses blessés et ensuite le

1798-an VI. Égypte.

reste de son équipage; à midi il quitta son vaisseau après y avoir mis le feu. Ces deux événemens formèrent le dernier épisode du combat, et complétèrent le succès de Nelson.

La victoire qu'obtint cet amiral à Aboukir fut peut-être la plus décisive qui ait jamais été remportée sur mer depuis l'invention de la poudre, deux vaisseaux seuls sur treize ayant pu se dérober aux flammes ou à l'ennemi. Les Français perdirent dans cette bataille plusieurs milliers de marins et quantité de bons officiers. Sur cinq amiraux, le commandant en chef fut tué, le commandant en second eut le nez emporté, le chef d'état-major fut exposé à périr dans les flammes, les deux autres ne durent sans doute le salut de leur personne, comme celui des bâtimens qu'ils montaient, qu'à l'impossibilité où se trouva l'amiral ennemi de les attaquer et de leur faire éprouver à leur tour le sort qu'ils avaient laissé tranquillement éprouver à leurs camarades. Parmi les capitaines des vaisseaux de l'escadre, en exceptant avec raison ceux du *Guillaume-Tell*, du *Généreux* et du *Timoléon*, un seul eut le bonheur d'échapper aux coups de l'ennemi, ce fut le capitaine du *Guerrier*, Trullet aîné; tous les autres furent atteints : Du Petit-Thouars et Thevenard furent tués; Casa-Bianca, blessé mortellement, périt lorsque son vaisseau sauta; d'Albarade, Émériau [1], Raccord, Gillet, Étienne et Cambon furent plus ou moins grièvement blessés. Les Anglais ne portèrent leurs pertes qu'à huit cent quatre-vingt-quinze hommes

[1] Aujourd'hui comte, vice-amiral, grand-officier de la Légion-d'Honneur, etc. Cet officier-général s'est distingué dans tous les combats où il s'est trouvé, et particulièrement dans celui que nous racontons. Après *le Bellerophon* et *le Majestic*, qui eurent à combattre *l'Orient* et *le Tonnant* (les deux plus forts vaisseaux de l'escadre française), *le Vanguard* fut celui des vaisseaux ennemis qui eut le plus d'hommes tués et blessés. Ce résultat atteste la vaillante résistance du capitaine Emérian et de l'équipage du *Spartiate*, qui combattaient en même temps *le Theseus*. *Le Vanguard* eut trois officiers tués et six blessés, sans compter Nelson.

tués ou blessés. Cependant le capitaine Barré, qui fut en parlementaire à bord de leur escadre, où il resta plusieurs jours, parvint, malgré tous les soins qu'ils mirent à dissimuler ces pertes, à en fournir un état qui les faisait monter à mille six cents hommes; ce qui n'est pas invraisemblable.

En récapitulant les pertes matérielles du combat, on trouve: un vaisseau sauté en l'air, un autre et une frégate brûlés par les Français, une frégate coulée par l'ennemi et neuf vaisseaux pris. Ces derniers étaient pour la plupart en si mauvais état, que Nelson fut obligé d'en brûler trois, *le Guerrier*, *le Mercure* et *l'Heureux*. Des six autres qu'on conduisit avec peine à Gibraltar, il en eût brûlé deux encore, s'il avait été certain que le gouvernement voulût en payer la valeur aux équipages de son escadre [1]. Il assurait que l'état y eût gagné, parce qu'ils coûtèrent, pour frais de réparations, et à cause des vaisseaux qu'il fallut employer à les escorter, beaucoup plus qu'ils ne valaient. On peut juger du dommage reçu par les vaisseaux anglais et du triste état de ceux qu'ils avaient pris aux Français, par le temps qu'il fallut pour faire aux uns et aux autres les réparations nécessaires afin qu'ils pussent tenir la mer et gagner Gibraltar. Nelson ne quitta la baie d'Aboukir que dix-sept jours après le combat.

Nous n'avons pas le dessein de nous étendre sur les fautes qui amenèrent le désastre d'Aboukir; mais il nous est impossible de n'en pas dire quelque chose. Les revers de la marine française, qui ont trop souvent terni l'éclat que la gloire nationale recevait des triomphes de l'armée de terre, ont besoin d'être expliqués; il est nécessaire d'en rechercher les causes: lorsqu'elles seront bien connues, on demeurera convaincu que les marins français étaient les mêmes hommes que les soldats républicains, qui alors étaient à la fois la ter-

[1] Il demanda à l'amirauté, pour ceux qu'il venait de brûler, soixante mille livres sterling (près d'un million et demi).

reur et l'admiration de l'Europe; mais qu'une mauvaise direction donnée à leur courage a causé leurs défaites, et que d'ailleurs il n'est pas aussi facile de fixer la fortune sur mer que sur terre, où l'intrépidité jointe aux talens peut surmonter tous les obstacles.

Deux fautes principales ont contribué à perdre l'escadre française. La première, est d'avoir attendu l'ennemi à l'ancre sans être suffisamment protégé par des batteries; la seconde, de n'avoir pas fait appareiller l'arrière-garde pour venir au secours des vaisseaux enveloppés par ceux de l'ennemi. La manière la moins désavantageuse de combattre est à la voile, excepté le cas où des obstacles multipliés rendent extrêmement périlleuse à l'ennemi l'approche d'une ligne d'embossage; mais, dans ce cas même, on n'a que l'avantage de n'être pas battu, et l'on ne peut obtenir un succès décisif sur l'ennemi, qui renonce à son attaque avant d'avoir compromis toutes ses forces. En vain objecterait-on la faiblesse des équipages de l'escadre d'Égypte. Eût-on été réduit à bord de chaque vaisseau à n'armer qu'une seule batterie, celle de 36, les chances du combat au large eussent encore été plus avantageuses que dans la position où on le reçut. Un combat à la voile n'eut jamais pu avoir des résultats aussi funestes; car l'on n'avait pas encore vu alors tous les vaisseaux d'une escadre française pris par une escadre ennemie, supérieure seulement de quelques frégates. Il n'est guère de marin qui ne convienne aujourd'hui que l'escadre de Brueys eût dû mettre sous voile pour aller au-devant de celle de Nelson, dès qu'elle fut signalée, et qui ne pense également que, lorsque par une circonstance qu'on n'avait pas prévue, on vit la tête de la ligne enveloppée par l'ennemi, on n'eût pas dû hésiter à faire appareiller la queue pour venir la dégager.

Brueys paya de sa vie sa trop grande confiance dans une mauvaise position; Duchayla combattit comme si le plan de

'amiral eût été le sien propre, et il fut mutilé en donnant ce bel exemple d'obéissance militaire et de patriotisme; Ganteaume n'avait aucun commandement direct, et n'était chargé que de transmettre les ordres de l'amiral; Decrès et Villeneuve se bornèrent à demeurer au poste qui leur avait été assigné, lorsqu'un mouvement des vaisseaux et frégates sous leurs ordres pouvait, à ce qu'il semble, sauver l'escadre et rendre l'ennemi victime de son audace. Il faut dire que le dernier surtout ne mit pas alors en pratique les excellens principes de l'instruction qu'il adressa plus tard aux capitaines de la belle armée navale qu'il vit défaire à Trafalgar par ce même Nelson : *Tout commandant*, y disait-il, *qui ne serait pas dans le feu ne serait pas à son poste.* Si pour l'excuser on alléguait que Brueys ne lui fit pas le signal d'appareiller pour venir secourir l'avant-garde, cette excuse s'évanouirait devant les passages suivans de cette même instruction que nous venons de citer : *C'est bien plus de son courage qu'un commandant doit prendre conseil que des signaux de l'amiral, qui, engagé lui-même dans le combat, n'a peut-être plus la faculté d'en faire.... Tous ses efforts doivent tendre à se porter au secours des vaisseaux assaillis.*

Telle fut la conduite des divers officiers généraux de l'escadre française au combat d'Aboukir. Pour se figurer sous quelles couleurs on avait peint cette conduite au général en chef de l'armée d'Egypte, il faut lire ce fragment de son ordre du jour, en date du 7 fructidor an VI : « *Le Franklin* a amené son pavillon sans être dématé et sans avoir reçu aucune avarie. Le contre-amiral Ganteaume, qui montait *l'Orient*, s'est très-bien conduit : ce brave homme est à Alexandrie. L'amiral Villeneuve, qui a rallié l'escadre et l'a conduite à Malte, a rendu par là un grand service à la république. » Cependant l'injustice commise envers l'amiral Du-

1798-an VI. Égypte.

chayla ne tarda pas à être reconnue. Ganteaume s'empressa de prendre sa défense ; il plaida sa cause avec chaleur auprès de Bonaparte, à qui il fit voir l'erreur dont était devenu victime un marin aussi brave que fidèle à sa patrie. Mais, pour effacer la tache imprimée à son honneur, on n'imagina rien de mieux au Kaire que d'annoncer, dans un nouvel ordre du jour, que l'amiral Duchayla avait été blessé dans le combat ; ce qui, sans détruire ce qu'on avait avancé de la faible défense du *Franklin*, insinuait seulement qu'on ne pouvait l'attribuer à cet officier-général. A Paris, où le ministre Bruix avait, dans un rapport adressé au directoire, démontré la fausseté des imputations faites à Duchayla, on se borna à faire publier dans les journaux le paragraphe suivant d'une correspondance d'Égypte : « Le contre-amiral Perrée annonce qu'un rapport infidèle avait provoqué l'ordre du jour du général en chef, dans lequel le contre-amiral Duchayla était inculpé, et que la marine a appris avec satisfaction que le directoire avait rendu justice à cet officier [1]. »

Après avoir parlé des fautes imputées aux amiraux français, nous allons examiner s'il fut bien juste d'attribuer à Nelson toute la gloire du succès qui couronna son entreprise. Nous pensons qu'elle ne lui était pas due ; et cette opinion ne nous a pas été inspirée par le désir de rabaisser le héros naval de la Grande-Bretagne, à cause qu'il fut notre ennemi et un ennemi presque toujours victorieux [2] : c'est dans l'histoire de sa vie que nous avons trouvé la confirmation de nos premières idées à cet égard, et c'est son panégyriste lui-même qui lui

[1] Sous le long ministère de M. Decrès, l'amiral Duchayla, malgré ses demandes réitérées, ne put jamais obtenir de l'activité. On lui accorda la retraite du grade de vice-amiral, dont, sans en avoir le brevet, il avait rempli les fonctions et arboré le pavillon, depuis le commencement de la campagne qui se termina si malheureusement pour lui à Aboukir.

[2] Il ne le fut pas devant Boulogne, lorsqu'il vint y attaquer la flottille de l'amiral Latouche.

enlève le mérite d'avoir conçu et ordonné la belle et audacieuse manœuvre qui lui valut la victoire. Ce fait est assez curieux pour mériter d'avoir ici sa place.

Il est évident que ce qui fit gagner la bataille fut d'avoir mis l'avant-garde française entre deux feux, en défilant entre la terre et la tête de la ligne d'embossage. Nous avions de fortes raisons de croire que Nelson n'avait pas formé ce dessein. En effet, si telle eût été son intention, il en eût fait le signal; dans cette supposition, en outre, il nous paraît qu'il eût dû, comme il le fit ensuite à Trafalgar, s'avancer à la tête de ses vaisseaux, auxquels il pouvait faire ce signal, qui existe probablement dans toutes les tactiques navales : *Le général va prendre la tête de la ligne. Le Vanguard*, au contraire, est le premier des vaisseaux ennemis qui ait renoncé à passer à terre de la ligne des vaisseaux français, et qui soit venu prendre poste au large d'eux. Nous n'avons donc pas été surpris de lire, dans la dernière vie de Nelson, imprimée à Londres en 1814, que l'amiral avait une confiance telle en ses capitaines, que la seule chose convenue avec eux, dans le cas où l'on eût trouvé l'escadre française à l'ancre, fut qu'ils se formassent de la manière qu'ils jugeraient la plus convenable pour que leurs vaisseaux pussent se soutenir les uns les autres, et de mouiller par l'arrière. Un autre passage est plus clair encore : « Du moment, dit l'auteur anglais, que Nelson eut reconnu la position des Français, le plan qu'il résolut de suivre fut de se tenir entièrement au large de la ligne française, et de placer ses vaisseaux, autant que possible, un vis-à-vis la joue extérieure, un autre vis-à-vis la hanche extérieure de chacun des vaisseaux ennemis. » Enfin, quand on lit ces mots : « Le capitaine Foley montra la route avec *le Goliath*[1]. Il s'était depuis long-temps pénétré de l'idée que si les vais-

[1] On trouve dans l'*Annual-Register*, 1798, page 143, en note, ce qui

1798 - an VI. Egypte.

seaux français étaient mouillés le long d'une côte, la meilleure manière de les attaquer serait de passer entre eux et la terre, parce que leurs batteries ne seraient probablement pas aussi bien préparées pour le combat de ce côté que de l'autre », on ne peut s'empêcher de demeurer persuadé que le plan d'attaque suivi par les Anglais à Aboukir n'avait pas été conçu par Nelson, qui alors, comme en convient son historien [1], était loin d'avoir la haute réputation dont il jouit depuis cette époque. Ainsi, ce fut aux talens des autres qu'il dut le commencement de cette réputation : c'est sans doute le désir de la soutenir qui fit éclore en lui les grands talens qu'il déploya dans tout le reste de sa carrière militaire.

La victoire d'Aboukir plaça tout d'un coup l'heureux amiral au faîte de la gloire. Les titres, les honneurs, les décorations et les présens lui furent décernés de toutes parts. De tous les dons qu'il reçut, le premier et en même temps le plus riche, fut celui du grand-seigneur : il consista en une pelisse des plus belles fourrures, estimée cinq mille piastres, et une aigrette de diamans évaluée dix-huit mille piastres. Cette aigrette, nommée chelengk, est la décoration la plus respectable chez les Turcs, et, ce qui ajoutait à son prix, c'est qu'elle avait été prise sur un des turbans de sa hautesse. Plusieurs autres souverains imitèrent cet exemple. Le roi d'Angleterre créa Nelson baron du Nil, et lui assigna une pension de deux mille livres sterlings (environ quarante-huit mille francs), réversible à ses héritiers en ligne directe jusqu'à la troisième génération. Parmi les honneurs dont il fut comblé, le titre

suit : « Il paraît que c'est le capitaine Foley qui a pris sur lui de tourner l'avant-garde de l'escadre ennemie, et de passer à terre de sa ligne, aucun signal n'ayant été fait pour ordonner cette manœuvre. Une pareille résolution, formée si à propos, annonce un marin ayant les plus saines idées sur tout ce qui tient à sa profession. »

[1] *Nelson had not yet attained that fame which compels envy to be silent.* LIFE OF NELSON, tome I, page 218.

accordé par son souverain fut celui qui flatta le moins l'orgueilleux amiral. Il le crut une récompense peu proportionnée à la grandeur de son succès, et dit hautement qu'il était injuste de le traiter ainsi quand récemment lord Saint-Vincent avait été fait comte pour une action qui n'était pas à comparer avec la bataille du Nil [1].

Nous avons rapporté dans le précédent paragraphe avec quel calme apparent Bonaparte apprit la perte presque totale de l'escadre de Brueys, et la manière dont cette nouvelle fut reçue par l'armée; elle produisit en France une grande sensation, et le directoire ne tarda pas à prévoir quelle influence le combat d'Aboukir aurait sur les affaires de l'Europe. Il fut en effet, malgré la grandeur des pertes qu'elle y éprouva, moins funeste à la république par ses résultats militaires que par ses résultats politiques. Ce succès de l'Angleterre, l'ame de toutes les coalitions formées contre la France, cimenta celle qui se préparait, hâta le moment où elle devait agir, et encouragea plusieurs puissances dans le dessein qu'elles nourrissaient secrètement d'y prendre part. L'alliance monstrueuse, et regardée jusque-là comme impossible, entre la Turquie et la Russie, eut lieu peu de temps après, et permit à cette dernière d'envoyer ses troupes à travers l'Allemagne, combattre les armées de la république en Suisse et en Italie, et menacer ses frontières. Le combat naval d'Aboukir, qu'on a comparé à tort avec celui du 13 prairial, peut ainsi être regardé comme le plus malheureux de tous ceux qu'ont eus à soutenir les marins français pendant la guerre de la révolution.

[1] C'est ainsi que les Anglais désignent le combat naval d'Aboukir.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1798.

Opérations militaires dans la Basse-Egypte, etc. Message du directoire exécutif au corps législatif de France sur l'expédition d'Egypte, etc. Fêtes du Nil, de la naissance de Mahomet et du premier vendémiaire an VII, célébrées au Kaire, etc., etc. — Suites des opérations militaires ; Desaix s'avance dans la Haute-Egypte. Affaires dans le Delta. Combat de Mit-Kamar. Combat sur le lac Menzaleh. Bataille de Sediman. — Révolte du Kaire ; mort du général Dupuy, du colonel Sulkowski, etc.

1798-an VII. 22 septembre. (1er vendém.) Egypte.

Opérations militaires dans la Basse-Égypte, etc. Message du directoire exécutif au corps législatif de France, sur l'expédition d'Égypte, etc. Fêtes du Nil, de la naissance de Mahomet, et du premier vendémiaire an VII, *célébrées au Kaire, etc., etc.*[1] — Nous croyons devoir consigner ici quelques événemens militaires qui eurent lieu dans la Basse-Égypte pendant la marche de l'armée française sur le Kaire et l'expédition contre Ibrahim-Bey : nous ne les avons point rapportés à leur date, pour ne pas interrompre notre récit principal, et parce que les différentes relations n'en parvinrent au général en chef qu'alors que celui-ci fut arrivé au Kaire.

Bonaparte, avant de quitter Alexandrie, avait ordonné au général Kléber d'envoyer une colonne mobile sur les derrières de l'armée jusqu'à Damanhour, pour dissiper les rassemblemens d'Arabes, protéger l'arrivage des subsistances et éclairer cette partie des environs d'Alexandrie.

[1] Journaux du temps, et autres documens indiqués dans le paragraphe précédent.

Cette colonne, commandée par le général de division Félix Dumuy, et composée de deux compagnies de grenadiers, deux cents fusiliers, vingt-quatre dragons montés, et d'un détachement de canonniers avec deux pièces de 5, s'était mise en marche le 17 juillet (29 messidor), à dix heures du soir.

Après avoir été attaquée à quelque distance d'Alexandrie par une troupe de bédouins qu'elle réussit à disperser, la colonne du général Dumuy arriva à Damanhour, le lendemain 18. Les habitans de cette ville accueillirent d'abord les Français avec des démonstrations d'amitié; toutefois le général fit prendre à sa troupe une position militaire, pour la mettre à l'abri de toute insulte. Cette précaution ne fut point inutile, car, bientôt après, un rassemblement considérable d'hommes à pied et à cheval vint entourer et insulter le camp français; ce qui força le général Dumuy de faire usage de ses deux pièces d'artillerie. Ces actes d'hostilité, et les difficultés de se procurer des vivres et même de l'eau dans Damanhour, déterminèrent le départ de la colonne pour le village d'Alberki, où l'on espérait rencontrer plus de ressources; mais, continuant d'être inquiété et harcelé par les Arabes, le général crut devoir rentrer dans Alexandrie sans avoir rempli l'objet de sa mission, et après avoir perdu quelques hommes tués ou égarés.

Cette espèce d'échec donna une telle insolence aux Arabes bédouins, que quelques jours après le retour du général Dumuy et de sa colonne à Alexandrie, ils osèrent se montrer en assez grand nombre autour de cette ville; ils tuèrent même un soldat de la légion maltaise à la colonne de Pompée, et en blessèrent quelques autres. Le général Kléber ordonna l'établissement de quelques postes sur différentes hauteurs, afin de protéger les patrouilles qu'il fit faire dans le désert par un détachement de cinquante dragons du troisième régiment, sous les ordres du chef d'escadron Rabasse. Cette mesure ne

1798-an VII. Egypte.

produisit d'abord d'autre effet que de tenir les Arabes un peu plus éloignés et de les rendre moins entreprenans. Mais le jeune et vaillant Rabasse ayant remarqué, dans une de ses excursions, que les bédouins se reposaient et rafraîchissaient leurs chevaux sous un petit bois de palmiers à quelque distance de la porte de Rosette, et qu'alors ils se bornaient à se garder par quelques hommes à pied; Rabasse, disons-nous, conçut le dessein de les surprendre. Il partit le soir du 26 juillet (7 thermidor), divisa sa troupe en deux pelotons, et pendant que le premier, tournant un monticule de sable vers la gauche, s'éparpillait en tirailleurs pour amuser les Arabes et fixer leur attention, le commandant les attaqua par la droite, à la tête du second peloton. Les Arabes abandonnèrent les tirailleurs, se réunirent eux-mêmes en peloton, et marchèrent sur celui que dirigeait Rabasse. Ils s'arrêtèrent à quinze pas, pour faire une décharge générale des fusils et tromblons dont ils étaient armés. Les dragons essuyèrent ce feu sans quitter leurs rangs; mais chargeant alors avec impétuosité les Arabes, ils en taillèrent en pièces quarante-trois, qui restèrent sur le terrain : le reste prit la fuite vers le bois de palmiers. Ceux des bédouins qui s'y trouvaient encore étaient plus occupés à détacher leurs chevaux pour s'enfuir, qu'à venir au secours de leurs camarades. Les dragons, après les avoir poursuivis quelque temps dans le désert, revinrent sur leurs pas et prirent aux morts et aux mourans les armes et les effets dont ils étaient chargés, et parmi lesquels il s'en trouva qui avaient été enlevés aux Français tués à Damanhour. Le lendemain, avant le jour, les Arabes vinrent enterrer leurs morts : parmi ces derniers se trouva le scheick de la tribu, auquel ils élevèrent un petit monument de pierres brutes; mais le vigilant Rabasse vint encore les troubler dans ces soins religieux. Il les chargea et les repoussa dans le désert : ils ne reparurent pas depuis.

Cette expédition contre les bédouins valut au chef d'escadron Rabasse les éloges du général Kléber et la recommandation la plus honorable auprès du général en chef. Le maréchal-de-logis Moyen se distingua d'une manière particulière ; les dragons eurent trois hommes tués et huit chevaux blessés.

L'adjudant-général Bribes, envoyé à Damanhour avec une nouvelle colonne, sut s'y maintenir, protéger l'enlèvement des subsistances, et réprimer les efforts des Arabes et des fellahs malveillans.

Le général Vial, dirigé, comme on l'a vu, sur Damiette, n'avait rencontré que fort peu d'obstacles dans sa marche. Il établit des divans ou conseils municipaux dans cette dernière ville et dans celle de Mansourah, ainsi que des compagnies de janissaires pour la police. Le 10 août (23 thermidor), trois ou quatre mille Arabes rassemblés, dans la province de Mansourah, à l'instigation des agens d'Ibrahim-Bey, se portèrent sur Mansourah, qui n'était gardé que par une compagnie d'infanterie et soixante dragons, chargés de lever une réquisition de chevaux. Après avoir fait une résistance assez opiniâtre, et perdu quelques hommes, le faible détachement français, qui s'était d'abord retranché dans une maison, s'ouvrit un passage à la baïonnette, traversa le Nil sur un bateau, et fit sa retraite par la rive droite en remontant vers le Kaire. Le général Vial, instruit de cet événement à Damiette, et n'ayant avec lui que quatre cents et quelques hommes, prit le parti de se fortifier et d'informer le général en chef de sa position critique. C'est cette nouvelle qui détermina le départ du général Dugua pour Mansourah, après l'affaire de Salahieh, ainsi que nous l'avons rapporté en son lieu.

Le général Fugières, envoyé par le général en chef pour gouverner une des provinces du Delta, était arrivé le 12 août (25 thermidor), près du village de Remerieh, à quelques

1798-an VII. Egypte.

lieues au-dessus de la ville de Menouf, où commandait le général Zayousckeck. Les Français ne tardèrent pas à apercevoir les habitans du village armés de fusils, bordant le revêtement de terrasses dont ils étaient entourés. Le général, étonné de cette contenance hostile, fit demander à parler au scheick et aux principaux habitans. Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient rien de commun avec les Français. Sommés d'ouvrir leurs portes et de rendre leurs armes, ils répliquèrent qu'étant maîtres chez eux, ils ne voulaient pas se soumettre, ni recevoir aucun étranger. Le général Fugières, n'ayant avec lui qu'un faible détachement, se contenta de faire garder par quelques pelotons les issues du village, en attendant l'arrivée du général Zayonscheck, qu'il s'était empressé de faire prévenir. Celui-ci parut bientôt, avec une compagnie de grenadiers, quatre sapeurs, et cent vingt six dragons.

Le chef de brigade Lefebvre, à la tête des grenadiers, fit enfoncer une porte du village par les sapeurs, et y pénétra. Mais les habitans, hommes, femmes et adolescens, armés de fusils et de piques, se battirent avec l'acharnement du désespoir, quoique assaillis de tous les côtés; et il ne fallut rien moins que la résolution des troupes françaises pour terminer cette affaire à leur avantage. Enfin, la mort de trois à quatre cents habitans ayant effrayé les autres, ils prirent la fuite et se sauvèrent dans les villages voisins, et notamment dans celui de Tetao, qu'il fallut encore emporter de vive force.

Le chef de brigade Lefebvre, et un sous-lieutenant de la dix-huitième de ligne, nommé Chesnet, se distinguèrent particulièrement dans cette action, qui ne coûta aux Français que quelques hommes tués ou blessés. Le général Fugières se rendit ensuite à Mehalleh-Kebir.

Cependant le général Dugua était arrivé à Mansourah, qu'il avait trouvé presque abandonné par les habitans : le rassemblement dont nous avons parlé plus haut s'était dispersé après

le départ de la garnison française. Ce général s'occupa de pacifier et d'organiser la province confiée à son commandement.

Tandis que l'armée française s'avançait ainsi dans la conquête de l'Egypte, le directoire exécutif publiait à Paris une espèce de manifeste, pour justifier aux yeux de l'Europe l'agression du général Bonaparte, en faisant connaître les motifs qui avaient dirigé le gouvernement dans une entreprise sur laquelle on n'avait eu jusqu'alors que des données vagues, puisqu'aucune communication officielle n'avait été faite. Cette pièce est un document historique trop important pour que nous négligions de l'insérer dans cet ouvrage.

Le 30 fructidor an VI (16 septembre 1798), les deux conseils, des cinq-cents et des anciens, reçurent le message suivant :

« Citoyens représentans,

« Le directoire s'empresse d'apprendre au corps législatif que les troupes françaises sont entrées en Egypte. La nation française, la Porte Ottomane elle-même, et les peuples opprimés de ce pays superbe et malheureux ont enfin des vengeurs.

« Cet événement mémorable était dès long-temps entrevu par un petit nombre d'hommes à qui les idées glorieusement utiles sont familières; mais on s'était trop accoutumé à le ranger parmi les projets chimériques. Il était réservé à la France république de réaliser ce nouveau prodige. Les causes qui l'ont préparé et qui en consacrent le succès doivent être retracées en ce moment.

« Depuis près de quarante ans les beys avec leurs mameloucks, ces esclaves dominateurs de l'Egypte, accablaient des plus odieuses vexations les Français établis dans ces contrées sur la foi de nos traités avec la Porte. C'est de l'époque de la domination d'Ali-Bey, vers 1760, que date surtout l'exercice

de ces outrages. Cet audacieux usurpateur, après avoir secoué le joug du grand-seigneur en chassant ignominieusement son pacha, en refusant son tribut, et en s'arrogeant le droit de battre monnaie à son propre coin, prodigua les insultes à nos consuls, les menaces des châtimens les plus vils à nos drogmans, et des avanies sans nombre à nos négocians.

« Ses successeurs, Kralil-Bey et Mohammed Bey Abou-dahab, méritèrent quelques-uns de ces reproches ; mais Mourad-Bey et Ibrahim-Bey, qui régnèrent après eux, ont surpassé (le premier surtout), tous leurs prédécesseurs en brigandages. Indignée de la conduite de ces oppresseurs, la Porte Ottomane parut, en 1786, vouloir en tirer vengeance : à l'aide des forces que commandait Hassan-Pacha elle les contraignit à prendre la fuite, et leur donna un successeur ; mais elle ne sut point reprendre alors son autorité, et les deux beys, en 1791, à la mort d'Ismaël-Bey, qui les avait remplacés, recouvrèrent sans obstacle et par conséquent affermirent leur domination ancienne.

« Dès cet instant, mais surtout depuis l'époque où la France se constitua en république, les Français éprouvèrent en Egypte des vexations mille fois plus révoltantes : il fut aisé de reconnaître là l'influence et les fureurs du cabinet britannique. Les avanies de tous les genres se multiplièrent, souvent même sans le prétexte du besoin, et toutes réclamations furent étouffées.

« L'an II de la république, le consul voulut porter de justes représentations à Mourad-Bey, au sujet d'exactions extraordinaires ordonnées par cet usurpateur contre les négocians français : le bey, loin de se montrer disposé à acquiescer à sa demande, fit à l'instant transporter chez le consul lui-même la force armée, avec ordre d'y rester jusqu'à ce que tout le fruit de cette odieuse concussion lui eût été livré.

« Vers la fin de cette même année, les vexations s'accrurent à un tel point que les Français établis au Kaire, pressés de mettre leurs personne et les restes de leur fortune hors de ces imminens dangers, se décidèrent à transporter leurs établissemens à Alexandrie. Mais Mourad-Bey s'indigna de cette résolution; il ordonna qu'on les poursuivît dans leur fuite, les fit ramener comme de vils criminels, et redoubla de fureur contre eux tous, lorsqu'il crut savoir qu'un des fugitifs avait pour frère un membre de la Convention nationale, contre laquelle il vomissait d'effroyables injures.

« Alors sa tyrannie ne connut plus de bornes : la nation française se trouva prisonnière en Egypte. Le bey, tourmenté à chaque instant de la crainte que quelqu'un n'essayât de tromper sa surveillance, osa dire à notre consul que si un seul des Français le tentait, tous, et le consul lui-même, paieraient cette fuite de leur tête.

« Tant d'audace et de fureur se conçoivent à peine de la part même d'un tyran, alors surtout qu'il existait entre celui-ci et les négocians français de si nombreux rapports d'intérêt. Bientôt il sentit que cette excessive tyrannie ne lui serait pas long-temps profitable; il rendit donc, sur la demande du grand-visir, non les sommes extorquées, mais la liberté aux Français, et alors même, pour prix de ce qu'il réputait une grâce, il leur imposa de nouveaux sacrifices pécuniaires.

« Les Français purent donc, dans l'an III, s'établir à Alexandrie; mais là, ainsi qu'à Rosette et autres places situées sur les bords de la Méditerranée, ils furent constamment livrés à la rapacité de tous les agens subalternes. Ces agens du bey, plus vils et plus brigands que lui, s'emparaient avec violence des marchandises françaises, à mesure qu'elles arrivaient dans le port; ils en fixaient eux-mêmes les prix, et se constituaient encore maîtres du mode de paiement. Opposait-on la moindre résistance, la résistance la plus légitime, les moyens de force

étaient mis en usage pour la faire cesser. C'est ainsi qu'à Rosette, les portes de notre vice-consul furent enfoncées, ses fenêtres brisées, et qu'on osa tourner sur lui une arme à feu, parce qu'il n'avait pas voulu se soumettre à une contribution à laquelle Mourad-Bey lui-même avait ordonné de soustraire les Français. Nonobstant cet ordre du bey, il fallut que le consul cédât à la violence.

« Enfin, le 21 nivose de l'an V, Koraïm, douanier de Mourad-Bey, à Alexandrie, a fait assembler tous les drogmans, et leur a déclaré que la plus légère violation de ce qu'il nomme les droits de son maître, serait punie de cinq cents coups de bâton, sans égard pour le caractère consulaire. Peu de jours auparavant, il avait menacé un drogman de lui faire couper la tête et de l'envoyer à son consul.

« Ainsi tous les droits des nations étaient violés dans la personne des Français avec la plus audacieuse impudeur ; tous nos traités avec la Porte, toutes nos capitulations, méprisés par les beys et par les derniers de leurs agens, sous prétexte, disent-ils, qu'eux n'y ont pas concouru ; le caractère de notre consul méconnu, outragé ; la vie et la liberté des Français à chaque instant compromises, et leur fortune livrée au pillage.

« La république française ne pouvait laisser plus longtemps impunis ces nombreux attentats, visiblement inspirés par l'Angleterre. Sa patience avait été extrême, l'audace des oppresseurs s'en était accrue.

« Que restait-il alors au gouvernement français pour obtenir justice de tant d'injures ? Plusieurs fois, par l'organe de son envoyé, il avait adressé des plaintes à la Porte ; mais si l'on en excepte l'expédition de Hassan-Pacha, en 1786, qui toutefois ne frappa que les deux beys, sans réparer en rien le passé et sans pourvoir à l'avenir, tout ce que la Porte crut pouvoir faire, fut d'autoriser le grand-visir à écrire en notre

faveur quelques lettres au pacha d'Egypte, qui ne pouvait rien, et aux deux beys, qui, pouvant tout, étaient bien résolus de n'accorder à cette recommandation qu'une déférence illusoire. C'est ainsi qu'en l'an IV, notre ambassadeur à la Porte ayant envoyé en Egypte un agent muni de lettres du grand-visir, cet agent obtint, non des réparations véritables, non la restitution des sommes immenses extorquées aux Français, mais quelques stipulations dérisoires portant réduction de droits sur certaines marchandises, conformément aux anciennes capitulations. Or, à peine cet agent fut-il parti, que Mourad-Bey donna l'ordre, bien ponctuellement observé, de remettre la taxe des droits précisément au même taux où, avant l'arrivée de notre agent, ils avaient abusivement été élevés.

« L'appui de l'Empire ottoman pour protéger les Français était donc évidemment sans force et sans énergie: et comment en eût-il résulté quelque effet durable en notre faveur, lorsque la Porte était parvenue à ne pouvoir plus se protéger elle-même contre les beys; lorsqu'elle se croyait obligée de souffrir que trois millions d'Egyptiens qu'elle appelait ses sujets, fussent devenus les victimes les plus malheureuses d'une oppression étrangère; que son pacha fût traité en Égypte comme le dernier des esclaves; qu'insensiblement ont eût dépouillé le grand-seigneur de l'universalité des droits dont il jouissait sur les terres; qu'enfin on ne lui payât plus les contributions qu'il s'était réservées lors de la conquête d'Égypte par Sélim I[er]? Tout cela démontrait sans doute que sa souveraineté sur ce pays n'était plus qu'un vain nom; et après surtout les essais infructueux de nos démarches, il eût été peu conséquent d'attendre encore de sa part un intérêt plus effectif pour nous, qu'il ne pouvait et n'osait en manifester pour lui-même.

« Il ne restait donc évidemment qu'à nous rendre justice

1798-an VII. Egypte.

à nous-mêmes par la voie des armes, en faisant expier à ces vils usurpateurs, soudoyés par le cabinet de Saint-James, les crimes dont ils se sont rendus coupables envers nous. L'armée française s'est présentée le 13 messidor, elle a été reçue à Alexandrie et à Rosette, et le 5 thermidor elle est entrée au Kaire.

« Ainsi d'odieux usurpateurs ne fouleront plus cette terre antique et féconde que le temps n'épuise pas, qui se rajeunit tous les ans par une sorte de prodige, où la végétation est d'une activité incroyable, et où croissent ensemble les plus riches productions des quatre parties du monde.

« Qu'on ne dise pas qu'aucune déclaration de guerre n'a précédé cette expédition, et à qui donc eût-elle été faite? A la Porte Ottomane? Nous étions loin de vouloir attaquer cette ancienne alliée de la France, et de lui imputer une oppression dont elle était la première victime. Au gouvernement isolé des beys? Une telle autorité n'était et ne pouvait pas être reconnue : on châtie des brigands, on ne leur déclare pas la guerre; et aussi, en attaquant les beys, n'était-ce donc pas l'Angleterre que nous allions réellement combattre?

« C'est donc avec surabondance de droits que la république s'est mise en position d'obtenir promptement les immenses réparations qui lui étaient dues par les usurpateurs de l'Egypte; mais elle ne veut point n'avoir vaincu que pour elle-même. L'Egypte était opprimée par des brigands, les Egyptiens seront vengés; et le cultivateur de ces contrées fécondes jouira enfin du produit de ses sueurs, qu'on lui ravissait avec la plus stupide barbarie. L'autorité de la Porte était entièrement méconnue; elle recueillera, par les mains triomphantes des Français, d'immenses avantages dont elle était privée depuis long-temps. Enfin, pour le bien être du monde entier, l'Egypte deviendra le pays de l'univers le plus riche en productions, le centre d'un commerce immense, et surtout le poste

le plus redoutable contre l'odieuse puissance des Anglais dans l'Inde et leur commerce usurpateur.

« *Signé* REVELLIÈRE-LÉPEAUX, TREILHARD et MERLIN. »

Nous abandonnons à la sagacité de nos lecteurs le soin d'apprécier la légitimité des motifs et la justesse des raisonnemens sur lesquels s'appuyait le directoire exécutif dans cette déclaration officielle.

Bonaparte, de retour au Kaire après le combat de Salahieh[1], sentit qu'un des moyens les plus efficaces de paralyser la funeste impression que l'anéantissement de l'armée navale à Aboukir pouvait produire sur les habitans de l'Egypte, était de s'occuper activement de l'organisation administrative de ce pays, tout en suivant les détails des opérations militaires, et principalement en cherchant à remédier, autant que possible, aux résultats immédiats d'un événement aussi désastreux.

[1] Nous ne croyons pas devoir rapporter ici une prétendue conversation qui aurait eu lieu entre Bonaparte et plusieurs muphtis et imans du Kaire, dans l'intérieur de la grande pyramide, dite *de Cheops*, le 25 thermidor (12 août). Les importans Mémoires manuscrits que nous avons sous les yeux, et les relations imprimées de l'expédition d'Egypte, ne font aucune mention de ce fait; et il est facile de remarquer, par sa date même, qu'il est plus qu'apocryphe. Le 12 août, lendemain du combat de Salahieh, Bonaparte était en marche pour retourner au Kaire. Il est de toute impossibilité que ce général ait pu se trouver le même jour aux pyramides de Giseh.

Quoi qu'il en soit, l'auteur de cette fiction, insérée pour la première fois dans le Moniteur du 7 frimaire an VII (29 novembre 1798), paraît être familiarisé avec le style oriental, et connaître assez bien le caractère enthousiaste et romanesque de Bonaparte à cette époque. Comme personne, jusqu'à ce jour, n'a cherché à démontrer la fausseté de l'anecdote dont nous parlons, il n'est pas étonnant que madame de Staël, dans ses *Considérations sur la révolution française*, publiées récemment, donne comme vrai et positif ce qui n'est en effet que le produit de l'imagination érudite et brillante de M. de V....., auquel on attribue ce fragment original.

1798-an VII. Egypte.

Il envoya l'ordre au contre-amiral Ganteaume de prendre le commandement des débris de la marine, et de se concerter avec l'ordonnateur Leroi, à Alexandrie, pour l'armement et l'approvisionnement des frégates *l'Alceste*, *la Junon*, *la Carrère*, *la Muiron*, des vaisseaux *le Dubois* et *le Causse*, et de tous les autres bâtimens de guerre qui restaient encore. Ganteaume fut également chargé de nommer à tous les commandemens de bâtimens, et de faire retirer de la rade d'Aboukir tous les débris qui pouvaient s'y trouver.

De son côté, le général Kléber ne négligea aucune des mesures qui pouvaient contribuer à assurer la sûreté et la tranquillité du pays où il commandait. Il écrivait, le 22 août (5 fructidor), au général en chef : « L'événement du 14 thermidor (combat naval d'Aboukir) n'a produit chez le soldat qu'indignation et vengeance. Quant à moi, il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes et que je meure ainsi que j'ai vécu. Comptez donc sur moi dans tout concours de circonstances, ainsi que sur ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir. » Déjà ce même général avait fait arrêter le schérif Seid-Mohammed-Coraïm, fortement soupçonné d'entretenir des correspondances avec les ennemis des Français. Cet homme, conduit en premier lieu à bord du vaisseau amiral *l'Orient*, et envoyé ensuite au Kaire, fut condamné à mort par une commission, qui le déclara coupable de trahison, et eut la tête tranchée sur la place de la citadelle ou château du Kaire.

Le 29 août (12 fructidor), quatre vaisseaux et deux frégates de la marine portugaise vinrent joindre la croisière anglaise restée devant les côtes d'Égypte, et ce même jour onze canots ennemis, protégés par deux avisos, se présentèrent devant la plage d'Aboukir, comme si leur intention eût été de tenter une descente. L'adjudant-général Escale, nommé par le général Kléber commandant du fort d'Aboukir, se ren-

dit de suite, avec cent cinquante hommes, au point menacé. Ce mouvement, joint aux coups de canon que le fort tira sur les embarcations et les avisos, les força de revirer sans entreprendre autre chose que de riposter à la canonnade. Vers le soir, une corvette se présenta entre le phare d'Alexandrie et la pointe des Figuiers, on lui lança deux bombes, dont une approcha assez près de ce bâtiment pour lui faire gagner le large.

1798-an VII. Égypte.

Bonaparte envoya les généraux Dommartin et Marmont à Rosette et à Alexandrie, pour seconder toutes les dispositions prises par les généraux Menou et Kléber, à l'effet de mettre la côte et les communications à l'abri des insultes, et surtout d'augmenter le système de défense du point le plus important, la place et le port d'Alexandrie. Nous avons dit que l'adjudant-général Bribes avait été envoyé à Damanhour; il fut chargé de veiller à la sûreté du canal d'Alexandrie, alors navigable. Ces officiers, et notamment le général Marmont, s'acquittèrent de leur mission avec la plus grande activité et le zèle le plus louable.

Tels étaient, au 1er septembre, l'emplacement et la composition des divisions de l'armée :

Division Desaix, à Giseh et aux environs : vingt-unième légère (le troisième bataillon détaché au Kaire), soixante-unième de ligne (le troisième bataillon détaché à Rahmanieh), quatre-vingt-huitième de ligne (le troisième bataillon détaché au Kaire).

Division Reynier, à Salahieh : neuvième de ligne, quatre-vingt-cinquième de ligne (le troisième bataillon détaché à Rosette), quinzième de dragons, vingt-deuxième de chasseurs, septième de hussards.

Division Bon, au Kaire : quatrième légère (détachée avec le général Marmont à Rosette), dix-huitième de ligne (le troisième bataillon détaché à Mehalleh-Kebir, sous les ordres

du général Fugières), trente-deuxième de ligne (le troisième bataillon détaché à Alfieli, sous les ordres du général Rampon), troisième, quatorzième et vingtième dragons.

Division Dugua, à Mansoura : deuxième légère (le troisième bataillon détaché au Kaire), vingt-cinquième de ligne, soixante-cinquième de ligne (le troisième bataillon détaché à Kelioub, sous les ordres du général Murat).

Division Kleber, commandée par le général Lannes, au vieux Kaire : vingt-deuxième légère (le troisième bataillon à El-Hanka) treizième de ligne (le troisième bataillon à Damiette, sous les ordres du général Vial), soixante-neuvième de ligne (en garnison à Alexandrie).

Afin d'étendre ses relations au-delà de l'Égypte, et de conserver les rapports anciennement établis, Bonaparte avait écrit au schérif de la Mecque pour l'informer de l'entrée des Français au Kaire. Il s'efforçait de persuader à ce prince que son intention était de vivre dans la plus parfaite intelligence avec les sectateurs de la foi musulmane; il lui demandait de faire connaître s'il désirait que la caravane d'Égypte fût escortée par les troupes françaises, ou seulement par un corps de cavalerie des gens du pays, commandé par l'émir-hadji ou prince de la caravane, que lui, général en chef, avait choisi. (C'était Moustapha-Bey, kiaya du pacha d'Égypte.) « Dans tous les cas, ajoutait Bonaparte, faites connaître à tous les négocians et fidèles que les musulmans n'ont pas de meilleurs amis que nous; de même que les schérifs, les mollahs, les imans, et tous ceux qui emploient leur temps et leurs moyens à instruire les peuples, n'ont pas de plus zélés protecteurs. »

Une lettre beaucoup plus importante, adressée au pacha de Saint-Jean-d'Acre, en Syrie, fut confiée au chef de bataillon Calmet-Beauvoisins, officier de l'état-major général. Il était chargé de la remettre directement au pacha Achmet-

Djezar [1]; et ses instructions portaient: qu'il s'embarquerait à Damiette, sur un bâtiment turc ou grec; qu'il se rendrait à Jaffa, et de là à Saint-Jean-d'Acre, où il solliciterait une audience de Djezar; qu'en remettant à celui-ci la lettre du général en chef, il lui réitérerait de vive voix que les musulmans n'ont pas, en Europe, d'amis plus véritables que les Français, etc., etc.; en un mot, cet envoyé de Bonaparte ne devait omettre aucune des considérations qui pussent rassurer le pacha sur la présence et les intentions de l'armée française en Égypte. Le sieur Beauvoisins devait en outre voir à Jaffa les familles européennes, et principalement le vice-consul français, pour se procurer des renseignemans sur ce qui se passait alors à Constantinople et sur ce qui se faisait en Syrie.

La lettre adressée au pacha Achmet-Djezar était ainsi conçue:

« En venant en Égypte faire la guerre aux beys, j'ai fait une chose juste et conforme à tes intérêts, puisqu'ils étaient tes ennemis. Je ne suis point venu faire la guerre aux musulmans; tu dois savoir que mon premier soin, en entrant à Malte, a été de mettre en liberté plus de deux mille Turcs, qui depuis plusieurs années gémissaient dans l'esclavage. En arrivant en Égypte, j'ai rassuré le peuple, protégé les muphtis, les imans et les mosquées; les pélerins de la Mecque n'ont jamais été accueillis avec plus de soin et d'amitié que je ne l'ai fait, et la fête du prophète vient d'être célébrée avec plus de splendeur que jamais. Je t'envoie cette lettre par un officier qui te fera connaître de vive voix mon intention de vivre en bonne intelligence avec toi, en nous rendant réciproquement

[1] Ce mot, dans les langues arabe et turque, signifie *boucher;* Achmet avait, dit-on, exercé ce métier avant son élévation. Il tirait vanité de ce surnom, qu'il adopta, et qui se trouvait d'ailleurs en harmonie avec la férocité de son caractère. Nous aurons occasion, par la suite, d'entrer dans de plus grands détails sur cet homme extraordinaire, lorsque nous relaterons l'expédition de Syrie.

1798–an VII. Egypte.

tous les services que peuvent exiger le commerce et le bien de tes états ; car les musulmans n'ont pas de plus grands amis que les Français.

« *Signé* BONAPARTE. »

Nous dirons plus tard quelle fut l'issue de la mission du chef de bataillon Beauvoisins.

Le général en chef savait par expérience que l'éclat des fêtes publiques présente un ressort politique que l'on peut souvent faire mouvoir avec succès ; aussi s'empressa-t-il d'en faire célébrer plusieurs avec une grande solennité, et à des intervalles très-rapprochés. La première de ces fêtes eut lieu à l'occasion du débordement périodique du Nil, et de l'arrivée des eaux de ce fleuve au Kaire. Accompagné de l'état-major général, du kiaya ou lieutenant du pacha, du divan, du mollah principal, de plusieurs autres chefs ou personnages distingués, et environné d'une foule immense, Bonaparte se rendit, le 18 août (1er fructidor), à l'entrée du canal, et ce fut en sa présence que se fit la cérémonie de la rupture de la digue qui retient les eaux du Nil, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la hauteur nécessaire pour qu'on puisse naviguer dans la ville. Bonaparte fit distribuer de l'argent au peuple, et revêtit lui-même d'une pelisse noire le mollah chargé de veiller à la conservation du mekias ou nilomètre [1], et d'une pelisse blanche le nakib-redjah ou intendant des eaux. On distribua également des pelisses et des caftans aux principaux officiers civils et militaires du pays [2].

[1] C'est un petit édifice où se trouve une colonne destinée à mesurer la hauteur des eaux du fleuve. *Voyez* Volney, et les autres voyageurs.

[2] L'auteur d'une relation de cette fête assure qu'en cette occasion les habitans du Kaire chantaient les louanges du prophète et de l'armée française, en maudissant les beys et leur tyrannie. « Oui, disaient-ils, vous êtes venus nous délivrer par l'ordre de Dieu miséricordieux ; car vous avez pour vous la victoire

Deux jours après, Bonaparte fit célébrer, avec toute la pompe orientale et le faste européen, la fête du législateur de l'Orient, Mahomet; elle dura jusqu'au 24 août. Les maisons occupées par les autorités françaises furent illuminées comme celles des musulmans. Il y eut parade extraordinaire de la garnison du Kaïre, et tous les officiers généraux et supérieurs s'empressèrent d'aller en visite solennelle présenter leurs félicitations au scheick El-Bekri, chef de la famille reconnue la première parmi les nombreux descendans du prophète. Le général en chef s'y rendit lui-même, et accepta le magnifique repas à l'orientale que lui offrit le scheick, nommé le matin nakib-el-ascheraf, ou chef des schérifs, en remplacement d'Osman-Effendi, qui avait pris la fuite.

Le soin que Bonaparte prenait d'assurer la conquête de l'Égypte en cherchant à gagner les esprits de la multitude, ne lui fit point perdre de vue les intérêts des sciences et des arts et les promesses qu'il avait faites aux savans et aux artistes qui l'avaient accompagné dans son expédition. Le 21 août, lendemain de la fête du Prophète, il arrêta la formation d'un institut, destiné à s'occuper du progrès et de la propagation des lumières en Égypte, de la recherche, de l'étude et de la publication des faits naturels, industriels et historiques de ce pays. Il fut divisé en quatre sections ou classes, mathématiques, physique, économie politique, littérature et beaux-arts. Les individus qui le composaient furent pris parmi ceux de la commission des sciences et arts

et le plus beau Nil qu'il y ait eu depuis un siècle : ce sont deux bienfaits que Dieu seul peut accorder. »

S'il est vrai que le peuple du Kaire ait tenu ce langage, il faut convenir que c'était sans doute pour inspirer plus de confiance aux vainqueurs. La terrible insurrection dont nous allons bientôt rendre compte, permet au moins de ne pas croire à la sincérité de l'enthousiasme de ces habitans, le jour de la fête du Nil.

1798-an VII. Egypte.

déjà organisée à Toulon : Bonaparte crut devoir leur adjoindre quelques officiers et administrateurs de l'armée.

Voici les noms des membres de cette corporation savante :

Classe de mathématiques.

Andréossi, Bonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Lepère, Leroi, Malus, Monge, Nouet, Quesnot, Say. (Ce dernier fut remplacé depuis par le sieur Lancret).

Classe de physique et histoire naturelle.

Berthollet, Champy, Conté, Delille, Descotils, Desgenettes, Dolomieu, Dubois (remplacé depuis par le chirurgien en chef Larrey), Geoffroy, Savigny.

Classe d'économie politique.

Caffarelli, Gloutier, Poussielgue, Sulkowski, Sucy (remplacé depuis par le sieur Bourienne), Tallien [1].

[1] Tallien avait été nommé, dans les élections de mars 1798, membre du conseil des cinq cents; mais le directoire n'ayant pas confirmé ce choix, cet ex-conventionnel demanda et obtint l'autorisation de faire partie de l'expédition d'Egypte.

Nous saisissons ici l'occasion de rectifier quelques-uns des détails que nous avons donnés, dans le quatrième volume de cet ouvrage, sur l'affaire de Quiberon. Tallien se conduisit en cette circonstance avec toute la modération qu'on pouvait apporter dans une mission aussi difficile que celle dont il était chargé. Il s'empressa d'abandonner, aussitôt qu'il le put, le théâtre sanglant sur lequel des Français venaient de s'entre-égorger. De retour à Paris, le 9 thermidor (27 juillet), sept jours après le combat de Quiberon, il fut, par conséquent, étranger à toutes les mesures prises envers les malheureux émigrés tombés au pouvoir des républicains. On lui fit même un crime de la conduite modérée qu'il avait tenue, et de ses démarches en faveur de quelques-unes des victimes de cette funeste catastrophe.

Nous rendons d'autant plus volontiers hommage à la vérité, en publiant cette rectification, que Tallien, accablé d'infirmités, est encore, au moment où nous écrivons, dans une situation politique qui commande de l'intérêt et des égards.

Classe de littérature et des arts.

Denon, Dutertre, Norry, Parseval-Grandmaison, Redouté, Rigel, Venture, don Raphaël, prêtre grec.

L'institut d'Égypte tint sa première séance dans une maison du Kaire que le général en chef mit à sa disposition, le 24 août. Mouge fut nommé président, Bonaparte vice-président, et Fourier secrétaire perpétuel.

La fête de la fondation de la république française fut célébrée au Kaire, le 1er vendémiaire de l'an VII, avec toute la pompe européenne. Bonaparte avait ordonné que l'on élevât, sur la place d'Esbekieh, une pyramide à sept faces. Sur les cinq premières, étaient inscrits les noms des soldats des cinq divisions de l'armée morts dans les combats précédens; la sixième face était consacrée à la marine; la septième, à l'état-major général, à la cavalerie et au génie.

Cette pyramide était entourée circulairement de colonnes en nombre égal à celui des départemens qui formaient alors la France républicaine. A l'un des points de la circonférence, on avait élevé un arc de triomphe, sur lequel était représentée la bataille des Pyramides, peinte en grisaille par le sieur Rigaud, membre de la commission des sciences et arts.

A six heures du matin, toutes les troupes de la garnison du Kaire, du vieux Kaire et de Boulaq se rendirent en armes et en grande tenue sur la place d'Esbekieh.

A sept heures, le général en chef, entouré de ses aides-de-camp, et accompagné par les généraux, les officiers d'état-major, les chefs des administrations, les membres de l'institut et de la commission des sciences et des arts, les scheicks du divan du Kaire, les députations des divans des provinces voisines, le kiaya du pacha; les agas et autres officiers de la milice urbaine; le général en chef, disons-nous, parut sur la

place, et sa présence fut annoncée par des salves d'artillerie. Parvenu au pied de la pyramide, il prononça d'une voix solennelle le discours suivant :

« Soldats,

« Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la république.

« Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos ennemis.

« Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego.

« L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes.

« Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-George.

« L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne.

« Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent?

« Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde.

« Soldats, votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

« Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernemens représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent . C'est à leurs travaux, à leur sang que nous devrons la paix générale, le

repos, la prospérité du commerce et les bienfaits de la liberté civile. »

Après ce discours, souvent interrompu par les acclamations des soldats, Bonaparte fit exécuter des évolutions et des exercices à feu.

Pendant ce temps, un détachement envoyé à cet effet allait planter sur la plus haute des pyramides de Giseh le drapeau tricolore.

Un repas de deux cents couverts, auquel furent invités des principaux chefs et habitans du Kaire, suivit immédiatement cette première partie de la fête. Il eut lieu dans une des salles du palais qu'habitait le général en chef, et qui était ornée de drapeaux aux couleurs françaises et musulmanes. On y voyait des trophées surmontés du bonnet de la liberté et du croissant, et l'alliance non moins bizarre des tables de la Déclaration des droits de l'homme et du Koran.

A quatre heures du soir, commencèrent des courses à cheval et à pied. On doit remarquer que le premier prix de la course des chevaux fut gagné par un cheval français appartenant au commissaire ordonnateur en chef Sucy.

Lorsque la nuit parut, toute la place fut illuminée, ainsi que les colonnes, la pyramide et l'arc de triomphe. Un feu d'artifice fut tiré à huit heures du soir; des danses, des farandoles et une seconde salve d'artillerie terminèrent cette fête brillante, qui offrit aux Égyptiens un spectacle entièrement nouveau pour eux.

D'après l'ordre de Bonaparte et par les soins de Kléber, la fête du 1er vendémiaire fut également célébrée avec pompe à Alexandrie. La garnison de cette ville se réunit et manœuvra autour de la colonne de Pompée, sur laquelle on planta le pavillon tricolore; on pavoisa tous les vaisseaux et les bâtimens du port, et l'obélisque appelé aiguille de Cléopatre fut illuminé.

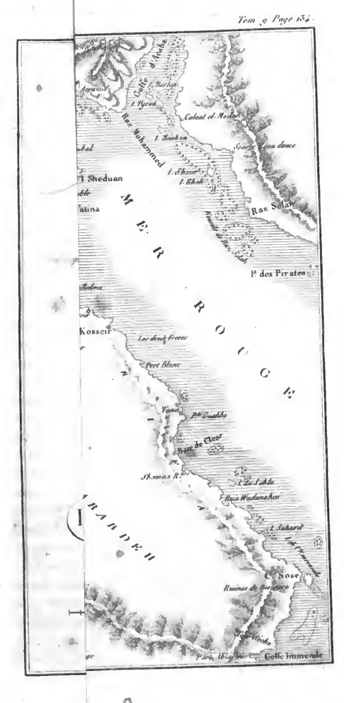
1798–an VII. 7 octobre. (16 vendém.) Egypte.

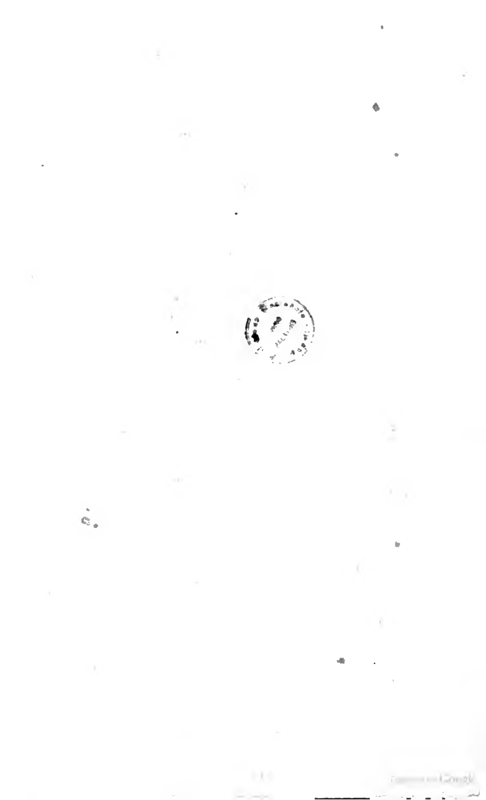
Suite des opérations militaires; Desaix s'avance dans la Haute-Égypte; affaires dans le Delta; combats de Mit-Kramr; combats sur le lac Menzaleh; bataille de Sédiman[1]. — Une légion dite nautique fut formée à Alexandrie, par les soins du général Kléber. Elle était entièrement composée de marins échappés au désastre d'Aboukir, et le commandement en fut confié au capitaine de frégate Martinet, qui s'était distingué à bord du vaisseau *le Francklin*, comme on a pu le voir dans le récit du combat naval du 1er août. Ce nouveau corps fut cantonné au fort d'Aboukir, à Damanhour, et le long du canal d'Alexandrie.

Cependant Mourad-Bey, réfugié dans l'Égypte supérieure après la bataille des Pyramides, avait cherché à mettre à profit le repos momentané qu'on lui avait laissé. Tous les mamelouckes dispersés dans la Basse et Haute-Égypte, à l'exception de ceux qui avaient accompagné le bey Ibrahim en Syrie, s'étaient réunis à Mourad, et celui-ci s'était encore renforcé de plusieurs tribus de Bédouins accourus pour faire cause commune avec les vaincus. Le bey avait établi son camp auprès du village de Behneseh, qui se trouve près du désert, à la hauteur d'Abou-Girgé, entre la montagne et le Bahr-Jussef, et avait réuni, sur ce dernier canal qui porte les eaux du Nil dans la province de Faïoum, les djermes où étaient ses provisions : ses bâtimens de guerre étaient au-delà de la ville de Minieh.

Le général Desaix se mit en marche dès le 23 août (12 fructidor), de la province de Giseh, où il était resté depuis la bataille des Pyramides. Une partie de ses troupes remonta le Nil, embarquée sur un chebeck, une demi-galère et six avisos, et l'autre suivit la rive gauche du fleuve, malgré l'inondation, qui était alors dans sa plus grande crue. La di-

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.


Golfe d'Acaba
I. Tyran
Calaat el-Moilah
Ras Mohammed
I. Barkan
I. Shaur
Source d'eau douce
I. Sheduan
Ras Selan
M E R
R O U G E
Iˢ. des Pirates
Kosseir
Les deux Freres
Port Blanc
Yana
Baie de Clear
I. de Sable
C. Nose
Ruines de Berenice
Golfe Immonde



vision arriva à Benisouef le 26 août, et, s'avançant avec la plus grande peine sur le canal de Jussef, il réussit, après avoir traversé huit autres petits canaux et un lac, ayant de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, à atteindre le village de Behneseh, où les mamelouks ne l'attendirent point. Mourad-Bey fit repasser son monde sur l'autre rive du canal, et redescendit vers la province de Faïoum, qui est à l'ouest de Benisouef. Les Français ne purent arriver qu'au moment où le dernier chameau traversait le canal.

Instruit par les habitans que douze barques chargées étaient peu éloignées, Desaix marcha vers elles, et réussit à s'en emparer, malgré le feu des mamelouks qui étaient sur la rive gauche du canal. Sur la première de ces barques se trouvaient quelques mamelouks qui se jetèrent à la nage. Deux furent pris par l'aide-de-camp de Desaix, le capitaine Rapp [1], qui les désarma courageusement, car ils refusaient de se rendre. Les barques étaient chargées de vivres et de quelques effets de mamelouks : une d'entre elles portait six pièces de canon et des munitions. La nuit qui survint ne permit point de poursuivre l'ennemi dans sa fuite. Desaix apprit à Behneseh que Mourad-Bey, après avoir passé un mois dans ce village, en était parti il y avait huit jours pour aller à Illaoun, à l'entrée du Faïoum; que le bey Mohammed-Elfi était resté avec un parti de mamelouks, en intermédiaire d'Illaoun à Behneseh, et que les beys Osman, Rodoan, Omar, et les mamelouks du bey Ibrahim, surnommé *le Petit*, avaient été chargés de garder ce dernier poste, au nombre de quatre cents, avec deux tribus d'Arabes. Ces derniers étaient présens à Siout depuis trois jours, et devaient protéger l'arrivée des subsistances de cet endroit, à Behneseh, par le canal de Jussef. Desaix n'avait avec lui, dans cette expédition, que

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

1798-an VII. Égypte.

le premier bataillon de la vingt-unième demi-brigade. Le reste de la division était encore en arrière.

La flottille des mameloucks, qui se trouvait au-dessus d'Abou-Girgé, s'avançait sur ces entrefaites pour protéger les mouvemens de Mourad; Desaix marcha sur Tarouth-el-Schérif pour aller à sa rencontre. Chemin faisant, différens détachemens français arrêtèrent vingt-sept barques chargées de grains et de légumes. Hassan-Bey, qui se trouvait sur la flottille ennemie, ayant appris que les Français avaient chassé les mameloucks de Behneseh, et s'étaient emparés d'une grande partie du convoi de vivres, remonta le Nil avec tous les bâtimens de guerre, leur fit continuer leur marche vers Sienne ou Assouan, et, débarquant à Siout, il alla rejoindre Mourad dans le Faïoum.

Avant de continuer le récit de la glorieuse expédition de Desaix dans la Haute-Égypte, nous devons dire ce qui se passait vers cette époque dans quelques provinces du Delta.

Vers le commencement de septembre, plusieurs tentatives de révolte avaient prouvé aux Français qu'un peuple barbare, façonné à l'esclavage et dirigé par un fanatisme aveugle, n'était pas aussi disposé qu'ils le pensaient d'abord à supporter le frein bienfaisant de la civilisation européenne. Les mots de liberté et d'indépendance, inconnus dans l'Orient, sonnaient mal aux oreilles des sectateurs de l'islamisme, des sujets d'un gouvernement théocratique, où la soumission que l'on doit aux chefs de l'état se confond avec le respect que commande la croyance religieuse. Cet amagalme incohérent de certaines formes républicaines avec quelques-uns des principes et des actes du despotisme, introduit dans l'administration de l'Égypte, n'avait point encore convaincu les Égyptiens que la domination d'une nation de Francs fut préférable au joug arbitraire, mais consacré par le temps, des mameloucks. Avec le peu d'idées politiques qu'avaient les ha-

bitans à demi-sauvages de cette ancienne terre classique des hautes sciences, des beaux-arts et de la civilisation, peu leur importait d'être gouvernés par un délégué du grand-seigneur ou par des esclaves affranchis tels que les mameloucks; mais pouvait-on espérer que tous les sophismes, tous les spécieux raisonnemens, toutes les protestations, les démonstrations même de modération, de douceur et de tolérance, eussent assez de force pour étouffer les préjugés religieux qui contraignaient les Égyptiens à repousser avec une sorte d'indignation la prétendue protection qui leur était offerte par des infidèles?

Le général Menou, chargé, comme on l'a vu, du gouvernement de la province de Rosette, après avoir donné ses premiers soins à la sûreté de cette ville et de la partie des côtes de l'Égypte qui l'avoisine, résolut de parcourir le territoire dont l'administration lui avait été confiée : il avait été joint par le général Marmont, chargé par le général en chef d'une mission spéciale. Ces deux officiers, accompagnés de plusieurs membres de la commission des sciences et de l'institut d'Égypte, qui voulaient profiter de l'occasion de visiter le pays et d'y faire les recherches relatives à leur objet, partirent de Rosette le 10 septembre (20 fructidor).

Tant que la petite caravane française suivit les bords du Nil, elle n'eut rien à redouter de la part des habitans des villages qui s'y trouvent : ceux de Berimbal, de Metoubis et de Fouah rivalisèrent de zèle pour bien accueillir les généraux et leur escorte; mais il n'en fût pas de même lorsqu'on s'enfonça dans l'intérieur des terres.

La rive droite du Nil, dans cette partie du Delta, est d'une fertilité dont rien n'approche. Aucune autre contrée ne donne l'idée d'une semblable abondance. Malheureusement, en s'éloignant du fleuve, le coup d'œil change, et à deux ou trois lieues, on ne trouve plus que des terrains, de bonne qualité, il est vrai, mais sans culture, et des vestiges de canaux qui,

conduisant autrefois les eaux sur ce sol, y portaient la fécondité.

Le canal du Saidi, qui prend ses eaux au Nil, un peu au-dessous de Désouck, traverse cependant une partie du Delta, et va se jeter dans le lac de Bourlos, situé à l'est de Rosette; il sert à inonder une quantité de terres assez considérable, et ses bords sont fertilisés. Pour reconnaître, ainsi qu'ils avaient projeté, l'est de la province de Rosette, les deux généraux Menou et Marmont voulurent suivre la rive droite du canal; mais les inondations les en empêchèrent : il fallut passer au travers des eaux sur de petites digues larges de deux pieds, qui servent à soutenir les eaux dans les points les plus élevés, pour ménager ensuite aux terrains inférieurs des arrosemens successifs.

C'est sur ces digues faciles à rompre, difficiles à parcourir, que la colonne française arriva au village de Cafr'-Schabbas-Ammer le 15 septembre (29 fructidor). Confians dans la manière dont tous les villages les avaient reçus, les deux généraux devancèrent leur escorte, accompagnés seulement de sept à huit cavaliers. Ils allaient entrer dans le village, lorsqu'ils furent assaillis par une troupe nombreuse d'habitans armés de fusils et de lances. Les cavaliers qui escortaient les généraux, étaient les savans et artistes dont nous avons parlé plus haut : ils prennent la fuite à la vue des agresseurs. Dans le même temps, un autre rassemblement d'Égyptiens s'avance au milieu des eaux pour s'emparer de la digue par laquelle les Français devaient se retirer. Ce nouvel incident détermine Menou et Marmont à suivre les fuyards : un peintre, nommé Joly, qui faisait partie de ces derniers, perdant tout-à-fait la tête, descendit de cheval, croyant échapper plus facilement au danger. Ce fut vainement que le général Marmont voulut le faire monter en croupe derrière lui : frappé de stupeur, il ne pouvait plus faire usage de ses jambes; on est forcé de

l'abandonner, et il est massacré à vingt pas derrière ses compagnons. Ceux-ci eurent bientôt rejoint le gros de la troupe.

Les deux généraux, laissant un détachement pour garder les équipages, s'avancèrent de nouveau avec environ cent quarante soldats. Mais les paysans avaient déjà coupé la digue en cinq à six endroits, et il fallut passer dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture. Ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que cette petite troupe put déboucher sur le village. Les paysans, embusqués derrière une butte de terre, ne tinrent qu'un moment, et se retirèrent dans les maisons et dans les tours qui défendent Cafr'-Schabbas-Ammer.

Pour expliquer la nouvelle résistance que les Français éprouvèrent dans ce village, il convient de donner une idée de la manière dont il est construit.

Il forme un carré de soixante toises de face environ, entouré d'un mur de brique, épais de quatre pieds, et de douze à quinze d'élévation. On ne peut y entrer que par deux portes, qui ferment les extrémités de la rue principale. Ses quatre faces sont flanquées par quatre tours saillantes, garnies de créneaux qui permettent de tirer sous tous les angles. Trois de ces tours ont dix-huit pieds d'élévation, la quatrième en a trente-cinq : ses murs, bien solides, parfaitement construits, sont crénelés aux différens étages; elle se trouve séparée du village par une enceinte intérieure de vingt à vingt-cinq pieds d'élévation, qui la joint à une tour carrée de la même courtine. L'entrée extérieure et l'entrée intérieure sont sous le feu des tours, et défendues par de bonnes portes de quatre pouces d'épaisseur. Au milieu de chaque courtine, est une tour carrée élevée également de dix-huit pieds, qui n'est point saillante, mais qui domine la campagne.

Les maisons de l'intérieur du village sont si basses, qu'un homme passe la sommité de leur toit d'un pied et demi; celles qui sont adossées à l'enceinte sont un peu plus élevées, et

1798–an VII. Egypte.

servent à placer des hommes destinés à tirer par dessus la muraille [1].

Le général Marmont, à la tête d'une compagnie de carabiniers de la quatrième demi-brigade légère, marcha jusqu'à la porte même de la grande tour; mais l'élévation de celle-ci, la force de la porte, les coups de fusil qui partent des créneaux, les pierres qui sont lancées avec vigueur, paralysent un moment l'effort des braves. Pendant ce temps, le général Menou était entré dans le village : son cheval est tué par une balle, et lui-même tombe dans un fossé de trois pieds de profondeur. Marmont, autant pour épargner ses soldats que pour précipiter l'évacuation du village par les habitans, fait mettre le feu à plusieurs maisons, et démolir une partie de l'enceinte. Cependant le feu des tours continue jusqu'à la nuit.

Vers 11 heures du soir, une autre troupe de paysans bien armés accourut des villages circonvoisins au secours des assiégés. Trente soldats embusqués sur une des digues mirent en fuite cette colonne ennemie. A minuit, le feu de la grande tour et d'une autre qui tenait encore, cessa tout à coup; les fellahs se sauvèrent à travers l'inondation, et il fut impossible de les poursuivre au milieu des eaux et des ténèbres.

Les Français achevèrent d'incendier le village et détruisirent la tour principale. Trois carabiniers furent tués, et dix-neuf blessés. Les fellahs perdirent une trentaine d'hommes.

Les deux généraux Menou et Marmont, ayant reconnu que la saison n'était pas favorable pour une incursion dans le Delta, remirent cette opération à la fin de l'inondation, et rentrèrent à Rosette.

[1] Nous sommes entrés dans ces détails pour donner une idée de plusieurs villages d'Égypte dont les habitans, dirigés par des scheicks (ou chefs de tribus) plus courageux et plus énergiques que les autres, opposaient quelquefois, par le moyen de ces fortifications, une résistance utile aux mesures toujours vexatoires et tyranniques des mameloucks.

Des événemens de même nature se passèrent, vers la même époque, dans les provinces de Mansourah, de Damiette et de Menzaleh.

Une partie des Arabes de la province de Charqieh, et ceux qui habitent les rives du lac Menzaleh, s'étaient rassemblés sous la conduite d'un chef puissant dans ces contrées, nommé Hassan-Toubar, allié et principal agent des mamelouks. Ils firent une première tentative sur Damiette, le 16 septembre; mais, repoussés par la garnison de cette ville, commandée par le général Vial, ces Arabes se réunirent au village de Schouara, qui n'est qu'à une petite distance de Damiette.

Le général Vial résolut de les chasser de ce poste, et se réunit à cet effet au général Andréossi, chargé par le général en chef de faire une reconnaissance générale du lac Menzaleh. Ils partirent l'un et l'autre de Damiette, Vial par terre, et Andréossi avec une flottille réunie dans ce port pour la mission dont il était chargé.

La colonne de Vial, forte de quatre cents hommes environ, rencontra l'ennemi en avant de Schouara, au nombre de douze à quinze cents, rangés sur une ligne depuis le lac Menzaleh jusqu'au Nil, en arrière d'un bois de palmiers qui avoisine le village. Les Arabes firent une décharge aussitôt qu'ils aperçurent les Français. Le général défendit de répondre à ce feu, s'empara du bois, et envoya une demi-compagnie de grenadiers de la vingt-cinquième demi-brigade, avec une pièce de canon, pour tourner le bois, enlever vingt-cinq barques que l'ennemi avait sur le lac, et par le moyen desquelles il espérait pouvoir opérer sa retraite, si les Français l'y forçaient. Ce mouvement fut aperçu des Arabes, qui s'avancèrent alors vers leurs bateaux; mais le général Vial débouchant en ce moment sur la grande route, envoya cent hommes pour soutenir les grenadiers et pour culbuter dans

1798–an VII. Egypte.

les rizières les Arabes déjà en désordre. Ceux de ces derniers qui étaient sur la droite de la route se jetèrent dans Schouara, quelques-uns voulurent gagner le village de Minieh, à la droite du général Vial; mais ils y trouvèrent des tirailleurs français qui les repoussèrent. Tous les bateaux s'étant mis au large, il ne fut pas possible de les approcher. Beaucoup d'Arabes se jetèrent à la nage et joignirent ces barques; les autres prirent la fuite, et traversèrent plusieurs canaux ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Le général Vial rassembla tous ses tirailleurs, et, malgré tous les canaux qui retardaient sa marche, il se porta sur Schouara pour attaquer de suite ce village; mais à peine eut-il le temps de faire ses dispositions: les soldats français, emportés par leur bouillante ardeur, se précipitèrent sur les Arabes sans attendre même qu'on leur indiquât la meilleure direction à prendre. Une partie perça par le grand chemin, l'autre gagna l'extrémité des retranchemens qui couvraient le village, en chassa l'ennemi et le culbuta bientôt sur le Nil, à l'endroit où deux canaux formaient un angle.

Cependant la flottille qui remontait le Nil, avait été retardée par le courant et le manque de vent. Le général Andréossi, impatient, avait mis son monde sur des canots de débarquement, et il arrivait au moment où les Arabes, culbutés sur le fleuve, se sauvaient à la nage et étaient fusillés par les soldats de Vial. Andréossi débarqua sur la rive droite, et se réunit à la troupe de terre. Quelques dragons poursuivirent ceux des Arabes qui se sauvaient par la grande route, en sabrèrent plusieurs, et rapportèrent l'étendard d'une tribu. Schouara fut pillé et brûlé, ainsi qu'un autre village voisin, auquel on ne mit cependant le feu que pour en chasser quelques Arabes qui s'y étaient retranchés et ne voulaient pas se rendre. Le résultat de cet engagement fut deux pièces de canon du calibre de 5, en assez bon état, trois drapeaux ou éten-

dards, deux barques ou djermes, plusieurs chevaux, des bestiaux, quelques tentes et barils de poudre. La perte des Arabes fut évaluée à trois cents hommes tués ou noyés. Les Français n'eurent qu'une vingtaine de blessés. Le sergent Lefort, de la treizième demi-brigade; Jaussoux, grenadier de la vingt-cinquième, et Sans-Peur, dragon du dix-huitième régiment, furent recommandés par le général Vial au général en chef, comme ayant pris les trois drapeaux ou étendards dont nous venons de parler, après avoir tué les Arabes qui les portaient. Le capitaine du génie Sabathier s'était également distingué d'une manière particulière.

Le général Verdier, avec une colonne de six cents hommes, chargé de marcher sur le village d'Hanout, dans la province de Mansoura, s'acquitta de cette mission avec bravoure et succès, malgré la résistance des Arabes, dont il tua une cinquantaine, sans autre perte que celle d'un grenadier de la vingt-cinquième, blessé au genou.

Plusieurs autres expéditions, peu importantes d'ailleurs par leurs résultats, eurent également lieu dans la Basse-Egypte, à la fin d'août et pendant le mois de septembre. Partout les Arabes et les fellahs révoltés furent battus; mais l'insurrection était comme l'hydre aux cents têtes, qui se reproduisaient à mesure qu'on les coupait. Les bataillons français, disséminés dans les provinces du Delta, étaient souvent insuffisans pour les marches et les courses continuelles qu'exigeaient les soulèvemens qui se manifestaient à la fois sur presque tous les points de cette partie de l'Egypte.

Nous avons dit que le général Murat commandait une de ces provinces. Ayant été informé, dans les derniers jours de septembre, qu'un grand rassemblement d'Arabes se trouvait aux environs de la ville de Mit-Kramr, située sur la branche du Nil dite de Damiette, Murat se concerta avec le général

Lanusse, qui commandait dans son voisinage, pour marcher ensemble sur ce nouveau foyer d'insurrection.

Les deux généraux ayant réuni leurs troupes au nombre d'à peu près neuf cents hommes, partirent du village de Banha, le 29 septembre. Ils atteignirent l'ennemi au village de Mit-el-Haroun, le battirent et lui prirent deux pièces de 4. Les Arabes se retirèrent en assez bon ordre sur une élévation que les gens du pays appellent Gebel-al-Tell, et dont le pied est inondé par le débordement du Nil. Cet obstacle n'arrêta point la marche des Français; en un moment la montagne fut escaladée, l'ennemi mis en fuite, et le drapeau tricolore arboré sur le sommet. Les Arabes avaient leurs troupeaux et leurs bagages dans une plaine qui se trouve en arrière de la montagne : ils gagnèrent cette partie à la nage. Les Français, quoique déjà très-fatigués d'une marche pénible, n'hésitèrent point à poursuivre les fuyards, et marchèrent pendant une demi-lieue ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, ou de la vase jusqu'à la ceinture. Ils ne purent joindre qu'une partie des Arabes, qu'ils taillèrent en pièces; le reste parvint à s'échapper, abandonnant aux vainqueurs leur camp, leurs bagages, et d'immenses troupeaux. Sans s'arrêter à ramasser ce butin, les deux généraux continuèrent de suivre l'ennemi jusqu'au village d'El-Hoaber, dans la province de Mansourah, où la rupture d'une digue et la chute du jour, les forcèrent d'arrêter leurs troupes. Celles-ci passèrent la nuit dans cette position.

Le lendemain, les deux colones de Murat et de Lanusse reprirent le chemin de Mit-Kramr, et ramassèrent les bestiaux et tout ce qu'ils avaient pris la veille. Il y avait plus de six mille moutons, une grande quantité d'ânes et une cinquantaine de chameaux. On fut obligé de tuer une partie de ce bétail, qui ne put suivre la marche des colonnes. Plus de cent Arabes étaient restés sur le champ de bataille;

un bien plus grand nombre s'étaient noyés ou abîmés dans les marais. La perte des Français ne consista qu'en quelques blessés; mais presque tous les soldats étaient sans chaussures; ils les avaient laissées dans les marais en poursuivant les Arabes. Murat fit dans son rapport le plus grand éloge de la conduite des troupes dans cette affaire, et cita particulièrement le chef de bataillon d'état-major Netervoold, Suédois d'origine, comme un officier d'une haute distinction.

Le général Andréossi, de retour à Damiette après l'expédition de Schouara, s'occupa activement de la mission qui lui était confiée, c'est-à-dire, l'exploration du lac Menzaleh, et la reconnaissance de la partie droite des côtes d'Egypte, qui s'étend depuis le fort Lesbeh, à l'embouchure, ou *bogaz*, de la branche de Damiette, jusqu'à Tineh, où se trouvait autrefois l'embouchure d'une autre branche du Nil qui n'existe plus, et que les anciens appelaient *Branche de Peluse*, parce qu'elle se jetait dans la Méditerranée, près de la ville de ce nom, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines.

La flottille d'Andréossi, composée de seize djermes, dont trois armées, partit de Damiette le 3 octobre (11 vendémiaire), à deux heures du matin, descendit le Nil et passa le bogaz à sept heures. Le général se mit en marche vers la même heure, avec cent hommes, en suivant par terre la plage qui sépare le lac Menzaleh de la mer; le reste des troupes, d'un nombre pareil au détachement, était sur les djermes. A trois heures et demie, la flottille et la faible colonne d'Andréossi étaient rendues au petit hameau de Dibeh, où le lac communique avec la mer par une bouche qui porte le nom du hameau. Le bogaz avait été passé sans difficulté. Pendant cette marche de huit heures et demie sur une langue de terre aride, où l'on ne trouve pas une goutte d'eau douce, ni le moindre abri, les soldats français ne firent entendre aucun murmure.

1798-an VII. Egypte.

Le 4, à la pointe du jour, Andréossi sonda le bogaz de Dibeh, les entrées des canaux qui se trouvent à son débouché, et qui sont formés par plusieurs îles adjacentes, et fit fouiller, pour y trouver de l'eau, une trentaine de cabanes qui sont à la pointe de l'île de l'ouest en face de la bouche de Dibeh; on en trouva plusieurs jarres. Ce ramassis de cabanes faites en nattes, et qu'on prendrait de loin pour des villages sans minarets, ne sont habitées que par des pêcheurs. Ces espèces de hameaux portent le nom générique de *mahouadeh*, qui signifie pêcherie. Vers le milieu du jour, le général se mit en route, et pénétra dans le canal de droite au sortir du bogaz de Dibeh, compris entre l'île de l'est et la terre qui tient au continent de Damiette. Ce canal a depuis quatre cents jusqu'à six cents toises de largeur. La moindre profondeur d'eau est de trois pieds, et la véritable passe de la navigation, qui se trouve au tiers de la largeur, sur la gauche, a jusqu'à onze pieds d'eau; le fond est de vase noire ou argile extrêmement tenace [1].

Le général Andréossi prenait la direction de Matarieh, lorsqu'à trois heures de l'après-midi on aperçut au sud-est un très-grand nombre de voiles allant à l'est, et cachées en partie par les îles derrière lesquelles elles se trouvaient. Ces îles, ainsi que toutes celles où la flottille avait navigué jusqu'alors, sont basses, sans culture et stériles. L'intention du général était de se porter entre Matarieh et les barques emmenant, d'après les conjectures, les mécontens de la nombreuse population de ce même village, et de négocier avec les habitans qui y restaient. Les pilotes du pays, qui s'étaient déjà effrayés, ainsi que l'interprète du général, à l'apparition d'un

[1] Nous entrons dans ces détails, parce que cette partie des côtes de l'Egypte n'a point été décrite jusqu'à présent. Nous pensons qu'on nous saura gré d'une pareille digression, au moins aussi utile que le récit d'un combat ou d'une action peu importante.

si grand nombre de djermes ennemies, conduisirent la flottille en arrière de la pointe de Matarieh, dans l'intérieur du golfe de ce nom, en sorte que les Français aperçurent, par le travers de la presqu'île, les minarets du bourg de Menzaleh. Dans le même moment, les djermes ennemies débouchèrent de derrière les îles, et se dirigèrent sur la flottille. Le jour baissait, les Français se trouvaient à cinq lieues de Damiette, sur un lac, et au milieu de plages inconnues, entre les mains de pilotes qui, d'après les signes qu'ils faisaient, croyaient à chaque instant voir tomber leurs têtes. Andréossi se trouvant avoir trop peu de troupes, résolut de rabattre vers Damiette. Les djermes ennemies firent route parallèlement à la flottille, et pénétrèrent, en passant entre deux îles, dans le même canal où naviguaient les Français; et bientôt ceux-ci se trouvèrent en présence de plus de cent barques.

Aussitôt mille cris barbares, poussés avec l'accent de la fureur, se firent entendre; l'ennemi joignait à ce vacarme effroyable les sons aigus d'instrumens de cuivre et le bruit d'une sorte de tambourin. A ces premières démonstrations succéda bientôt une vive fusillade.

Cependant le général avait fait diminuer de voiles, pour laisser arriver trois djermes qui se trouvaient très en arrière, et il avait fait mettre, en attendant, les autres djermes à la traîne les unes des autres, attachées par de bonnes amarres, résolu, ayant ainsi ses embarcations réunies en masse, de combattre ses agresseurs, qui continuaient à tirer, mais sans succès. Les djermes arrivèrent et s'amarrèrent à celles qui les précédaient. Alors les Français, rangés sur leurs bâtimens, firent un feu de file bien nourri, appuyé de six coups de canon. Ce feu, exécuté dans l'obscurité, étonna l'ennemi, qui, au lieu de continuer à marcher à la hauteur de la flottille, se contenta de harceler la queue de cette colonne de bâtimens, en la suivant jusqu'au mouillage du village de Minieh, à l'est

1798-an VII. Egypte.

de Damiette, au même endroit où il avait débarqué quelques jours auparavant, pour venir attaquer le général Vial. Là recommencèrent les mêmes vociférations, qui furent entendues de Damiette. Les barques ennemies s'approchèrent de terre, et ceux qui les montaient feignirent de vouloir débarquer, comptant sans doute que les Français allaient abandonner leurs djermes; mais le général fit rester les troupes à bord, préférant se défendre des deux côtés plutôt que d'exposer les soldats qui auraient débarqué au feu des djermes. Alors les Français recommencèrent le feu qu'ils avaient fait deux heures auparavant, autant pour repousser l'ennemi que pour avertir le général Vial de la présence de la flottille sur ce point. Mais Vial avait eu la précaution de faire observer le lac pendant le jour, et ayant disposé, vers le soir, des patrouilles, une d'elles se présenta à Minieh vers dix heures et demie. L'ennemi se fit entendre jusqu'à minuit, et se retira au lever de la lune, ne laissant que quelques djermes à une certaine distance pour observer la flottille.

Lorsque le général Andréossi prit position devant Minieh, il avait envoyé quelques hommes pour reconnaître le terrain attenant au mouillage : on trouva un canal d'eau douce. Alors Andréossi fit prévenir qu'on pouvait boire à discrétion l'eau qui était dans les djermes. Les soldats répondirent : « Nous n'avons plus soif ni faim; nous ne demandons qu'à combattre. » Ces paroles furent rapportées au général par le chef de bataillon Deslonges, de la vingt-cinquième demi-brigade, officier distingué, dont la haute valeur servait d'exemple aux soldats sous ses ordres. Les Arabes fellahs perdirent un certain nombre des leurs dans cette affaire, où les Français n'eurent pas même un seul homme blessé. Le chef de ce rassemblement ennemi était ce même Hassan-Toubar dont nous avons parlé plus haut. Quelques jours après, le général Dugua fit écrire à ce scheick par un de ses amis, pour l'engager

à entrer en accommodement avec les Français. Voici sa réponse : « Je ne veux voir les Français ni de loin ni de près ; s'ils me donnent la certitude de rester tranquille chez moi (au bourg de Menzaleh), je leur paierai le tribut que je payais aux mamelouks ; mais je ne veux aucune communication avec ces infidèles. »

Trois jours après cette incursion sur le lac Menzaleh, le général Andréossi, qui se trouvait indisposé, envoya le chef de bataillon des pontonniers Tirlet [1], avec le capitaine du génie Sabathier, pour continuer les opérations relatives à la reconnaissance du lac ; ces officiers rentrèrent à la nuit sans avoir aperçu aucun mouvement de la part de l'ennemi. Cependant, le 8 octobre, à une heure du matin, un nombre de barques encore plus grand que dans la journée du 4, se présenta devant la flottille française, toujours mouillée à Minieh ; mais le feu des djermes, soutenu par celui d'une pièce de 8, qui avait été disposée sur la rive pour protéger le mouillage, parvint à éloigner l'ennemi, qui se retira en désordre.

En envoyant le général Andréossi pour faire la reconnaissance du lac Menzaleh, Bonaparte connaissait d'avance une partie des obstacles que cet officier rencontrerait dans son opération : c'est pourquoi il avait ordonné au général Dugua, gouverneur de la province de Mansourah, de détacher une forte colonne pour s'emparer du bourg de Menzaleh, résidence du scheick Hassan-Toubar, et principal repaire de ces Arabes fellahs dont les djermes infestaient le lac.

Le général Damas fut chargé de cette opération, au retour d'une expédition qu'il venait de faire sur le canal d'Achmoun, au village de Damanet, où il avait dispersé un rassemblement de fellahs insurgés. Il arriva à Menzaleh le 7 octobre, sans

[1] Aujourd'hui lieutenant-général d'artillerie. C'est le même officier que nous avons déjà cité honorablement en rapportant le passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1796. *Voyez* tome VI, page 176.

1798-an VII. Égypte.

rencontrer d'obstacles, et fut joint dans ce village par le général Andréossi, dont la flottille fut obligée de mouiller à une lieue de la côte, parce qu'il est impossible aux bateaux d'en approcher plus près, à cause des bas-fonds.

Le résultat des deux opérations combinées fut de contraindre les djermes ennemies à fuir jusques auprès de l'ancienne bouche pélusiaque, et de donner aux Français la facilité d'établir des postes militaires à Matarieh et à Menzaleh, pour la protection de la flottille destinée à croiser sur le lac.

Nous avons laissé le général Desaix sur le canal de Jussef, se disposant à aller attaquer Mourad-Bey dans la province de Faïoum. La navigation de la flottille sur laquelle se trouvaient les troupes de la division française était extrêmement difficile. Le canal serpentant dans les terres, les vents faisaient échouer les bâtimens presqu'à chaque instant. Les soldats étaient très-souvent dans la nécessité de tirer les barques, et de se plonger, à cet effet, jusqu'à la ceinture, dans une eau vaseuse. Rien ne peut se comparer à la fatigue qu'ils éprouvèrent dans cette marche de plusieurs jours et de plusieurs nuits sans presque aucune relâche. Vis-à-vis le village de Melaoueh, Desaix renvoya dix des plus grandes djermes qui ne pouvaient pas suivre, en y faisant placer les nombreux malades de sa colonne, par le canal du même nom qui aboutit au Nil. Les malades devaient être conduits à Benisouef, pour y être soignés et se trouver à portée de rejoindre la division après leur guérison. Les Français arrivèrent à Behneseh, où ils espéraient rencontrer les mameloucks, comme quelques paysans l'avaient annoncé; mais ils n'y trouvèrent aucun ennemi. Ce ne fut qu'au village de Benkiah, le 4 octobre, qu'on aperçut les premiers détachemens de Mourad, au nombre de cent cinquante mameloucks et autant d'Arabes. Une colonne de quatre cents Français, marchant le long du canal à la hau-

teur de la flottille, força ces détachemens à s'éloigner, et permit à la division de suivre sa route.

Le 5 octobre, les Français virent paraître un corps de six cents mameloucks, qui, placés en assez bon ordre sur la rive droite du canal, passant en cette partie sur la lisière du désert, se disposaient à faire feu sur la flottille. Il était impossible de débarquer en cet endroit, à cause des inondations : Desaix fit rétrograder les bâtimens à une demi-lieue, pour mettre les troupes à terre et marcher sur l'ennemi; celui-ci envoya un détachement, afin de troubler cette opération; mais les carabiniers de la vingt-unième légère ne permirent pas aux mameloucks d'approcher de la rive : la division put débarquer sans empêchement, et se forma aussitôt. Desaix fit aussi mettre à terre deux pièces de canon attelées, et les troupes s'avancèrent dans le désert en côtoyant l'inondation.

Cependant, les mameloucks se retiraient lentement devant les Français; les pelotons de ceux-ci, qui marchaient en avant-garde, firent pendant plus de quatre heures un feu continuel sur cette cavalerie, qui essayait de riposter sans charger, et qui perdit quelques chevaux; elle était commandée par le bey Mohammed-Elfy, créature et favori de Mourad. Desaix s'arrêta pour attendre ses barques, qui suivaient, gardées par deux cents hommes et montées par deux cents hommes blessés ou malades. La division bivouaqua dans le désert.

Le lendemain, 6 octobre, les troupes se remirent en marche un peu avant le jour, et la flottille suivit, malgré les vents contraires. Bientôt on aperçut l'armée de Mourad placée sur toutes les hauteurs parallèles au Nil : Desaix marcha sur-le-champ pour le déposter, et y réussit après quelque résistance. Mourad reforma ses troupes dans la plaine en arrière des hauteurs, sur une ligne très-étendue.

Desaix forma sa division en carré, éclairé par deux pelotons, dans le même ordre, de deux cents hommes chacun. Ces

1798-an VII. Egypte.

deux petits carrés soutenaient, l'un devant, l'autre derrière, deux autres pelotons de tirailleurs, opposés aux tirailleurs ennemis, qui venaient tirer jusque sur le grand carré. Lorsque les Français furent arrivés à une certaine distance du centre ennemi, ils firent halte pour se reposer et se rafraîchir un instant, car ils marchaient depuis trois heures; ils purent alors apercevoir Mourad-Bey sur le devant de sa tente, entouré de ses beys et kachefs, et des principaux officiers de sa maison. La division ne tarda pas à se remettre en mouvement au pas de charge. Les mameloucks n'osèrent point attendre le choc, et se replièrent après avoir reçu plusieurs coups de canon tirés avec une étonnante précision par l'artillerie légère, qui leur tua quelques hommes et quelques chevaux. Desaix fit marcher inutilement à leur poursuite le reste de la journée.

Le 7, la division aperçut les mameloucks qui venaient à elle. L'intention de Mourad était d'attirer les Français dans le désert, afin de les éloigner de leur flottille et de leurs provisions. Desaix avait trop d'expérience pour ne pas pénétrer le dessein de son adversaire; c'est pourquoi, après avoir repoussé les mameloucks, il se rapprocha du canal pour couvrir ses bâtimens: l'ennemi ne tarda pas à revenir en poussant de grands cris, mais le feu des pelotons avancés suffit pour le tenir à une distance respectueuse. Les Français, qui avaient consommé leurs vivres dans les deux journées précédentes, en prirent sur les bâtimens pour deux autres jours. Dans les affaires qui venaient d'avoir lieu, la division n'avait eu qu'une dixaine de blessés. La perte de l'ennemi avait été bien plus considérable: les paysans l'estimèrent à plus de cinquante hommes.

Le lendemain, 8 octobre, au matin, la division se remit en marche. Desaix venait d'être informé que Mourad-Bey se retranchait au village de Sédiman, où il avait rassemblé toutes

ses ressources, tous les Arabes de son parti, et que, fort de quatre à cinq mille chevaux, il se disposait à tenter un vigoureux effort. Le général français résolut d'attaquer Sédiman par le côté qui touche le désert, et s'éloigna à cet effet de l'inondation. Le pays est formé de monticules irréguliers; une vallée assez profonde séparait les deux partis.

Les Français étaient formés à peu près dans le même ordre que dans la journée du 6. Après deux heures de marche, Desaix vit la cavalerie ennemie s'avancer rapidement vers lui, au son d'une musique barbare. Les pelotons avancés étaient à peine repliés sur les petits carrés, et les deux pièces d'artillerie légère mises en batterie, lorsque les mameloucks se précipitèrent de toutes parts sur les Français. Ceux-ci les virent arriver avec le plus grand sang-froid. Desaix avait commandé aux grenadiers de la vingt-unième légère de faire feu : « A vingt pas, général, répondirent ces braves; nous ne tirerons pas avant. » Le canon éloigna les mameloucks du front du grand carré, mais ils se jetèrent sur les deux petits carrés placés aux angles, l'un devant, l'autre derrière. Le capitaine Vallette, qui commandait celui de droite, ordonna à ses chasseurs (de la vingt-unième légère) de ne faire feu qu'à dix pas et de croiser la baïonnette. Cet ordre fut exécuté : l'ennemi, trop nombreux pour être arrêté d'abord par un feu trop court et trop peu nourri, arrive jusque sur les baïonnettes; il ne peut rompre le petit carré; le feu des second et troisième rangs le foudroie, et les baïonnettes du premier éventrent ses chevaux. Les mameloucks jettent alors sur leurs adversaires fusils, tromblons, haches, pistolets, masses d'armes, et jusqu'à leurs sabres et leurs poignards : plusieurs soldats succombent sous ce nouveau genre de traits; les mameloucks pénètrent dans le carré; douze Français tombent morts, trente sont blessés, mais l'ennemi paye cher cet avantage : autant des siens mordent la

1798-an VII. Egypte.

poussière. Bientôt la mitraille et le feu du grand carré parviennent à dégager les intrépides chasseurs du capitaine Vallette, qui rentrent dans ce carré après avoir dépouillé ceux de leurs riches adversaires qui sont restés sur le terrain. La conduite de ces trop braves soldats qui, pour la plupart, n'avaient voulu se battre qu'à la baïonnette, est au-dessus de tout éloge.

Pendant que cela se passait au petit carré de droite, d'autres mameloucks, aussi nombreux que les premiers, s'étaient avancés sur le carré de gauche, commandé par les capitaines Sacrost, de la vingt-unième, et Geoffroy, de la soixante-unième. Mais le feu de cette troupe, beaucoup plus prompt et mieux nourri que celui du carré de droite, repoussa la charge. L'ennemi se porta alors sur le côté du grand carré formé par la quatre-vingt-huitième; il fut reçu de même. Le chef de cette demi-brigade, Conroux, fut blessé à l'épaule droite.

Cependant, avant de marcher sur le gros des troupes ennemies, il fallait transporter les blessés. Malgré toute la diligence que mirent les Français à cette opération, Mourad-Bey eut le temps de faire placer quatre pièces de canon sur un monticule: déjà ces pièces faisaient un grand ravage, mais Desaix ordonna de marcher dessus au pas de charge. La mitraille ne put arrêter la marche du carré, non plus qu'une charge vigoureuse entamée sur le front de la quatre-vingt-huitième, au milieu de la course. L'ennemi, étonné de cette intrépidité, s'enfuit dans le plus grand désordre; et le capitaine Rapp, aide-de-camp de Desaix, à la tête des tirailleurs, s'empara des quatre pièces. Embarrassé de ses blessés, et voulant reposer ses soldats, haletant de soif et de fatigue, Desaix arrêta la division sur les bords de l'inondation du Faïoum. Dans toute cette partie, on ne peut approcher aucun village. Après quelques instans de repos, les troupes marchèrent sur

Sédiman, évacué par les troupes de Mourad, pour que les blessés y fussent pansés et transportés ensuite sur les djermes de la flottille.

Les Français avaient perdu dans le combat quarante hommes tués et quatre-vingt blessés. Le capitaine Humbert, de la vingt-unième légère, fut au nombre des morts; cinq autres officiers reçurent des blessures dangereuses. Plus de trois cents mamelouks restèrent sur le champ de bataille, et Mourad emmena un plus grand nombre de blessés ; la plaine était couverte de cadavres de chevaux. Les beys et les kachefs, autant par bravoure personnelle que pour animer leurs gens, s'étaient plus particulièrement exposés au danger ; aussi plusieurs d'entre eux reçurent-ils la mort ou des blessures graves. Les beys Sélim-Aboudia, Osman-Bardizy, Osman-Tamburdji étaient au nombre des tués. Mohammed-Elfi-Bey avait reçu un coup de feu à la cuisse.

Les chefs de bataillon Eppler et Morand [1], les capitaines Vallette, Sacrost, Geoffroy, les lieutenans Horman et Nicolier, les sergens Pierre Laurent, Jérôme, les sous-officiers et soldats Parilès, Rougereau, Richoux, Tremier, Girard, Tissot, Châtelain, Demonge, Marchand, Duchêne et Morin, méritèrent une mention plus particulière dans les rapports des généraux et chefs de corps. Nous n'avons pas besoin de dire que ces derniers donnèrent de nouvelles preuves de leur sang-froid ordinaire; notamment le général Friant, l'adjudant-général Donzelot, et les chefs de brigade Robin et Conroux.

L'Égypte n'avait point encore vu de combat plus opiniâtre et plus meurtrier, et, ce qui rend encore le succès obtenu par les Français plus remarquable, c'est que les troupes de Mourad-Bey étaient six fois plus nombreuses que celles de

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

1798—an VII. Egypte.

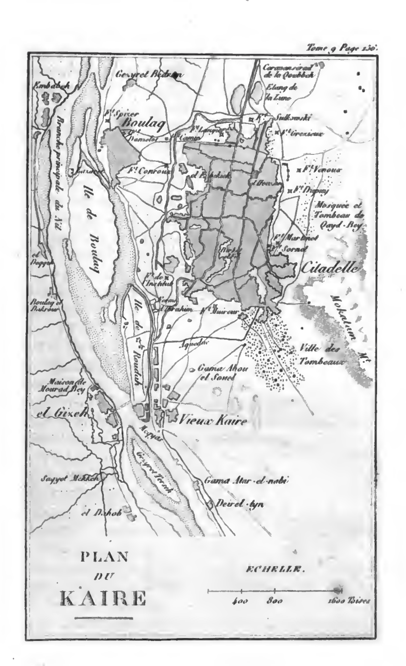
Desaix : celui-ci avait à peine deux mille hommes. Le résultat de cette action brillante fut la séparation des Arabes d'avec les Mameloucks, et l'occupation de la fertile province de Faïoum, où Desaix alla s'établir pour reposer ses troupes. Les mameloucks se retirèrent d'abord derrière le lac de Gaza, et de là au village de Delgé, à la hauteur de celui de Melaoueh, sur le Nil. Un autre avantage de la victoire de Sédiman fut de convaincre Mourad-Bey de l'impossibilité de vaincre l'infanterie française en bataille rangée. Il faut attribuer à l'expérience qu'il fit dans cette journée de l'intrépidité surnaturelle de nos soldats, le parti pris par ce chef des mameloucks de ne plus se mesurer franchement avec eux. Il résolut de les harceler, de fuir quand il serait poursuivi, et de ne se laisser jamais approcher d'assez près pour être contraínt d'engager un combat désavantageux. Cette tactique de Mourad était celle des Arabes. Ce ne fut pas sans une extrême répugnance que ce guerrier se soumit à des manœuvres si opposées à son courage impétueux et à son audace naturelle. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle manière de faire la guerre aux Français tint ceux-ci dans un mouvement continuel, et leur fit éprouver, dans les marches et contre-marches auxquelles ils furent forcés, plus de mal qu'ils n'en auraient eu dans des combats réguliers.

22 octobre. (1er brumaire) Egypte.

Révolte du Kaire; mort du général Dupuy, du colonel Sulkowski, etc. [1] — Deux mois étaient écoulés depuis l'entrée des Français dans le Kaire, et jusqu'alors la population de cette immense capitale avait paru étrangère à toutes les trames ourdies contre les nouveaux dominateurs de l'Egypte par les agens secrets des beys, des Turcs et des Anglais.

Bonaparte n'avait négligé aucun des moyens qui pouvaient

[1] Journaux du temps, et mêmes Documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.


Tome 9 Page 230.
Gezyret Bedran
Caravanséraïl de la Qoubbeh
Etang de la Lune
Embabeh
F.t Spizer
Boulaq
F.t Camin
F.t Sulkowski
F.t Grezieux
Branche principale du Nil
Ile de Boulaq
F.t Conroux
F.t Venoux
F.t Dupuy
Mosquée et Tombeau de Qayd-Bey
F.t Martinet
F.t Sornet
Citadelle
F.t de l'Institut
Boulaq et Dakrour
F.t Mireur
Mokatam M.t
Ile de Roudah
Aqueduc
Ville des Tombeaux
Gama Abou el Soued
Maison de Mourad Bey
el Gizeh
Vieux Kaire
Gama Atar-el-nabi
Deir el-tyn
el Dahab
PLAN DU KAIRE
ECHELLE.
400
800
1600 Toises



Digitized by Google

établir la confiance chez les principaux habitans, paralyser les intrigues des ennemis des Français, et rendre sans effet les déclamations frénétiques des ulémas, des imans, et autres ministres de la religion mahométane. Le divan établi par lui était consulté sur les moindres intérêts, et il s'empressait de faire droit aux demandes ou réclamations légales que lui adressait cette assemblée municipale. Il avait mis ses soins à respecter lui-même et à faire respecter par tous ce qui tenait aux usages religieux et civils. Cette conduite avait concilié au général en chef l'estime et la vénération de plusieurs personnages en crédit parmi le peuple, et, dans leur reconnaissance, ils l'avaient appelé Ali. Le nom du gendre de Mahomet, digne successeur de l'auteur du Coran, et prophète comme lui, leur avait paru le plus convenable pour exprimer l'opinion qu'ils avaient conçue du caractère et des grandes qualités du vainqueur des mamelouchs.

Mais plusieurs des chefs de la religion, et tous les sectateurs austères de l'islamisme, étaient loin de partager l'enthousiasme de ceux dont nous venons de parler. Au lieu de regarder comme un bienfait la protection que le général français accordait aux musulmans, ils ne voyaient dans ses démarches qu'une profanation insultante, un grand avilissement. Les ennemis de la république trouvèrent donc parmi ces fanatiques des gens disposés à se rendre les instrumens de leur haine et de leurs machinations. Les dernières classes du peuple ne tardèrent pas à recevoir l'impulsion qui leur fut donnée dans ce sens. L'esprit d'insurrection se propagea avec activité : les meneurs n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour jeter le masque et lever l'étendard de la révolte, lorsque malheureusement cette occasion fut hâtée par les Français eux-mêmes.

En Egypte, comme dans toutes les contrées de l'Orient où règne le despotisme, presque toutes les propriétés ne sont que

des concessions temporaires du gouvernement. elles peuvent être retirées ou renouvelées, suivant le caprice du maître absolu, à la mort du titulaire.

Bonaparte n'avait point trouvé dans les finances de l'Egypte les ressources qu'il en espérait. La cessation du commerce extérieur, les trésors emportés par les mamelouks, la méfiance générale des propriétaires et des gens riches, avaient fait disparaître une grande partie du numéraire, dans un pays d'ailleurs où ce dernier n'est pas très-abondant, et où toutes les impositions légales se payent en nature. Pour se procurer l'argent nécessaire aux besoins de l'armée, il aurait fallu recourir à la voie des avanies, moyen odieux, précaire, et qui aurait trop rappelé les mamelouks, dont il importait de faire oublier les mesures vexatoires. Le sieur Poussielgue, nommé administrateur général des finances, proposa au général en chef d'établir le droit d'enregistrement, de soumettre toutes les concessions dont nous venons de parler plus haut à une révision, et de faire enregistrer tous les actes portant confirmation. Ce moyen fiscal, absolument inconnu dans l'Orient, fut regardé comme une avanie déguisée, et excita un mécontentement général, notamment au Kaire, séjour habituel de presque tous les grands concessionnaires de l'Egypte. Les mêmes hommes qui par amour pour la tranquillité avaient résisté aux insinuations des malveillans, tant qu'ils avaient cru leurs propres droits en sûreté, partagèrent les ressentimens des ennemis des Français quand ils se virent attaqués dans leurs intérêts. Cette disposition d'esprit chez les grands propriétaires, patrons des classes inférieures du peuple, gagna promptement celles-ci. Les malveillans, et surtout certains ministres des mosquées, trouvèrent l'occasion favorable pour mettre en œuvre le grand ressort de la religion. Les temples retentirent de prédications séditieuses, où l'on faisait intervenir l'autorité de Dieu et de son pro-

phète. Le fanatisme égara bientôt toutes les têtes ; et le désir de secouer un joug qu'on lui représentait comme plus odieux encore que celui des beys, réunit sous l'étendard de la foi musulmane le peuple entier de la capitale de l'Egypte.

Le 21 octobre, à la pointe du jour, des rassemblemens se formèrent dans les divers quartiers du Kaire. Une foule considérable se porta en tumulte au palais où le divan était assemblé, pour inviter celui-ci à se transporter en corps chez le général en chef, à l'effet de lui demander le rapport de son arrêté sur l'enregistrement des propriétés. Mais, par l'effet de l'exaltation que produisent toujours dans les esprits de la multitude les grands rassemblemens séditieux, le peuple du Kaire se crut assez fort pour pouvoir braver le ressentiment des Français, et pour entreprendre de chasser de la ville cette poignée d'hommes qu'il regardait comme les oppresseurs les plus odieux. Se fiant à la faiblesse numérique de la garnison et à l'éloignement des différens postes occupés par elle, des détachemens nombreux se portèrent simultanément dans les quartiers particulièrement habités ou fréquentés par les Français, et massacrèrent tous ceux de ces derniers qu'ils rencontrèrent, ainsi que les individus qu'ils soupçonnaient d'être leurs partisans. La maison occupée par le général du génie Caffarelli fut investie et mise au pillage. Fort heureusement cet officier était sorti dès le matin pour aller avec le général en chef, et presque tous les officiers de l'état-major, visiter l'île de Roudah, où il était question de faire quelques établissemens militaires. Deux ingénieurs des ponts et chaussées, Thévenot et Duval, se trouvaient seuls dans la maison de Caffarelli, au moment où les révoltés s'y présentèrent en poussant des hurlemens effroyables. Les deux officiers, n'écoutant que leur courage, rassemblèrent les domestiques du général et voulurent opposer une vive résistance à ces furieux ; mais que pouvaient quelques hommes contre une masse de fa-

1798-an VII. Egypte.

natiques excités par la religion, la soif de la vengeance et du pillage? Forcés dans les derniers appartemens de la maison, les ingénieurs et leurs auxiliaires ne peuvent éviter la mort et sont mis en pièces.

Dans le même temps, une autre troupe de révoltés se portait sur la maison de Cassim-Bey, dans un quartier assez éloigné de ceux occupés par les Français. Ce local avait été donné par Bonaparte aux membres de l'Institut et de la commission des arts et des sciences pour s'y réunir. Obligés de se défendre dans cet asile consacré à l'étude, les savans et les artistes prirent les armes, et, secondés par leurs domestiques, ils se barricadèrent. Malgré l'immense supériorité des assaillans, les dignes compagnons des guerriers français donnèrent la preuve que la bravoure et l'intrépidité s'allient fort bien au savoir et aux talens libéraux ; ils se défendirent avec tant d'opiniâtreté et de présence d'esprit, que l'attaque dirigée contre eux ne put avoir aucun succès. Les membres de l'Institut et de la commission restèrent sous les armes jusqu'au moment où, ayant reçu quelque renfort, ils se virent délivrés de l'espèce de siége qu'ils avaient soutenu pendant toute la journée.

Cependant le général Dupuy, commandant du Kaire, avait été promptement averti des rassemblemens formés par la populace. Moins alarmé qu'il n'aurait dû l'être sur un pareil mouvement, il s'était contenté d'abord d'ordonner quelques patrouilles, qui furent bientôt insuffisantes pour dissiper les séditieux. Mais apprenant, par les rapports qui lui arrivaient de tous les côtés, que l'insurrection avait un caractère sérieux, Dupuy quitta son hôtel, accompagné de son aide-de-camp, le capitaine Maury, du négociant Baudeuf, qui lui servait d'interprète, et d'un piquet de dragons; ordonnant en même temps à la trente-deuxième demi-brigade, casernée sur la place de Birket-el-Fyl, de prendre les armes et de se tenir

prête à marcher ; le général prit sa direction sur le grand cimetière, appelé *la ville des tombeaux*, où se trouvait, suivant les rapports, un des plus considérables rassemblemens. La plupart des rues étaient obstruées par une foule immense, et un grand nombre d'habitans postés dans les maisons tiraient sur les Français, ou les accablaient de pierres et de morceaux de bois. Toutefois le général Dupuy s'était avancé jusqu'auprès du quartier des Francs, en chassant ou dissipant à coups de sabre tout ce qui se présentait sur son passage. Il allait entrer dans la rue dite des Vénitiens, lorqu'il se vit arrêté par un groupe de populace qui barrait la rue et paraissait vouloir disputer vivement le passage. Le négociant Baudeuf voulut haranguer les révoltés, mais sa voix fut couverte à l'instant par les hurlemens de ceux-ci. Emporté par son bouillant courage, et méprisant trop peut-être le genre d'ennemis qu'il avait à combattre, le général ordonne aux dragons de le suivre, et se précipite avec eux sur le rassemblement sans attendre l'arrivée de l'infanterie, dont le feu eût été nécessaire pour ébranler préalablement la masse qu'il s'agissait de charger. Le premier choc de Dupuy et de son escorte fit d'abord reculer les premiers assaillans; mais la rue était trop étroite pour laisser écouler le groupe en retraite. Le général, qui s'était ouvert avec les plus grandes peines un passage à travers les révoltés, est bientôt entouré par eux et couvert de blessures; un coup de lance l'atteint au-dessous de l'aisselle gauche et lui coupe l'artère. L'aide-de-camp Maury, cherchant à parer les coups portés à son général, est lui-même renversé de cheval. Dupuy, quoique blessé à mort, voit le danger de son aide-de-camp, et se baisse pour lui tendre la main et l'aider à se remettre en selle : ce mouvement fait sortir à gros bouillons le sang de la plaie de ce général, qui tombe lui-même évanoui. Les dragons parviennent cependant à écarter les assaillans; on transporte Dupuy dans la

1798-an VII. Egypte.

maison du colonel Junot, aide-de-camp de Bonaparte, et il expire quelques minutes après, en regrettant de n'avoir pas pris plus tôt des mesures vigoureuses pour s'opposer à une sédition qui faisait des progrès aussi terribles.

La nouvelle de la mort du général Dupuy se répandit en un instant dans presque tous les quartiers de la ville; le canon d'alarme se fit entendre, et le général Bon prit le commandement des troupes qui se rassemblaient de toutes parts. De nombreux détachemens d'infanterie dirigés dans les rues principales, firent un feu aussi vif que meurtrier sur les révoltés. Plus de quinze mille de ces derniers, chassés et poursuivis la baïonnette dans les reins, se réfugièrent dans la grande mosquée, dite El-Héazar, où ils se retranchèrent, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort, cherchant à rallier tous ceux des habitans qui n'avaient point encore osé se réunir à eux, et que les imans et les mollahs, placés sur les galeries des minarets, appelaient à la vengeance commune.

D'un autre côté, les Arabes du désert, prévenus sans doute de l'insurrection, s'étaient avancés jusque sous les murs de la ville, et cherchaient à y pénétrer pour se réunir aux révoltés, profiter du désordre général, et se livrer au pillage.

Le bruit du canon d'alarme, et des exprès qui lui furent d'abord envoyés, avertirent Bonaparte de ce qui se passait au Kaire. Il se hâta d'accourir de l'île de Roudah avec les officiers et les guides de l'armée qui l'accompagnaient. Arrivé à l'une des portes du vieux Kaire, il y trouva un rassemblement considérable, qui l'empêcha de pénétrer; s'étant présenté ensuite à la porte dite de l'Institut, il rencontra un obstacle semblable, et ne put rentrer au Kaire que par la porte de Boulaq. Les communications des différens quartiers de la ville entre eux étant interrompues, le général en chef donna le commandement de la partie qu'il occupait à son aide-de-camp Junot, et fit disposer des postes autour de la place Ezbekieh.

Sur ces entrefaites, un convoi de malades de la division Reynier, venant de Belbeys, fut attaqué par les Arabes au moment où, ignorant ce qui se passait, il allait entrer dans la ville. Les assaillans eurent bientôt dispersé la faible escorte de ce convoi, et tous les malades furent égorgés sans qu'il en échappât un seul.

A la chute du jour, Bonaparte avait réussi à faire mettre plusieurs canons en batterie à l'entrée des rues principales, et la nuit se passa sous les armes. La plus grande partie des insurgés, selon l'usage général en Orient de ne rien entreprendre après le coucher du soleil, s'étaient retirés dans les maisons, et ceux qui occupaient la grande mosquée avaient cessé de faire feu sur les Français. Cette espèce de suspension d'hostilités dura toute la nuit; mais le lendemain, à la pointe du jour, les insurgés se rassemblèrent de nouveau, et, maîtres de plusieurs issues de la ville, ils en facilitèrent l'entrée aux Arabes et aux révoltés du dehors. Ce secours remplit la ville d'Arabes et de paysans armés de bâtons, de piques, de sabres, de poignards et même de fusils. Mais, pendant la nuit, Bonaparte avait fait toutes les dispositions nécessaires pour repousser les nouvelles attaques des Egyptiens. Une colonne d'infanterie marcha sur le grand cimetière, qui se trouvait occupé par un fort rassemblement : ceux qui le formaient furent dispersés ou taillés en pièces. La grande rue dite du Petit-Thouars (en mémoire du brave capitaine du *Tonnant*, tué au combat d'Aboukir), devint aussi le théâtre d'un carnage non moins sanglant. Une compagnie de grenadiers et une batterie d'obusiers se trouvaient placées au débouché de cette rue sur la place d'Ezbekieh. Les insurgés, voyant qu'ils s'exposeraient à une mort certaine en s'avançant par une voie aussi dangereuse, s'étaient glissés par des chemins détournés, à travers les jardins et les cours des maisons, dans une mosquée qui se trouve au premier tournant de la rue, et de là

faisaient feu sur la batterie et sur les grenadiers. Ceux-ci marchèrent sur la mosquée, en enfoncèrent les portes à coups de hache, et chassant dans la rue les hommes qu'elle renfermait, les obligèrent à essuyer le feu de la batterie, en même temps qu'ils les fusillaient du poste dont eux, grenadiers, venaient de s'emparer. La rue fut jonchée des cadavres de ces fanatiques.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur, les généraux Dumas (Alexandre), Lannes et Vaux, étaient sortis de la ville, avec des détachemens de cavalerie et d'infanterie, pour battre la campagne. Ils repoussèrent et dispersèrent une grande partie des Arabes bédouins et fellahs qui accouraient encore de tous les côtés pour pénétrer dans le Kaire. Le chef de brigade Sulkowski, aide-de-camp de Bonaparte, avait été envoyé, avec un détachement des guides, sur le chemin de Belbeïs. Il rentrait en ville, après avoir mis en fuite tous les partis qui s'étaient trouvés sur son passage, lorsqu'il rencontra, à la porte d'El-Nan, la populace de ce quartier qui s'y était rassemblée. Trop brave pour craindre d'affronter de si misérables adversaires, quel que fût leur nombre, Sulkowski s'élance avec ses guides à travers les flots de la multitude, et veut se frayer un passage pour gagner le quartier-général; mais son cheval, effrayé par les cris affreux que poussent les révoltés tombant sous les coups redoublés du cimeterre de son maître, se cabre, s'abat, et renverse celui-ci. La tourbe se précipite alors sur le vaillant Sulkowski, qui, dans la position où il se trouve, ne pouvant plus opposer qu'une vaine résistance, est massacré avant que les guides qui l'accompagnent aient pu le dégager. La perte de ce jeune héros fut vivement sentie par le général en chef et par toute l'armée. Sulkowski, issu d'une des plus nobles familles de la Pologne, n'avait pas voulu demeurer le témoin passif de l'asservissement de sa patrie; il était venu chercher la liberté et

la gloire dans les rangs des guerriers français, qu'il étonna souvent par son dévouement et sa rare intrépidité.

Les révoltés étaient toujours maîtres de la grande mosquée, et paraissaient vouloir s'y maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Toutes les issues de ce poste redoutable étaient barricadées et fortement gardées; il eût fallu perdre beaucoup de monde pour tenter de s'en emparer de vive force, et encore le succès eût-il été douteux. Bonaparte donna l'ordre au général Dommartin de se diriger vers la citadelle, et d'établir plusieurs batteries sur le revers du Mokatam, chaîne de montagnes dont la partie orientale domine le Kaire, et au pied de laquelle est bâtie le château ou citadelle de cette ville, à l'effet de foudroyer le principal repaire des insurgés. Pendant que le général d'artillerie s'occupait de remplir cette mission importante, le général en chef envoya à plusieurs reprises des parlementaires, choisis parmi les principaux habitans restés fidèles, pour offrir aux insurgés un pardon généreux, s'ils consentaient à déposer les armes. Il voulait épargner à la capitale de l'Egypte les suites de la mesure terrible qu'il venait de prendre. Cette dernière démarche de Bonaparte fut considérée par les révoltés comme un acte de faiblesse, et, se confiant dans leur supériorité numérique, ils se refusèrent à toutes les propositions qui leur furent faites. Le général en chef se vit donc forcé à user de tous ses moyens militaires pour réduire des hommes aussi déterminés. Des colonnes de grenadiers s'avancèrent par les rues qui conduisent à la grande mosquée, à l'effet de cerner cet édifice, et pour empêcher qu'aucun de ceux qu'il renfermait ne tentât de s'échapper. Le général Dommartin démasqua alors ses batteries, le commandant de la citadelle fit également tirer les siennes, et bientôt les bombes, les boulets et les obus, renversèrent ou incendièrent plusieurs maisons, et endommagèrent la mosquée. Le bombardement avait commencé à quatre heures

du soir : par un hasard assez extraordinaire, le ciel, presque toujours serein dans cette saison, vint à s'obscurcir, et le tonnerre mêla ses bruyans éclats à ceux de l'artillerie française. Cet incident parut frapper l'imagination superstitieuse des Egyptiens, et contribua peut-être plus que toute autre chose à ramener la tranquillité dans les autres quartiers du Kaire.

Le bombardement continuait à faire de grands ravages sur le point de la ville où il était dirigé. La crainte d'être ensevelis sous les décombres de la grande mosquée réduisit les révoltés à la nécessité d'implorer la générosité de Bonaparte, en lui promettant pour l'avenir une soumission exemplaire. Cette détermination était tardive; et, dans l'opinion de Bonaparte, un châtiment sévère pouvait seul lui répondre des dispositions futures des rebelles. Il répondit aux envoyés de ceux-ci : « Vous avez refusé ma clémence quand je vous l'offrais, l'heure de la vengeance est sonnée : vous avez commencé, c'est à moi de finir. » Les hommes qui occupaient la grande mosquée durent alors chercher dans leur désespoir les derniers moyens de salut. Ils essayèrent une sortie, et cherchèrent à se faire jour les armes à la main; mais, reçus à la baïonnette par les grenadiers, ils ne trouvèrent que la mort. Alors les principaux chefs de l'insurrection, se dévouant pour le salut de la multitude, s'avancèrent désarmés vers les soldats, et implorèrent leur pitié par les démonstrations les plus pressantes, en poussant tous ensemble le cri *amman!* ce qui signifie miséricorde. Il était huit heures du soir. Bonaparte, satisfait d'avoir enfin réduit ce dernier et redoutable rassemblement, ordonna d'épargner les supplians, fit cesser le feu, et reçut à quartier tout ce qui restait encore de révoltés.

Ceux-ci avaient perdu de trois à quatre mille hommes dans les deux journées des 21 et 22 octobre, et le nombre des Français tués ou mis hors de combat ne s'était pas élevé au-dessus

de trois cents. Mais si l'on considère la force effective de l'armée d'Egypte, l'éloignement où elle se trouvait de la mère-patrie, et ce qui lui restait encore à faire pour étendre et consolider sa conquête, on ne pourra pas se dissimuler que la révolte du Kaire dut occasioner aux Français un dommage notable. A la vérité, Bonaparte tira de sa victoire un avantage précieux, celui d'imprimer dans l'esprit des Egyptiens, et particulièrement des habitans du Kaire, une grande idée des forces qu'il avait à sa disposition.

Le 24 octobre, les proclamations suivantes, imprimées en arabe, furent publiées et affichées dans les rues du Kaire[1].

Les gens de loi de la ville du Kaire aux habitans des provinces.

« Nous supplions le Tout-Puissant de vous préserver de la sédition et du désordre caché et public, et de vous éloigner de ceux qui cherchent à faire le mal sur la terre.

« Savoir faisons aux habitans des provinces qu'il est arrivé quelque désordre dans la ville du Kaire, de la part de la vile populace et des méchans qui se sont mêlés avec elle; ils ont mis la désunion entre les troupes françaises et les sujets, et cela a occasioné la mort de beaucoup de musulmans. Mais la main bienfaisante et invisible de Dieu est venue bientôt apaiser la sédition, et par notre intercession auprès du général en chef Bonaparte, les malheurs qui devaient suivre la révolte ont été arrêtés. Il a empêché les troupes de brûler la ville et de la piller, car il est plein de sagesse, bienfaisant et miséricordieux envers les musulmans; il est le protecteur particu-

[1] Bonaparte avait apporté d'Europe plusieurs presses, et des caractères arabes.

La direction de l'imprimerie principale, établie au Kaire, avait été confiée au sieur Marcel, que nous avons vu depuis, à Paris, à la tête de l'imprimerie dite *impériale*.

1798-an VII. Egypte.

lier des pauvres, et sans lui tous les habitans du Kaire n'existeraient plus.

« Gardez-vous donc bien d'exciter le désordre, afin que vous jouissiez dans vos foyers de la tranquillité et de la sécurité; n'écoutez point les conseils des méchans et les projets des séditieux; ne soyez point du nombre de ces insensés malheureux qui ne savent point prévoir les conséquences; rappelez-vous que Dieu donne l'empire à qui il veut, et ordonne ce qui lui plaît. Tous ceux qui ont été les auteurs du désordre ont péri, et cette terre en a été heureusement délivrée.

« Nous vous conjurons donc de prendre garde à vous jeter dans le précipice; occupez-vous des moyens de gagner votre vie, et des devoirs qui vous sont imposés par votre religion. Cette sainte religion nous ordonne de vous donner ces conseils. »

Les scheicks de la ville du Kaire au peuple d'Egypte.

« O vous, musulmans, habitans des villes et des places frontières! ô vous, habitans des villages, fellahs et Arabes! sachez qu'Ibrahim-Bey et Mourad-Bey ont répandu dans toute l'Egypte des écrits tendant à exciter le peuple à la révolte, et ils ont fait entendre frauduleusement et malignement que ces écrits viennent de sa majesté impériale et de quelques-uns de ses visirs.

« Si vous cherchez la raison de ces mensonges politiques, vous la trouverez dans leur dépit et leur rage contre les ulémas et les sujets qui n'ont pas voulu les suivre, et qui n'ont pas abandonné leur pâtrie et leur famille. Ils se sont proposé par là de jeter des semences de méfiance et de désordre parmi le peuple et l'armée française, afin d'avoir la satisfaction de voir détruire le pays et tous les habitans, tant est profonde la douleur qu'ils ont de voir leur puissance détruite en Egypte! En effet, s'il était vrai que ces écrits vinssent de la part de

sa majesté impériale, le sultan des sultans, nous les aurions vus apportés authentiquement par ses agahs.

« Vous n'ignorez pas que les Français ont été de tous temps, parmi toutes les nations européennes, les seuls amis des musulmans et de l'islamisme, et les ennemis des idolâtres et de leurs superstitions; ils sont les fidèles et les zélés alliés de notre seigneur le sultan; toujours prêts à lui donner des témoignages de leur affection et à venir à son secours, ils aiment ceux qui l'aiment, et sont les ennemis de ses ennemis; ce qui est la cause de la haine qui existe entre eux et les Russes, qui méditent la prise de Constantinople, et emploient tous les moyens que la ruse et l'astuce peuvent leur fournir pour envahir le pays de l'islamisme; mais l'attachement des Français pour la Sublime-Porte, et les puissans secours qu'ils lui donneront confondront leurs mauvais desseins. Les Russes désireraient s'emparer de Sainte-Sophie et des autres temples dédiés au culte du vrai Dieu, pour en faire des églises consacrées aux exercices profanes de leur perverse croyance; mais, s'il plaît au ciel, les Français aideront notre seigneur le sultan à se rendre maître de leur pays et à en exterminer la race.

« Nous vous invitons, habitans de l'Egypte, à ne point vous livrer à des projets de désordre, de sédition et de révolte; ne cherchez pas à nuire aux troupes françaises. Le résultat d'une conduite contraire à nos conseils attirerait sur vous les malheurs, la mort et la destruction. N'écoutez pas les discours des méchans, et les insinuations perfides de ces gens turbulens et factieux qui ne se plaisent que dans les excès et dans les crimes; vous auriez trop lieu de vous en repentir.

« N'oubliez pas aussi qu'il est de votre devoir de payer les droits et les impositions que vous devez au gouvernement et aux propriétaires des terres, afin que vous jouissiez, au mi-

1798–an VII. Egypte.

lieu de votre famille et dans le sein de votre patrie, du repos et de la sécurité. Le général en chef Bonaparte nous a promis de ne jamais inquiéter personne dans l'exercice de l'islamisme, et de ne rien faire de contraire à ses saintes lois. Il nous a également promis d'alléger les charges du peuple, de diminuer les impositions, et d'abolir les droits arbitraires que la tyrannie avait inventés.

« Cessez enfin de fonder vos espérances sur Ibrahim et Mourad, et mettez toute votre confiance en celui qui dispense à son gré des empires et qui a créé les humains. Le plus religieux des prophètes a dit : La sédition est endormie ; maudit soit celui qui la réveillera ! »

Ces deux proclamations étaient signées par les principaux gens de loi et scheicks de la ville du Kaire ; des exemplaires en furent envoyés dans toutes les provinces de l'Egypte.

Quatorze scheicks et gens de loi avaient été désignés par la voix publique comme les principaux auteurs de la sédition qui venait d'avoir lieu ; onze d'entre eux furent condamnés à mort par Bonaparte lui-même [1], et leurs biens, meubles et immeubles, confisqués au profit de la république : six seulement furent fusillés sur la place d'Ezbekieh, les cinq autres étant contumaces. Parmi les condamnés se trouvait un des membres du divan formé par Bonaparte, et plusieurs autres avaient été compromis. Cette assemblée fut dissoute.

A cette époque, plusieurs bâtimens de guerre turcs et russes vinrent se réunir à la croisière anglaise devant Aboukir

[1] Voici le texte de ce jugement prévôtal :

Au Kaire, le 13 brumaire an VII.

Bonaparte, général en chef, ordonne,

Les nommés (*suivent les noms des individus au nombre indiqué*), étant reconnus comme les auteurs de la révolte qui a eu lieu au Kaire, le 30 vendémiaire, sont condamnés à mort. Leurs biens meubles et immeubles seront confisqués, etc.

et Alexandrie. Les Anglais renouvelèrent sans succès leurs tentatives d'attaque ou de débarquement sur ces deux derniers points. Les Arabes, qui s'étaient approchés du Kaire pendant l'insurrection de cette ville, repoussés, comme nous l'avons dit, par les détachemens envoyés par Bonaparte à l'extérieur, se jetèrent dans la province de Charqieh, et vinrent attaquer Belbeïs au nombre de deux mille cinq cents hommes, tant à pied qu'à cheval. Le général Reynier, qui n'avait avec lui qu'un bataillon de la neuvième demi-brigade, quelques chasseurs, hussards et sapeurs, une seule pièce de 3, et fort peu de munitions, chassa ces ennemis dans le désert, et leur tua une trentaine d'hommes et de chevaux.

Le général Lanusse, dans une expédition sur le village de Cafr'-Chaïr, délivra les provinces du Delta d'un scheick fameux par ses brigandages. Cet homme, nommé Abou-Chaïr, faisait sa résidence habituelle dans une espèce de château fort, d'où il sortait de temps à autre pour désoler la contrée. Attaqué par un détachement que le général Lanusse commandait en personne, il fut tué en cherchant à traverser à la nage un canal qui entourait le château.

Abou-Chaïr était possesseur d'un trésor et de biens considérables; plus de vingt villages étaient sa propriété, et l'on trouva chez lui des caisses remplies d'argent monnoyé et d'argenterie, beaucoup d'effets pillés sur les Français, une grande quantité d'armes de toute espèce, et trente chevaux fort beaux. Ce brigand pouvait mettre en un moment douze cents hommes sur pied, quand il le voulait; mais il n'en avait alors qu'une centaine, dont une partie parvint à s'échapper. Le détachement du général Lanusse n'était que de cent trente hommes. La tête d'Abou-Chaïr fut promenée dans les différens villages de son domaine.

Le général de brigade d'Estaing fut nommé commandant du Kaire, après la mort du général Dupuy; et, quelques

1798-an VII. Egypte.

jours après la révolte de cette ville, la tranquillité s'y trouvait entièrement rétablie. La confiance ne tarda pas à renaître entre les habitans et les Français. Le soin que prit Bonaparte de ne faire peser sa vengeance que sur les principaux moteurs de l'insurrection lui ramena l'affection de la multitude, qui parut se repentir d'avoir cédé trop facilement aux insinuations perfides des agens soudoyés par les beys, le grand-seigneur et les Anglais. Ce changement dans les esprits permit aux Français de se livrer à l'exécution du dessein qu'ils avaient de rendre leur séjour au Kaire aussi agréable et aussi utile que possible. Le sieur Dargeavel, employé dans l'administration civile du pays conquis, avait présenté au général en chef le plan d'un *Tivoli*, dans lequel on trouverait réunis tous les agrémens et les plaisirs que les habitans de Paris et les étrangers vont chercher dans les établissemens de ce genre qui ornent la capitale de la France. Un palais du bey et son jardin furent mis à la disposition de cet entrepreneur, qui réalisa son projet avec autant de succès que les ressources locales purent le lui permettre. Des salles de jeu, de billard, un cabinet de lecture, des orchestres pour les danses, une promenade variée, des divertissemens de tous genres, un café, un établissement de restaurateur, des feux d'artifice, présentèrent aux Français, dans le Tivoli du Kaire, les délices de celui de Paris. On vit paraître dans le même temps deux journaux imprimés au Kaire, et rédigés par des membres de l'Institut et de la commission des sciences et des arts, la *Décade égyptienne* et le *Courrier d'Egypte*.

Le chef du corps des aérostiers [1], le sieur Conté, doué du

[1] Nous avons omis jusqu'à présent de parler de ce corps faisant partie des ouvriers militaires de l'armée. Les hommes qui le composaient n'eurent presque pas l'occasion de se livrer à leur destination primitive; mais ils rendirent les services les plus essentiels et les plus importans dans les différentes entreprises dont nous venons de parler, sous la direction de leur ingénieux chef.

génie le plus industrieux, étonna les Français eux-mêmes par la multitude de ses inventions et par ses talens en physique et en mécanique. Par les soins de cet homme vraiment extraordinaire, le Kaire vit bientôt s'élever dans ses murs des fonderies, des usines et manufactures de tous genres, d'où sortirent des canons, des boulets, de l'acier, des sabres, des instrumens d'optique et de mathématiques, des draps, des toiles vernissées, du carton, du papier, enfin presque tous les produits des arts européens. L'œil étonné des Egyptiens vit pour la première fois sur les hauteurs du Mokatam des moulins à vent.

Les sieurs Champy père et fils avaient établi, de leur côté, des ateliers pour la fabrication de la poudre à canon; cette dernière était d'une qualité bien supérieure à celle des Egyptiens. Enfin, ce fut alors que l'armée dut reconnaître toute la sage perspicacité de Bonaparte, quand il avait eu la pensée d'amener avec lui dans l'Orient une compagnie aussi recommandable de savans et d'artistes.

Satisfait du calme des habitans du Kaire, Bonaparte ne voulut pas priver plus long-temps cette ville, et l'Egypte entière, d'une assemblée représentative qui pût discuter avec lui les intérêts nationaux, en rattachant continuellement le peuple à la domination française. Deux mois après la dissolution du premier divan, Bonaparte ordonna la formation d'une nouvelle assemblée des principaux scheicks, tant du Kaire que des autres provinces, au nombre de soixante. Parmi ceux-ci il devait être choisi un comité ou divan permanent, spécialement chargé de l'administration de la justice et des intérêts des habitans de l'Egypte. Un commissaire français fut attaché à ce comité avec voix délibérative, et pour rendre compte de ses opération au général en chef. Il était en outre chargé de requérir au besoin toute les mesures relatives aux intérêts de l'armée.

1798-an VII. Egypte.

La réorganisation du divan d'Egypte fut annoncée aux habitans du Kaire par une proclamation que nous allons rapporter.

« Habitans du Kaire,

« Des hommes pervers avaient égaré une partie d'entre vous; ils ont péri. Dieu m'a ordonné d'être clément et miséricordieux pour le peuple, j'ai été clément et miséricordieux envers vous.

« J'ai été fâché contre vous de votre révolte; je vous ai privés pendant deux mois de votre divan; mais aujourd'hui je vous le restitue : votre bonne conduite efface la tache de votre révolte.

« Schérifs, ulémas, orateurs des mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui de gaîté de cœur se déclareraient mes ennemis n'auront de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même dirige toutes mes opérations? Y aurait-il quelqu'un assez incrédule pour révoquer en doute que tout dans ce vaste univers est soumis à l'empire du destin ?

« Faites connaître au peuple que, depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'islamisme, fait abattre les croix, je viendrais remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Koran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu, et ce qui arrivera est également expliqué.

« Que ceux que la crainte seule de nos armes empêche de nous maudire changent; car en faisant au ciel des vœux contre nous, ils sollicitent leur condamnation : que les vrais croyans fassent des vœux pour la prospérité de nos armes.

« Je pourrais demander à chacun de vous compte des sentimens les plus secrets de son cœur; car je sais tout, même

ce que vous n'avez dit à personne. Mais un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi. Heureux ceux qui, de bonne foi, sont les premiers à se mettre avec moi !

« *Signé* BONAPARTE. »

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1798.

Système de défense du Kaire et des places d'Égypte situées sur la Méditerranée. Suite des opérations militaires. Occupation de Suez sur la mer Rouge, etc. — Déclaration de guerre du roi de Naples à la France. Occupation de Rome et d'une partie des États du pape par l'armée napolitaine, etc., etc., etc. — Troubles dans le Piémont. Occupation de la citadelle de Turin. Le roi de Sardaigne abandonne le Piémont. Etablissement d'un gouvernement provisoire, etc. — Suite des opérations de l'armée de Championnet. Reprise de Rome. Marche sur Naples, etc., etc., etc. — Suite des opérations militaires d'Égypte. Déclaration de guerre de la Porte-Ottomane à la république française, et firman du grand-seigneur à ce sujet. Voyage de Bonaparte à Suez ; description des pyramides de Gizeh, etc.

Novembre. (Brumaire.) Egypte.

Système de défense du Kaire et des places d'Égypte situées sur la Méditerranée. Suite des opérations militaires. Occupation de Suez sur la mer Rouge, etc. [1]. — Tandis que Bonaparte cherchait, par sa modération et la discipline de ses troupes, à capter la bienveillance et l'affection du peuple égyptien, il s'occupait également des mesures néces-

[1] Journaux du temps, et mêmes documens que ceux indiqués dans les paragraphes précédens.

1798-an VII. Egypte.

saires pour prévenir un second soulèvement. Déjà les places d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette avaient été mises à l'abri des tentatives qui pouvaient être faites contre elles, tant du côté de la mer que de celui de terre. L'insurrection du Kaire fit sentir au général en chef la nécessité d'un système de fortification qui pût à l'avenir préserver cette capitale des suites de pareils mouvemens. Le général Cafarelli eut ordre de reconnaître et de désigner des emplacemens pour la construction de divers ouvrages autour de la ville, à l'effet de la mettre à l'abri de toute entreprise au-dehors et dans l'intérieur. Un fort fut établi sur un monticule situé entre le faubourg de Boulaq et le Kaire. Cet ouvrage fut appelé *fort Camin*, du nom d'un adjudant-général tué par les Arabes. Cet officier était à bord d'un bâtiment venant de France au mois d'août précédent ; poursuivi par les Anglais lorsqu'il était déjà en vue d'Alexandrie, le vaisseau français fut obligé de venir mouiller à la Tour des Arabes, et d'y débarquer les passagers qu'il avait à son bord : ceux-ci furent pris ou massacrés par les Arabes ; Camin était au nombre des derniers. Sur la droite de ce premier fort, et vers l'endroit où l'aide-de-camp Sulkowski avait été tué, on mit en état de défense un ancien château qui, par sa position, dominait une partie de la ville : cet ouvrage reçut le nom du brave polonais. Des redoutes furent construites sur l'emplacement des batteries que le général Dommartin avait établies pour foudroyer la grande mosquée d'El-Héazar, et non loin de ces redoutes fut élevé un autre ouvrage, qui fut appelé *fort Dupuy*, en mémoire du général de ce nom.

Le général Cafarelli ajouta plusieurs ouvrages à ceux qui existaient déjà au château ou citadelle du Kaire. Toutes les constructions inutiles qui l'environnaient furent abattues. Des batteries furent placées sur l'aqueduc qui se trouve entre le vieux Kaire et la ville proprement dite. Sur une élévation

située entre la maison appelée *Ferme d'Ibrahim-Bey*, et celle où l'institut tenait ses séances, on construisit un nouveau fort, qui reçut le nom de cette société savante : ce fut un hommage rendu par Bonaparte aux membres qui la composaient, pour la conduite valeureuse qu'ils avaient tenue pendant l'insurrection. Une route militaire et une chaussée à parapets furent tracées entre Boulaq et le Kaire, à gauche du fort Camin, afin d'avoir une communication assurée de la ville à la ferme d'Ibrahim et à Boulaq. Un large fossé fut creusé des deux côtés de la chaussée. La place d'Ezbekieh fut débarrassée de tous les petits bâtimens qui en obstruaient les avenues. On agrandit même la principale entrée, afin d'avoir constamment un débouché sûr et facile hors de cette place.

Un pont de bateaux fut établi pour communiquer de la ferme d'Ibrahim à l'île de Roudah, sur la petite branche du Nil : la ferme d'Ibrahim avait été convertie en hôpital pour les blessés ; un second pont volant servant de communication entre l'île et le village de Gizeh, fut établi sur la branche principale du fleuve. Gizeh fut entouré d'une bonne muraille crénelée, qui le mettait à l'abri d'un coup de main. Plusieurs autres ouvrages furent ajoutés par la suite à ceux dont nous venons de parler, et reçurent également les noms de plusieurs officiers-généraux et supérieurs, morts dans différentes actions, ou massacrés par l'ennemi.

On a vu plus haut que le général Marmont avait été envoyé par Bonaparte, avec une colonne mobile, pour protéger la navigation sur le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie dans le temps de l'inondation, et pour accélérer les mesures prises pour la défense de la côte d'Égypte, depuis Marabou jusqu'à Rosette. Après s'être acquitté de cette mission avec tout le zèle et l'intelligence qu'on était en droit d'attendre de lui, Marmont s'était rendu à Alexandrie. Les démonstrations de l'escadre anglaise stationnée devant le port,

et la jonction de plusieurs bâtimens russes et turcs à cette station, faisant craindre une attaque prochaine, exigeaient la présence de forces supplémentaires pour repousser l'agression. D'un autre côté, le général Kléber, par des raisons de santé, ou plutôt par suite de tracasseries particulières, avait demandé et obtenu la permission de quitter le commandement de la ville pour venir au Kaire.

Le général Manscourt, qui commandait sous Kléber, n'étant point jugé capable de remplir seul une tâche aussi difficile, Marmont fut nommé par Bonaparte pour remplacer cet officier, et pour presser l'achèvement de tous les ouvrages destinés à la défense d'Alexandrie.

Cette ville, défendue par des points isolés, forts de position et bien retranchés, ne peut pas être soumise à un système de fortifications uniformes et ordinaires, et c'est peut-être la place qui exige le plus de combinaisons de guerre de campagne.

Bonaparte, indépendamment des ouvrages déjà existans, avait ordonné la construction d'un fort à la batterie dite des *Bains de Cléopâtre;* d'un second, sur la montagne dite *d'Observation;* d'un troisième, à la colonne de Pompée; d'un quatrième, à la hauteur de Cléopâtre, et d'une redoute au Pharillon. Une muraille partant de la montagne d'Observation jusqu'à la mer, devait mettre les troupes qui occupaient cet espace, et les magasins, à l'abri de toute insulte, et des retranchemens devaient couvrir la montagne dite *du Général.*

La hauteur de Cléopâtre, la montagne d'Observation, le fort de la Colonne, celui qu'on appelait *Triangulaire*, et le fort des Bains, sont des positions qui se soutiennent réciproquement, et qui présentent un système de défense aussi redoutable que la ligne des forts extérieurs à Toulon, qui s'étendent de Lamalgue à Pharon.

Les murailles d'enceinte des villes de Rosette et Damiette

furent également réparées et retranchées ; des forts et des redoutes furent construits aux embouchures du Nil, qui se trouvent près de ces deux places.

Quelques opérations militaires eurent lieu dans les provinces après la pacification du Kaire.

Un rassemblement considérable d'Arabes s'étant montré dans la province de Gizeh, Bonaparte envoya contre eux le général Alexandre Dumas, avec un fort détachement de cavalerie. Les Français dépassèrent les grandes pyramides, et s'avancèrent jusqu'à celles de la plaine de Sakarah ; mais l'ennemi n'osa point les attendre, et ce fut en vain que l'aide-de-camp Beaumont les poursuivit fort avant dans le désert.

Depuis la bataille de Sédiman, le général Desaix n'avait point été inquiété dans la province de Faïoum, où sa division se trouvait en grande partie cantonnée. La saison ne permettant pas de faire de grands mouvemens par terre, et les canaux ne se trouvant plus navigables, Desaix s'était vu lui-même dans l'impossibilité de marcher sur Mourad-Bey, qui se tenait toujours sur les lisières du désert, mais qui ne pouvait rien entreprendre par le même motif. Le général avait employé ce temps d'inaction à organiser sa province et à rassembler des subsistances pour sa division et pour le Kaire. Cependant, le 9 novembre, cinq cents mameloucks, avec un pareil nombre d'Arabes à cheval, et deux mille fellahs à pied qui s'étaient joints à eux, voulant profiter d'une tournée que Desaix faisait alors dans le pays pour châtier quelques villages rebelles, se portèrent tout-à-coup sur la ville de Faïoum, qui n'avait pour se défendre qu'un détachement de deux cent cinquante hommes, que le général Desaix y avait laissés à l'effet de garder un pareil nombre de malades de sa division. Ces troupes étaient réunies dans une maison fortifiée. Le général Robin y commandait, mais étant momentanément aveugle par suite de la maladie d'yeux si commune en Égypte, le chef de

bataillon Eppler, de la vingt-unième demi-brigade légère, le suppléait.

Déjà l'ennemi avait fait replier quelques avant-postes et entrait dans la ville en poussant de grands cris, lorsque le commandant Eppler, se présentant devant lui, avec deux cents hommes, l'attaqua avec impétuosité, le culbuta et le contraignit à s'enfuir. Tous ceux qui avaient pénétré dans la ville furent tués à coups de baïonnette. Les mamelioucks essayèrent de faire volte-face sur les pelotons qui les poursuivaient avec ardeur; mais, accueillis par la fusillade la mieux nourrie, ils s'empressèrent de gagner le désert. Près de deux cents cadavres ennemis jonchèrent les rues et les environs de Faïoum, et le nombre des blessés, qu'on ne put connaître, dut être très-considérable. Les Français n'avaient eu que quatre hommes tués et quinze blessés. Les habitans de la ville étaient restés neutres pendant l'action.

Il y eut encore, sur plusieurs autres points, différentes actions, qui ne nous paraissent pas d'un assez grand intérêt pour être rapportées.

Les membres de l'Institut et de la commission des sciences et arts mirent à profit la tranquillité qui commençait à régner dans les provinces, pour se livrer, chacun dans son genre, à la recherche de cette foule de faits et d'observations dont la collection est aujourd'hui le seul résultat que la France ait retiré de l'expédition d'Égypte. Déjà plusieurs savans et artistes avaient fait des excursions plus ou moins heureuses sur divers points de cette terre classique. Malus et Favre reconnurent l'ancienne branche du Nil appelée *Tanitique*. Dolomieu et Denon avaient parcouru la province de Rosette et une partie du Delta, et se trouvaient alors dans la Haute-Égypte avec le général Desaix. Berthollet et Fourrier visitèrent la vallée où se trouvent les lacs de Natron, et recueillirent d'importans détails sur leur singularité phy-

sique. Le général Andréossi venait de lever la carte du lac Menzaleh. Desgenettes, médecin en chef de l'armée, et ses courageux collaborateurs, ne cessaient point d'étudier, avec la plus grande sagacité, le caractère des maladies particulières au climat d'Égypte, et essayaient déjà, dans les villes d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette, de combattre avec succès ce terrible fléau connu sous le nom de peste. Une administration générale sanitaire, dirigée par le sieur Blanc, homme très-recommandable par ses connaissances en cette partie, son dévouement et son activité, avait organisé des lazarets dans les ports que nous venons de nommer, et dans l'île de Roudah, pour préserver le Kaire et les provinces de la funeste contagion.

Bonaparte crut devoir appeler toute l'expérience et l'attention des hommes distingués qu'il avait avec lui, sur la possibilité de joindre la mer Rouge à la Méditerranée, au moyen d'un canal pratiqué sur l'isthme de Suez. Une ancienne tradition voulait que la jonction des deux mers eût été pratiquée dans ces temps d'antique et glorieuse mémoire, où l'Égypte, par sa civilisation, son commerce, ses richesses, les sciences et les arts qu'elle cultivait alors avec tant de succès, était le pays le plus florissant du monde connu. On ajoutait encore que ce canal, détruit ensuite par la main des siècles, avait été entrepris de nouveau, mais non achevé, sous le gouvernement des califes de la dynastie fatimite. Quoi qu'il en soit, la création d'un moyen de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge était un projet dont l'exécution eût pu rendre à l'Égypte son ancienne splendeur, et donner à la France un avantage immense dans ses relations commerciales avec l'Afrique et l'Asie. Il était digne de Bonaparte de tenter cette grande et noble entreprise, si toutefois elle était reconnue praticable; mais il fallait d'abord se rendre maître du port de Suez, avant de commencer les premières recherches.

1798-an VII. Égypte.

La petite ville de Suez est située sur la côte septentrionale de la mer Rouge, à trente lieues environ du Kaire, et à une distance à peu près pareille de la Méditerranée. Le désert qui l'environne est habité par des tribus assez nombreuses et assez redoutables, puisque les caravannes qui se rendent à la Mecque sont obligées de leur payer un droit de passage. Ces mêmes tribus avaient souvent inquiété le général Reynier dans la province de Charqieh, et, quoiqu'il les eût toujours repoussées, elles continuaient encore à faire des excursions sur la lisière du territoire cultivé. Dans sa résolution d'occuper le port de Suez, Bonaparte dut envoyer des forces assez considérables pour tenir en échec les Arabes, et s'assurer la possession de ce point important. Le général Bon fut chargé du commandement de l'expédition, composée des deux bataillons de la trente-deuxième demi-brigade, d'une compagnie turque formée au Kaire, d'un petit détachement de sapeurs, deux pièces d'artillerie et dix matelots, sous la conduite de l'enseigne Collot; le général était en outre accompagné de l'aide-de-camp du général en chef Eugène Beauharnais, de deux officiers du génie, d'un dessinateur, et d'un muallem ou intendant cophte.

Cette colonne partit du Kaire le 2 novembre, et s'avança dans le désert avec un convoi de chameaux qui portaient ses provisions et l'eau nécessaire à ses besoins; car il était à craindre que les Arabes ne comblassent le peu de puits qu'on rencontre en chemin, et qui sont souvent insuffisans, même pour une troupe peu nombreuse.

Après quatre jours d'une traversée que le mauvais état des chameaux rendit encore plus pénible, le général Bon atteignit le village d'Adjeroud sans avoir fait d'autre rencontre que celle d'un camp arabe, à trois heures de chemin de Birket el Hadji (où l'on voit encore quelques vestiges de l'ancienne Héliopolis): les Arabes avaient pris la fuite à l'approche de la colonne française.

Le général Bon annonça d'Adjeroud, où il passa la nuit du 7 au 8 novembre, son arrivée à Suez, par une proclamation que des gens du pays portèrent aux scheicks de cette ville. Le lendemain, les Français rencontrèrent en route une députation qui venait assurer le général de la soumission et de la fidélité des habitans. A dix heures du matin, l'avant-garde de la colonne, commandée par Eugène Beauharnais, entra dans Suez, et fut bientôt suivie du reste des troupes.

1798–an VII. Egypte.

On ne trouva dans le port que quatre bâtimens désarmés et cinq à six barques. Neuf bâtimens marchands étaient mouillés dans la rade : le général Bon promit à ces derniers protection et sûreté, et s'occupa sur-le-champ du soin de placer la garnison à l'abri des ennemis du dehors et de l'intérieur.

Les principaux habitans de Suez avaient pris la fuite avant l'arrivée des Français, et notamment l'homme qui commandait pour les beys. Ils avaient emmené avec eux leurs femmes et les ouvriers de la marine, et il n'était resté que quelques petits marchands et autres individus pauvres, au nombre de deux cents. Toutefois les maisons abandonnées se trouvèrent remplies d'une grande quantité d'approvisionnemens et de marchandises, surtout en farines, légumes, cordages et gréemens de marine. On s'empara aussi de quelques canons en assez mauvais état.

L'ordre des dates nous oblige maintenant d'appeler l'attention du lecteur sur les événemens militaires qui se passaient en Europe à l'époque que nous décrivons.

Déclaration de guerre du roi de Naples à la France; occupation de Rome et d'une partie des états du pape par l'armée napolitaine, etc. [1]. — Nous avons dit que l'Angle-

29 novembre. (9 frimaire.) Italie.

[1] Journaux du temps, — Histoire de France, — Campagnes de Naples, — Mémoires manuscrits, — Notes et renseignemens communiqués, etc.

terre était la seule des puissances européennes qui n'eût point cessé de rester armée contre la république, après le traité de Campo-Formio. Le cabinet de Saint-James, depuis l'ouverture des conférences de Rastadt, avait redoublé d'intrigues et d'efforts pour replonger l'Europe entière dans les calamités de la guerre. On verra plus tard quelle fut l'issue des tentatives de ce cabinet, et comment, avec son or, il réussit de nouveau à soulever une partie de l'Europe contre la France républicaine, plus redoutable à ses yeux que ne l'avait jamais été cette nation, lors du gouvernement monarchique. Nous devons nous borner maintenant à raconter comment la nation napolitaine fut entraînée dans une guerre séparée, que son gouvernement avait évitée jusqu'alors, au moyen de grands sacrifices et de concessions arrachées à la crainte du péril où l'aurait exposée une conduite moins prudente.

En effet, la terreur seule avait pu forcer la cour de Naples à traiter avec le général Bonaparte; mais lorsque le gouvernement napolitain se vit délivré de la présence d'un adversaire aussi redoutable, et qu'il jeta les yeux sur le petit nombre des troupes laissées à la défense du pays conquis, il se crut assez fort pour oublier ses promesses et violer la foi jurée : le ministre Acton reprit toute son audace, et prêta son appui aux vues du cabinet britannique. Le roi Ferdinand, par suite de ses inclinations pacifiques, opposa d'abord quelque résistance aux nouveaux projets formés par la reine et son favori pour faire la guerre à la république française; mais ce prince faible se laissa bientôt persuader par une femme qu'il adorait, et par un ministre qui n'avait point perdu sa confiance. On ne parla plus dans Naples que de combattre les Français, et le gouvernement ne s'occupa plus que des moyens de le faire avec avantage.

On croira facilement que les émissaires secrets, que l'Angleterre n'avait point cessé d'entretenir à Naples, étaient les

premiers auteurs de ces nouvelles dispositions de la cour. Les Anglais, reçus jusqu'alors avec une indifférence apparente, furent comblés de prévenances et d'égards, et ils s'empressèrent d'attiser les feux renaissans de la discorde et de la haine. Un traité d'alliance fut promptement conclu entre les cabinets de Londres et de Naples. L'un promettait de riches subsides, l'autre s'engageait à fournir des soldats. L'Angleterre se chargeait en outre d'entretenir à ses frais tous les agens que le roi de Naples devait envoyer en Italie pour préparer les peuples à un soulèvement général contre les Français.

1798-an VII. Italie.

Fière de l'appui de la Grande-Bretagne, la cour de Naples ne craignit point de lever enfin le masque; et le premier acte d'hostilité qu'elle commit envers la république, fut d'ouvrir, au mépris du traité conclu à Paris, ses ports aux vaisseaux anglais. Nous avons dit plus haut comment l'escadre de Nelson avait été accueillie dans les ports napolitains avant d'avoir joint l'armée navale française sur les côtes d'Égypte. Après la victoire d'Aboukir, l'amiral anglais fut reçu en triomphateur par la cour de Naples, et les Français qui se trouvaient en cette dernière ville eurent la douleur de voir entrer dans le port les vaisseaux britanniques traînant à leur suite les tristes débris de la flotte de Brueys. La présence de Nelson n'aurait pas excité un plus vif enthousiasme en Angleterre : la reine Caroline, surtout, fit éclater une joie qui démontrait assez combien était forte la haine qu'elle portait à la France républicaine. Le roi lui-même avait été au-devant de l'amiral jusqu'à plus de deux lieues en mer. On accabla d'honneurs l'homme qui venait d'anéantir la marine française dans la Méditerranée. Son front défiguré, et couvert de cicatrices encore récentes, s'embellit même aux yeux de ladi Hamilton, épouse du ministre anglais près de la cour de Naples, et l'une des femmes les plus séduisantes de l'Europe;

cette dame conçut dès-lors pour le héros d'Aboukir une passion violente qui rappelle celle de Cléopâtre pour Antoine, et à laquelle la mort seule a pu mettre fin.

Cependant l'ambassadeur de la république française, Garat, protestait, au nom de son gouvernement, contre une violation aussi manifeste du traité de paix subsistant encore : la cour de Naples répondit à cette protestation par un mensonge; elle assura qu'en recevant Nelson dans le port de Naples, le roi cédait à la menace faite par cet amiral d'incendier la ville, si on refusait de le laisser entrer lui et ses vaisseaux. Dans le même temps, les Français isolés qui se trouvaient à Naples, et ceux des habitans de cette ville qu'on regardait comme partisans des idées révolutionnaires, éprouvaient des persécutions indirectes. Les réclamations qui furent faites à ce sujet restèrent sans effet. Ce fut sans doute dans la crainte de voir rompre trop promptement les conférences de Rastadt, et d'être engagé de nouveau dans une guerre continentale, à laquelle il n'était pas préparé, que le directoire exécutif supporta avec tant de patience les insultes du cabinet napolitain.

Les troupes réunies à Rome, et qui seules auraient pu être employées contre Naples, étaient trop peu nombreuses pour qu'on tentât prématurément cette expédition. Cette dernière considération devait contribuer à augmenter l'audace des Napolitains.

Les subsides anglais arrivèrent, et mirent le ministre Acton à même d'organiser une armée de soixante mille hommes. Des armes, des munitions, des habillemens, furent envoyés de Londres. Le roi Ferdinand, qui se regardait déjà comme le libérateur de l'Italie, ne voulut négliger aucun des moyens qui pouvaient assurer le succès de cette haute entreprise : une ordonnance de ce monarque prescrivit à toutes les caisses publiques de verser au trésor royal tout le

numéraire qu'elles contenaient. Des bons ou billets royaux, qui furent créés à cet effet, devaient être donnés en échange. L'argenterie des églises et celle des particuliers furent requises pour la même destination.

1798-an VII. Italie.

L'état-major général napolitain, ne présentant aucun officier qui fût jugé digne de commander l'armée, le roi s'adressa à l'empereur d'Autriche pour obtenir, de son choix, un général capable de vaincre les Français : Mack fut envoyé. C'était un de ces faiseurs de plans militaires qui, sans consulter l'expérience, ont la prétention de diriger les armées d'après une théorie formée dans le cabinet plutôt que sur le champ de bataille, et qui, mis à l'œuvre, ne retirent presque toujours que honte et confusion de l'application de leurs principes plus souvent erronés que vrais. Mack se rendit à Naples, escorté de ses plans de campagne : l'ostentation de sa science militaire était bien propre à porter jusqu'au délire l'enthousiasme de la cour napolitaine. Le roi, la reine, le ministre Acton, ladi Hamilton, qui jouait aussi un rôle fort important dans les conjonctures présentes; tous les courtisans enfin, ne se lassaient point d'écouter avec admiration le récit pompeux des opérations que le général autrichien allait entreprendre, à la tête de la nombreuse armée dont on lui confiait, à tant de titres, la direction.

La confiance du roi Ferdinand ou plutôt de la reine Caroline dans le génie de Mack était si grande, que le gouvernement napolitain n'attendit point que le cabinet autrichien prît, suivant sa promesse tacite, l'initiative des hostilités; et d'ailleurs le parti anglais, qui maintenant se trouvait tout puissant à Naples, eut bientôt dissipé les scrupules qui semblaient empêcher encore le roi de déclarer ainsi la guerre *ex abrupto* à la république française. Il importait peu au cabinet de Saint-James de voir triompher d'abord les Napolitains; il lui suffisait de voir la guerre rallumée en Italie, afin d'amé-

1798-an VII. Italie.

ner la dissolution du congrès de Rastadt, et de vaincre enfin l'irrésolution de l'Autriche.

L'armée napolitaine, sous les ordres de Mack, déboucha, le 24 novembre, par trois points à la fois sur le territoire romain. L'aile droite longea l'Adriatique, passa le Tronto, chassa d'Ascoli un faible détachement français qui s'y trouvait, et prit sa direction sur Porto-di-Fermo; le centre descendit des Apennins par Aquila et marcha sur Rieti; un corps détaché en partisans sortit de Sulmona après avoir longé le lac de Celano, vint à Tivoli pour s'avancer ensuite sur Terni; enfin l'aile gauche, où se trouvaient le roi et le général en chef Mack, passa le Garigliano sur trois colonnes, à Isola, Ceprano, Santa-Agata, et marcha droit sur Rome par les marais pontins, Valmomontone et Frascati.

Les troupes françaises formant l'armée de Rome s'élevaient à peine à seize mille hommes, disséminés sur un vaste terrain. Tous les corps étaient incomplets, l'artillerie mal attelée, les magasins vides. La droite de cette armée occupait Terracina, Piserno, Prossedi, Fropinone, Veroli et Tivoli; le centre était à Rieti; Ascoli, Fermo, Macerata et Ancone étaient occupés par les troupes de la gauche. Les communications étaient rendues difficiles, par la chaîne de montagnes qui séparait ces différens corps.

Un ordre du directoire vint encore, presqu'à la veille de l'attaque, affaiblir les moyens de résistance. Malgré ses représentations, le général en chef fut obligé d'envoyer trois mille hommes à Corfou pour renforcer la garnison de cette place.

Attaquant sans déclaration préalable des forces inférieures et ainsi décousues, le général Mack n'eut pas de grands efforts à faire, avec les nombreuses troupes qu'il avait sous ses ordres, pour surprendre l'armée française, et la tourner endeçà et au-delà des montagnes. En effet, au premier choc,

les postes épars se replièrent, et les Napolitains durent compter sur un succès rapide et continu.

Cependant Championnet, nommé général en chef de l'armée de Rome, venait d'arriver dans cette ville, pour y apprendre la nouvelle de l'envahissement du territoire romain par l'armée napolitaine. Le château Saint-Ange tira le canon d'alarme, la générale fut battue dans la ville et le nouveau général se hâta de prendre les dispositions que lui permettait l'imminence du danger. Le peu de troupes françaises et polonaises qui formaient la garnison de Rome se mit sur-le-champ en mouvement avec de l'artillerie, pour se porter sur les points principaux d'attaque. Championnet partit à la tête de cette colonne, après avoir ordonné de couper le pont de Tivoli sur le Teverone. Les instructions données par le directoire à ce général portaient : de se replier d'abord, dans le cas d'une attaque de la part de l'armée napolitaine, jusque sur les frontières de la république cisalpine, afin de venir s'appuyer à l'armée que commandait le général Joubert; mais Championnet crut devoir éluder un ordre qui lui semblait déshonorant pour les braves troupes sous ses ordres. Il se borna donc à faire évacuer Rome, dont il regardait la défense comme impraticable avec le peu de forces dont il pouvait disposer, et mit garnison dans le château Saint-Ange, qu'il lui importait de conserver.

La gauche de l'armée française, forcée d'abandonner Ascoli, s'était repliée sur Fermo, au bord de l'Adriatique. Là, les généraux Casabianca, Rusca et Monnier avaient rassemblé les détachemens dispersés dans les montagnes, et, se portant ensuite avec vivacité sur la droite de l'armée napolitaine, ils l'avaient repoussée. Les dix-septième et soixante-treizième demi-brigades de ligne, appuyées par le dix-neuvième de dragons, réussirent à reprendre le village d'Ascoli. Une poignée de braves des troupes du centre, sous les ordres du gé-

1798-an VII. Italie.

néral Lemoine, avaient opposé jusqu'alors une vive résistance à l'ennemi, dans l'étroite plaine de Terni; mais ils allaient céder au nombre, lorsque le général Dufresse [1], à la tête de la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade, arriva de Spoleto à marche forcée. Les soldats français, presque sans cartouches, marchèrent au pas de charge et à la baïonnette sur les Napolitains, les culbutèrent et restèrent maîtres de Terni.

Ces succès inattendus dégagèrent la droite de l'armée française. Ce corps était le plus avancé, puisqu'il occupait Terracina et Veroli, et sa retraite devenait difficile devant les quarante mille hommes que commandaient Mack et le roi Ferdinand en personne : il fallait parcourir un long espace; cependant la retraite s'effectua avec tout le calme et la précision convenable. L'évacuation de Rome fut protégée, et le général Championnet put emmener avec lui les membres du gouvernement républicain et ceux qui avaient à redouter la persécution d'un roi qui s'annonçait comme le vengeur de la religion outragée dans la personne de son pontife suprême. Championnet promit solennellement au commandant de la garnison qu'il laissait dans le château Saint-Ange, de rentrer vainqueur dans Rome, au bout de vingt jours [2]. La retraite se continua dans le meilleur ordre, et les Français vinrent s'adosser aux montagnes, après avoir placé une avant-garde à Nepi et à Rignano, afin de tenir l'ennemi en échec, et pour observer en même temps l'ancienne route de Rome à Civita-Castellana, et celle qui conduit à Florence. Le gros des troupes prit position en arrière du ravin de Civita-Castellana, dont Championnet fit occuper le château fortifié. Le pont de Borghetto, sur le Tibre, fut retranché; le général Lemoine occupa Rieti, et le général Rusca se plaça sur

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp.

[2] Ce général tint parole. Dix-sept jours après son départ de Rome, il revint victorieux, ainsi que nous le dirons plus bas.

le Tronto, où il se fortifia : le quartier-général s'établit à Terni.

Pendant que Championnet effectuait ainsi sa retraite pour être bientôt en mesure de prendre sa revanche sur le présomptueux Mack, celui-ci s'était avancé sur Rome ; et le roi Ferdinand fit son entrée solennelle dans cette ville le 29 novembre, à cinq heures du soir, au milieu des acclamations délirantes de ce même peuple, qui naguère paraissait avoir applaudi à l'établissement du gouvernement républicain dans ses murs. Le roi descendit au palais Farnèse, dont il était propriétaire, et reçut le lendemain les félicitations des grands, des prélats et des députés des différentes classes d'habitans. Les princes Aldobrandini Borghèse, Gabrielli, les marquis Camillo Massimi et Ricci furent nommés, par Ferdinand, membres du gouvernement provisoire ; et le chevalier Valentino prit le commandement de la garde bourgeoise.

La populace n'avait pas plutôt vu partir les Français, qu'elle s'était répandue dans les rues de la ville, et avait détruit tout ce qui pouvait rappeler la présence de ces dominateurs à Rome. Les armoiries de la république romaine et celles de France furent arrachées des édifices qui les portaient. Les arbres de la liberté furent abattus, on leur substitua des croix expiatoires. Le mausolée élevé à la mémoire du général Duphot fut renversé, et les cendres de ce guerrier, deux fois outragé par les Romains, furent jetées au vent. Ces excès, commis par des fanatiques et les plus vils de tous les hommes, seraient peut-être excusables, s'ils ne s'étaient point passés sous les yeux et avec l'approbation tacite d'un prince dont le devoir était de les réprimer ; il laissa même ses soldats se réunir à ces misérables pour exercer une barbarie sans exemple sur les Juifs. Un grand nombre de ces derniers furent impitoyablement égorgés ou jetés dans le Tibre. Les deux frères Corona, napolitains, dont l'un avait été ministre de la

1798-an VII. Italie. police de la république romaine, furent condamnés, par ordre du rôi, à être fusillés. Tous ceux des habitans que l'on soupçonnait d'être attachés aux Français furent recherchés, emprisonnés et persécutés de la manière la plus odieuse.

L'heureuse entrée de Ferdinand dans Rome avait tellement étourdi ce prince, que, sans songer au voisinage de l'armée française, qui pouvait d'un moment à l'autre le forcer d'abandonner sa conquête, il s'empressa d'inviter le pape à revenir reprendre son gouvernement spirituel et temporel. Voici quelques passages de la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet :

« Votre sainteté apprendra sans doute, avec la plus grande satisfaction, que, par le secours de notre divin maître, et sous l'auguste protection du bienheureux saint Janvier, je suis entré sans résistance et triomphant dans la capitale de la chrétienté.

« C'est pour votre gloire, encore plus que pour la mienne, que j'ai reconquis cette cité superbe, que des impies vous ont forcé d'abandonner, mais au sein de laquelle vous pouvez maintenant revenir sans crainte, et reprendre votre autorité paternelle, à l'abri de mes armes. . . . .

. . . .

. . . .

« Quittez promptement votre trop modeste retraite; et, porté sur les ailes de nos chérubins qui transportèrent autrefois Notre-Dame de Lorette, partez et descendez dans ce Vatican que doit purifier votre présence. Tout est prêt pour y recevoir votre sainteté, elle pourra encore célébrer l'office divin, le jour de la naissance du Sauveur, qui, pour elle, sera l'époque d'une nouvelle existence. »

9 décembre. (19 frimaire.) Italie. *Troubles dans le Piémont. Occupation de la citadelle de Turin. Le roi de Sardaigne abandonne le Piémont. Établissement d'un gouvernement provisoire, etc.* [1]. — Pen-

[1] Journaux du temps, — Histoire de France, — Guerres d'Italie, — Essais

dant que le roi de Naples, en déclarant la guerre à la France républicaine, allait ainsi au-devant d'une révolution qui, par le voisinage de la république romaine, devait tôt ou tard éclater dans ses propres états ; au nord de l'Italie, un autre monarque succombait avant d'avoir tenté quelques efforts pour retenir la puissance qu'on voulait lui ravir.

On a vu, dans les volumes précédens, à quel prix le roi de Sardaigne avait acheté la paix accordée par Bonaparte, lorsque, après avoir battu Colli et Beaulieu, le général français se hâtait de marcher à la poursuite du dernier, et préludait aux exploits qui devaient assurer la conquête de l'Italie. Le roi de Sardaigne était resté fidèle au traité conclu avec le directoire ; il avait eu la sagesse de croire que, dans la crise où l'Europe se trouvait alors, il était de l'intérêt des monarques du troisième ordre de conserver la paix avec tous les peuples, et de ne plus jouer aucun rôle actif dans la lutte de la France avec les grandes puissances. Mais, après la mort de ce prince, Charles Emmanuel, son fils, entouré d'autres conseillers, jugea qu'il ne lui convenait pas de suivre la ligne qui lui était tracée : il ne put se voir, sans humiliation, dans la dépendance des républicains, que les préjugés de la naissance et ceux de l'éducation lui rendaient odieux.

Le roi de Naples dut nécessairement trouver dans celui de Sardaigne un approbateur zélé de tous les efforts qu'il se proposait de faire pour secouer le joug des Français, et devenir le libérateur de l'Italie. Toutefois, Charles-Emmanuel, retenu par la crainte que lui inspirait le voisinage de l'armée française, stationnée dans la république cisalpine, balançait encore à se déclarer, et à entrer dans cette nouvelle coalition des mécontens de l'Italie contre la domination française. Les

historiques sur le Piémont, — Mémoires manuscrits, — Notes et Documens communiqués, etc.

1798-an VII. Italie.

préparatifs de guerre du gouvernement napolitain, et les sollicitations de l'empereur de Russie, que l'or de l'Angleterre venait enfin de décider à prendre une part active dans la querelle des souverains avec la république, fixèrent enfin l'irrésolution du monarque piémontais. Paul I[er] fit donner à Charles-Emmanuel l'assurance qu'une armée russe formidable allait bientôt se diriger vers l'Italie, afin de rendre aux souverains de ce pays leur autorité trop long-temps compromise. Des mesures furent prises, dès-lors, pour armer secrètement les Piémontais, pour exciter leur patriotisme, pour les engager à se défaire des soldats français vivant sans défiance au milieu d'eux. Une lettre du prince Pignatelli, napolitain, à l'un des ministres du roi de Sardaigne, fut répandue avec profusion. Elle offrait ce passage remarquable : « Les Napolitains, commandés par le général Mack, sonneront les premiers la mort sur l'ennemi commun, et, du sommet du Capitole, nous annoncerons à l'Europe que l'heure du réveil est arrivée : alors, infortunés Piémontais, agitez vos chaînes pour en frapper vos oppresseurs. »

Quelque temps avant ces menées sourdes, le roi de Sardaigne avait ordonné une levée de soldats. L'ambassadeur de France, Ginguené, s'étant plaint de cette infraction au traité de paix, le roi s'en excusa auprès du directoire, en prétextant les inquiétudes que lui donnait l'ambition des républiques cisalpine et ligurienne [1]. Le directoire génois

[1] On donnait alors ce dernier nom à la république de Gênes. Le mouvement qui s'était déclaré à la fois contre tous les gouvernemens aristocratiques de l'Europe, avait aussi eu lieu dans Gênes. Le peuple, secrètement excité par les Français, s'était insurgé contre le sénat de cette ville, et une révolution promptement terminée avait été la suite de cette émeute. Un gouvernement calqué sur celui qui avait été institué en France par l'acte constitutionnel de 1795, subordonna aux lois de la France un territoire dont la possession était indispensable à cette nation pour conserver ses conquêtes et sa domination en Italie.

avait en effet commis différens actes d'hostilités contre le Piémont; mais les préparatifs de guerre ordonnés par Charles-Emmanuel annonçaient un but plus vaste que celui de se défendre contre les faibles entreprises des Liguriens : aussi le gouvernement français fut-il mécontent de l'explication donnée; et, ne voyant dans le souverain du Piémont que l'allié du roi de Naples, il se disposait à déclarer la guerre au premier, en même temps qu'il envoyait le général Championnet à Rome pour repousser l'attaque du second.

Cependant le séjour des Français en Piémont avait propagé dans ce pays les idées révolutionnaires, et donné au système républicain un grand nombre de partisans. Ceux-ci s'étaient déjà mis en insurrection ouverte contre leur souverain, et recrutaient les troupes de la république ligurienne. Déjà plusieurs combats avaient eu lieu entre ces insurgés, unis aux Génois, et l'armée royale. Nous venons de dire que ces mouvemens avaient servi de prétexte au roi Charles-Emmanuel pour augmenter ses forces, en ordonnant la levée de toutes les milices du royaume. Les généraux piémontais avaient reçu l'ordre de pousser avec vigueur cette guerre territoriale; les mesures prises à cet effet tournèrent contre le monarque lui-même. Les insurgés piémontais se voyant menacés levèrent tout à fait le masque, et prirent le titre assez bizarre d'*armée infernale, patriotique et indestructible du Midi.* Des succès couronnèrent d'abord leur audace. Les troupes royales furent battues sur divers points. Dans cette circonstance, la république cisalpine, excitée par les agens du directoire français, ordonna au général Lahoz de s'avancer, à la tête de ses troupes, sur les frontières du Piémont. Ainsi pressé par les troupes liguriennes, par ses sujets révoltés et par l'armée cisalpine, le roi de Sardaigne, afin d'éviter le danger instant, réclama la médiation de l'ambassadeur français. Celui-ci, servant les intentions secrètes de son gouvernement, fit consentir Charles-

1798-an VII. Italie.

Emmanuel à recevoir garnison française dans la citadelle de Turin. Cette mesure parut ramener, pendant quelque temps, la tranquillité dans le Piémont. Par les soins du ministre de France, les insurgés mirent bas les armes, et les troupes liguriennes évacuèrent le territoire qu'elles avaient envahi. Soit que le roi de Sardaigne ne fût point la dupe de la protection apparente que lui assurait le directoire français; soit que, toujours excité par les agens de l'Angleterre et la cour de Naples, il espérât, avec le secours de celle-ci, secouer un joug odieux, ce monarque ne tarda point à renouer ses premières intelligences avec les ennemis de la république. C'est alors que le directoire français crut devoir déclarer la guerre à Charles-Emmanuel.

D'après cette détermination, le général Joubert, commandant en chef les troupes françaises dans la Lombardie et dans le Piémont, reçut l'ordre de commencer les hostilités. Des colonnes parties de la Lombardie se dirigèrent, à marches forcées, sur Alexandrie et Novarre. Le général Sauret, qui commandait la division dite du Piémont, concentra ses troupes autour de Tortone et d'Alexandrie. Déjà les Français étaient sur le point d'envahir toutes les villes du Piémont, lorsque le roi Charles-Emmanuel s'adressa au ministre Eymar, qui avait remplacé Ginguené dans l'ambassade de Turin, pour l'engager à fléchir la colère de son gouvernement. Un arrangement provisoire fut consenti entre le ministre français et le souverain piémontais. Celui-ci s'engageait à fournir à la république une somme de huit millions, à titre d'emprunt, et comme garant de la promesse qu'il faisait de rester neutre dans la nouvelle guerre allumée en Italie; le roi rendit même un édit qui ordonnait la vente des biens ecclésiastiques, afin d'effectuer le paiement de la somme demandée.

Cet accommodement n'eut pas des suites plus heureuses que les précédens. Les ennemis de la république suscitèrent

de nouveaux soulèvemens contre les Français ; des individus de cette nation furent assassinés dans un grand nombre de villages piémontais ; les routes furent infestées de brigands, qui tuaient tous les soldats isolés ; des cris de vengeance se firent entendre dans les rangs de l'armée française.

Le général Joubert répondit à cet appel, et publia, le 5 décembre, l'ordre du jour suivant :

« Enfin la cour de Turin a comblé la mesure ; elle vient de se démasquer. Depuis long-temps de grands crimes ont été commis. Le sang des républicains français et *piémontais* se versait à grands flots par les ordres de cette cour perfide. Le gouvernement français, ami de la paix, croyait la ramener par des voies conciliatrices : son désir prononcé était de cicatriser les plaies d'une longue guerre, et de rendre la tranquillité au Piémont, en resserrant de jour en jour son alliance avec lui ; mais son espoir a été lâchement trahi, et il commande aujourd'hui à son général de venger l'honneur de *la grande nation*, de ne plus croire une cour infidèle à ses traités, et d'assurer au Piémont la paix et le bonheur. Tels sont les motifs de l'entrée de l'armée française dans le Piémont, etc. »

Ce même jour, 5 décembre, la division du général Victor, cantonnée dans le Modénois, et la réserve de Milan, commandée par le général Dessoles, se réunirent à Pavie, à Abbiate-Grasso et à Buffalora, sur les bords du Tésin. Le 6, au matin, ces forces se dirigèrent sur Novarre, tandis que l'adjudant-général Louis à Suze, le général Casa-Bianca à Coni, et le général Montrichard à Alexandrie, s'assuraient de ces trois places, et de la personne des gouverneurs. L'adjudant-général Musnier la Converserie, qui commandait le détachement spécialement dirigé sur Novarre, s'empara de cette place par ruse. Quinze grenadiers, ayant à leur tête un officier d'état-major, placés dans des voitures en forme de

convoi, demandèrent à entrer dans la place : la porte leur fut ouverte sans défiance. Arrivés en face du corps de garde, les grenadiers se jettent hors des voitures, s'emparent du faisceau d'armes, et constituent la garde prisonnière. Le portier-consigne voulut refermer précipitamment la porte; il n'était plus temps. Les Français s'en saisirent, et, à un signal convenu, le quinzième régiment de chasseurs à cheval, qui avait suivi les grenadiers à quelque distance, entra ventre à terre dans la ville, et s'empara de la place d'armes et de ses principales issues. Une nombreuse colonne d'infanterie vint ensuite cerner les casernes, et força la garnison, forte de douze cents hommes, à mettre bas les armes, et à se rendre prisonnière de guerre.

Le 7 décembre, une autre colonne, commandée par le général Montrichard, se porta d'Alexandrie, par Asti, sur Turin; la division Victor et la réserve du général Dessoles marchèrent sur Verceil. Quelques troupes piémontaises qui se trouvaient de ce côté voulurent d'abord faire quelque résistance; mais au premier feu elles lâchèrent pied et se retirèrent sur Turin. Les divisions françaises les suivirent, et entrèrent en même temps qu'elles dans la capitale du Piémont. Les troupes républicaines furent accueillies avec de grandes acclamations de la part du peuple, toujours empressé de se réjouir des changemens politiques. La ville fut illuminée pendant la nuit, et la populace se livra aux excès qui accompagnent presque toujours des événemens de cette nature. L'effigie du monarque fut promenée dans les rues et brûlée ensuite sur la place publique. Ces démonstrations d'un prétendu patriotisme étaient d'autant plus indécentes, que le roi, retiré dans son palais, pouvait entendre les vociférations de ce même peuple, qui deux jours auparavant se prosternait sur son passage.

L'occupation rapide de Turin avait frappé de stupeur le

roi et toute sa cour. Au lieu de songer à fuir, Charles-Emmanuel resta dans son palais, et consentit à conclure avec l'adjudant-général Clausel un acte, par lequel il renonçait à tous ses droits sur le Piémont, et ordonnait à l'armée piémontaise de se considérer comme faisant partie de l'armée française en Italie, et désavouait positivement tous les actes de son gouvernement antérieurs à l'arrivée des Français. Le roi ordonnait également au gouverneur de la ville de Turin de recevoir et faire exécuter ponctuellement tous les ordres que le général français commandant dans la citadelle jugerait à propos de lui donner. Dans cet acte extraordinaire, Charles-Emmanuel, en *recevant* l'autorisation de se retirer en Sardaigne, passant par Parme, stipulait pour qu'il ne fût rien changé aux dispositions qui regardaient la sûreté de sa personne et de sa famille; que, jusqu'à son départ, ses palais et ses maisons de plaisance ne fussent point occupés par les troupes françaises, et qu'enfin il lui fût délivré les passeports et l'escorte nécessaires pour arriver lui et sa famille au lieu de sa retraite. Par un dernier article, ce prince faible et vraiment digne de pitié, s'engageait à ne jamais recevoir dans les ports de l'île de Sardaigne les vaisseaux des puissances qui seraient en guerre avec la république française.

Sur ces entrefaites, le général en chef Joubert s'était mis lui-même en marche et s'était avancé jusqu'à Novarre, d'où il avait envoyé occuper le château d'Arone, sur le lac Majeur. Il reçut à Chivasso, où il s'était porté ensuite, l'acte de renonciation du roi de Sardaigne, que nous venons de rapporter. Le général accéléra sa marche, et arriva le 9 décembre, à deux heures du matin, dans la citadelle de Turin. Le désarmement des troupes piémontaises fut aussitôt ordonné et effectué dans toutes les places, tandis que les colonnes des généraux Victor et Montrichard prenaient position sur les hauteurs de la Superga, qui dominent la ville de Turin. Jou-

1798-an VII. Italie.

bert se rendit au palais du roi, et lui notifia les intentions du directoire français à son égard. Charles-Emmanuel ne vit point entrer sans quelque émotion le général français dans son appartement. Toutefois il le reçut avec la résignation qui semblait être commune à tous les souverains de cette époque. C'est dans cette entrevue que fut ratifié et signé de part et d'autre l'acte de renonciation conclu précédemment. Quelques heures furent accordées au roi pour sortir de sa capitale avec sa famille et un certain nombre de personnes de sa suite. Ce départ eut lieu à dix heures du soir, avec l'appareil, en quelque sorte, d'un convoi funèbre. Une trentaine de voitures, ayant chacune deux domestiques derrière portant des torches à la main, escortées par des détachemens de dragons et de chasseurs à cheval, également munis de ces flambeaux funèbres, s'avançant lentement et en silence dans les rues de la ville, pendant une nuit obscure et pluvieuse : tel fut le spectacle qu'offrit à ses sujets et à l'armée française le roi de Sardaigne en quittant la capitale de ses états.

Charles-Emmanuel se retira d'abord à Florence, où il arriva le 20 décembre. Cet asile donné par le grand-duc à un roi malheureux, son parent, fut dans la suite le prétexte de la guerre que le directoire déclara au souverain de la Toscane.

Trois jours suffirent aux Français pour se rendre entièrement maîtres du Piémont. Les derrières et les communications des troupes alliées entre elles étaient assurés. Une armée auxiliaire, composée de beaux et vaillans soldats, un des plus grands arsenaux de l'Europe, dix-huit cents pièces de canon trouvées dans la seule ville de Turin, plus de cent mille fusils, des munitions et des approvisionnemens immenses en tout genre, restaient désormais à l'entière disposition du directoire exécutif. Certes, une pareille conquête faite à si peu de frais, ne pouvait pas être un acheminement à la paix générale, qui se traitait alors à Rastadt ; elle devint, au con-

traire, une nouvelle source de haine, et exaspéra davantage encore l'animosité des puissances de l'Europe contre la république.

En attendant que le gouvernemement français eût décidé du sort du Piémont, le général Joubert, de concert avec le ministre Eymar, devenu commissaire extraordinaire du directoire, organisa une commission provisoire, composée de quinze individus, pour administrer ce pays.

L'acte d'organisation, sous la date du 9 décembre, était ainsi conçu.

« Vu la renonciation que sa majesté le roi de Sardaigne a faite de l'exercice de son pouvoir, et l'ordre qu'elle a donné à ses sujets d'obéir au gouvernement provisoire qui sera établi par le général français ;

« Considérant que, pour assurer la tranquillité et le bonheur du peuple piémontais, il ne peut trop s'empresser de faire choix d'hommes qui, par des talens éprouvés, par des vertus reconnues, et par leur attachement à la cause de la liberté, ont donné les plus sûrs garans de leur amour pour le bien public, et du zèle qu'ils mettront à remplir les devoirs sacrés qui leur seront confiés, conformément aux intentions du gouvernement français, ordonne :

« 1°. Le gouvernement provisoire administratif du Piémont sera composé de quinze membres ;

« 2°. Sont nommés membres du gouvernement provisoire les citoyens Favrat, Botton, Saint-Martin de la Motte, Fasella, Bertolotti, Bossi, Colla, Fava, Bon, Galli, ci-devant président de la chambre ; Braida, Cavalli ; Baudisson, professeur en droit ; Rossi, ci-devant secrétaire d'état ; Sartoris, médecin ;

« 3°. Les membres du gouvernement provisoire seront chargés de toutes les branches d'administration, et de la nomination à toutes les places civiles. Le général en chef se ré-

1798–an VII. Italie.

serve la nomination des municipalités des villes et places qui seront occupées par les troupes françaises;

« 4°. Les membres du gouvernement provisoire opineront en conseil pour toutes les affaires générales;

« 5°. Ils se diviseront en comités pour délibérer sur les différentes branches d'administration et de police;

« 6°. Aucun arrêté ne pourra être pris, soit sur les affaires générales, soit sur celles qui seront traitées dans les comités, qu'à la pluralité absolue des suffrages;

« 7°. Aussitôt que les membres du gouvernement provisoire seront installés, ils s'occuperont, de concert avec les agens ou officiers français nommés à cet effet, de la vérification des différentes caisses publiques, et se feront remettre les archives des différens départemens de l'administration royale. »

31 décembre. (11 nivose.) Italie.

Suite des opérations de l'armée de Championnet; défaite de l'armée napolitaine; reprise de Rome; marche de l'armée française sur Naples, etc., etc. [1] — Dans le même temps que le roi de Naples et son général Mack s'étaient avancés sur Rome et s'emparaient de cette ville, l'amiral Nelson s'était chargé de faire transporter et de débarquer dans le port de Livourne sept mille hommes de troupes napolitaines, destinées à faire insurger la Toscane, et à couper les communications de l'armée française avec le nord de l'Italie. Ainsi, les Anglais ne perdaient aucune occasion de prouver à la France qu'elle avait en eux d'infatigables ennemis. Le corps de troupes débarquées à Livourne rendait la position du général Championnet de plus en plus critique. Ses communications se trouvaient menacées de toutes parts, et ses forces,

[1] Journaux du temps, — Histoire de la campagne de Naples, par le général Bonnamy, — Histoire de France, — Mémoires manuscrits du lieutenant-général Thiébault, — Notes et Documens communiqués, etc., etc.

disséminées, et si inférieures à celles de l'ennemi, pouvaient d'autant mieux être battues en détail, qu'il y avait peu d'espérance d'en pouvoir réunir la masse. Mais le général français avait un courage et une activité tels, qu'il ne perdit point l'espoir de sauver l'armée sous ses ordres, et même de la conduire à la victoire. Après avoir établi ses avant-postes, il avait pensé à protéger ses derrières, en plaçant des éclaireurs à Pérouse, et il résolut d'attendre dans les dernières positions qu'il venait d'occuper, que l'ennemi s'avançât pour le combattre.

Le général Mack, au lieu de profiter de sa supériorité pour suivre ses premiers succès en attaquant la faible armée française, avait passé plusieurs jours à Rome sans entreprendre autre chose que de faire sommer le château Saint-Ange.

Cette forteresse avait pour commandant un chef de bataillon de la troisième demi-brigade de ligne, nommé Walter, qui répondit d'une manière convenable à la sommation intempestive du général en chef des Napolitains. Enfin, après avoir long-temps et mûrement médité sur le parti qu'il allait prendre, Mack se décida à réunir les quarante mille hommes qui formaient la gauche de son armée pour s'avancer contre la droite des Français, à l'effet de nettoyer la grande route de Rome à Florence, d'enlever Civita-Castellana, et de forcer le pont de Borghetto sur le Tibre. Il eût été beaucoup plus militaire de ne faire qu'une fausse attaque sur Civita-Castellana, de marcher avec une très-forte colonne par la route de Rome à Cantalupo, en remontant la rive gauche du Tibre, et d'attaquer la position de Terni, où se trouvait le quartier-général de l'armée française. Cette opération aurait coupé cette dernière armée en deux, et eût probablement causé sa perte; mais, pour tenter cette opération vraiment stratégique, il fallait un général moins systématique et plus

habitué à la pratique de la guerre, que ne l'était Mack, malgré ses grandes méditations et ses plans gigantesques.

Quoi qu'il en soit, les quarante mille Napolitains marchèrent vers la droite de l'armée française, qu'ils attaquèrent sur cinq colonnes, partics le même jour des environs de Baccano. Le général Macdonald, qui commandait les troupes attaquées ainsi par le général Mack, ne s'effraya point de la supériorité numérique des assaillans. Environné de tous les côtés, il déploya toute son habileté pour sortir d'une position aussi fâcheuse, et réussit, par ses manœuvres savantes, à rendre nul le dessein de l'ennemi.

Le général de brigade Kellermann commandait l'avant-garde, placée en avant du village de Nepi, et résista à la première colonne, qui l'attaqua avec résolution. Ce général n'avait avec lui que trois escadrons du dix-neuvième régiment de chasseurs à cheval, deux pièces d'artillerie légère et deux bataillons d'infanterie de la quinzième légère et de la onzième de ligne. Cependant il sut inspirer une telle ardeur à ses soldats, qu'après un combat dont le commencement avait été rude à soutenir, cette poignée de braves parvint à repousser et à mettre en déroute les huit mille hommes qui composaient la colonne ennemie. Les Napolitains, vaincus, laissèrent sur le champ de bataille cinq cents hommes tués ou blessés, quinze pièces de canon de tout calibre, trente caissons de munitions, deux mille prisonniers, dont cinquante officiers (plusieurs de grades supérieurs), des drapeaux, des étendards, trois mille fusils, enfin tous leurs bagages et effets de campement. Les fuyards ne s'arrêtèrent qu'à Monte-Rosi, où, bientôt atteints, ils furent culbutés de nouveau et dispersés.

La seconde colonne de l'armée napolitaine avait suivi l'ancien chemin de Rome et s'était portée sur Rignano, où se trouvait la quinzième demi-brigade légère, aux ordres de son

chef Lahure. L'attaque faite par cette colonne n'eut pas plus de succès que celle de la première. Lahure s'était d'abord replié sur le pont de Civita-Castellana : il y soutint pendant plusieurs heures le choc des Napolitains, et, bientôt renforcé par un détachement que lui envoya le général Macdonald, il repoussa la colonne et lui fit éprouver une perte considérable.

Le général polonais Kniazewitz attaqua lui-même la troisième colonne ennemie, au moment où elle débouchait par Fabrica sur Santa-Maria di Falori. Il avait sous ses ordres la légion de son nom, la légion romaine, les deuxième et troisième bataillons de la trentième demi-brigade de ligne, deux escadrons du seizième régiment de dragons, une compagnie du dix-neuvième de chasseurs à cheval, et trois pièces d'artillerie légère. Ces troupes chargèrent les Napolitains avec tant d'impétuosité, que ceux-ci, frappés de terreur, lâchèrent pied au premier choc, et s'enfuirent en désordre, abandonnant huit pièces de canon, quinze caissons de munitions, et une cinquantaine de prisonniers, dont deux officiers supérieurs.

Au moment où Macdonald avait été informé du projet d'attaque de l'ennemi, il avait donné ordre au général Maurice Mathieu de se porter en toute diligence sur le village de Vignanello, à l'effet d'y couper la colonne ennemie qui devait se diriger sur ce point, afin de gagner la position d'Orte et d'y passer le Tibre. Le général Maurice Mathieu rencontra effectivement l'ennemi, et malgré la lassitude des soldats de la onzième demi-brigade, qu'il avait sous ses ordres, il attaqua si vigoureusement les Napolitains, qu'il les obligea de se jeter dans Vignanello, village fort de sa position sur une hauteur, et ceint en outre d'une bonne muraille. Les habitans se réunirent aux soldats ennemis pour défendre ce poste ; mais le feu du canon et de la mousqueterie, et la menace que fit le général Mathieu de passer au fil de l'épée tous ceux qui

seraient pris les armes à la main, forcèrent les Napolitains à sortir du village. Les Français marchèrent ensuite sur Borghetto, afin de couvrir les approches du pont qui se trouve en cet endroit.

Enfin la cinquième colonne de l'armée de Mack, marchant pour flanquer la droite des quatre autres, avait traversé le Tibre sur un bac à la hauteur de Pouzano, et devait se porter sur Magliano; mais, ayant été informé des échecs éprouvés par les autres colonnes, le commandant de celle-ci ne jugea point à propos de se rendre à sa destination, et revint passer le Tibre à Pouzano, afin de se réunir au gros des troupes napolitaines.

Ainsi, dans cette journée du 5 décembre, le général Macdonald, par la manière dont il avait su distribuer ses troupes et mettre à profit leur bonne disposition, avait eu la gloire de repousser avec six mille hommes toutes les attaques dirigées contre lui par un général qui en commandait quarante mille. Les soldats français, et principalement ceux qui avaient combattu à Nepi, prouvèrent qu'ils étaient encore les guerriers de Lodi et d'Arcole. Le général Championnet fit connaître, dans son rapport au directoire, les noms de tous les officiers qui s'étaient distingués dans ces différentes affaires, et signala particulièrement le chef d'escadron Bru, dont la belle conduite lui mérita l'honneur d'être nommé chef de brigade sur le champ de bataille. Les autres officiers étaient le chef de bataillon Villeneuve, les capitaines Jelsch, Esse, Derouche, Fermot, Lelcior; les lieutenans Espoulier, Delfortain, Faile, Serre, Callandre et Estaffort; les sous-lieutenans Coquet, le Maire, la Forge, de Doucerin, Regnier et Siber, maréchaux-de-logis de chasseurs à cheval.

Cette attaque des Napolitains contre la droite de l'armée française devait faire présumer que Mack ne tarderait pas à se porter sur les autres points de la ligne française. Mais ce

général, rebuté sans doute par le peu de succès de sa première attaque, s'était retiré sur les hauteurs de Calvi ; et craignant à son tour d'être poussé par son adversaire, il s'était retranché dans sa position. Cependant après cinq jours d'inaction, pendant lesquels il poussa quelques reconnaissances sur le chemin de Cantalupo, il fit partir une colonne de huit à dix mille hommes, afin d'occuper ce dernier village et de s'assurer un passage sur le Tibre. Une autre colonne occupa Civita-Castellana, et il fit venir de Rome l'artillerie nécessaire à cette colonne, qui était partie de Rieti. Son projet était, après avoir jeté de nombreux détachemens dans la montagne de Buono, de se diriger de Cantalupo sur Terni, par Aspra et Colli-Sepoli, afin d'essayer d'enfoncer le centre de l'armée française, et de couper de nouveau ses communications.

Averti à temps des mouvemens que faisait l'ennemi, le général Championnet prit la résolution de concentrer ses troupes, afin de conserver les moyens de paralyser les efforts de Mack, et de le combattre avec avantage si l'occasion se présentait. Le général Lemoine reçut, en conséquence, l'ordre de se porter sur Rieti et Civita-Ducale. Ces deux villes, dont la dernière dépend du territoire napolitain, furent occupées ; et Lemoine fit camper plusieurs bataillons en avant de Rieti, afin d'inquiéter les postes de l'ennemi à Cantalupo. Un fort détachement fut jeté dans Contigliano, sur le revers de la montagne, à l'effet de menacer la position de Calvi. Le général en chef ordonnait en même temps à Macdonald de chasser l'ennemi de la montagne de Buono, de replier insensiblement ses troupes en deçà du pont de Borghetto, sur la rive gauche du Tibre, et de laisser une garnison dans le fort de Civita-Castellana.

Cependant une colonne de troupes napolitaines, commandées par le général autrichien Mœsk, descendant de Calvi

1798-an VII. Italie.

sur Otricoli, manœuvrait pour tourner la division Macdonald par sa gauche et s'emparer du pont de Borghetto. Mais l'ennemi rencontra sur ce dernier point la brigade du général Mathieu ; et, n'osant attaquer ni la gauche de Macdonald ni le pont, il se porta sur Calvi, où il s'établit, partie dans la ville, et partie dans une position retranchée par la nature du terrain. Suivant les instructions de Mack, le général Mœsk envoya un détachement pour occuper Magliano, village dominant toute la partie littorale du Tibre, où se trouvait placée la division Macdonald, et qui était conséquemment un poste fort essentiel pour les Napolitains. Macdonald, voyant que l'occupation de ce point nuisait fort à ses communications avec Otricoli, donna l'ordre au général Mathieu d'attaquer Magliano et d'en débusquer le détachement ennemi. Ce général s'acquitta de sa mission avec succès, battit les Napolitains, leur fit quatre cents prisonniers, s'empara de leur camp tout tendu et muni de tous les objets nécessaires, et occupa Magliano.

Ce premier échec ne détourna point le général Mœsk du dessein de couper les communications de Macdonald. Il se porta avec toutes ses forces sur Otricoli, au-delà de Borghetto, sur la route de Narni. Ce poste fut surpris, et le détachement de cinquante hommes qui l'occupait fut impitoyablement massacré. Les Napolitains montrèrent dans cette circonstance une rage et une animosité telles, qu'après avoir traité la ville comme si elle eût été prise d'assaut, ils mirent le feu à l'hôpital, où se trouvaient réunis les blessés des affaires précédentes, Français et Napolitains. Cette atrocité, jointe à la menace précédemment faite par le général Mack, d'égorger tous les malades que les Français avaient laissés dans les hôpitaux de Rome [1], exaspéra tellement les soldats

[1] Dans la sommation que Mack avait fait faire au commandant français du

républicains contre l'armée napolitaine, que depuis cette époque ils ne respirèrent plus que la vengeance, et montrèrent, dans tous les combats qui suivirent, une fureur, que le général Championnet se vit dans l'obligation de réprimer par un ordre du jour.

L'occupation d'Otricoli par les Napolitains compromettait la sûreté des communications de l'armée française. Cependant Championnet ne voulut point faire attaquer le corps nombreux du général Moesk par la division Macdonald, avant d'avoir renforcé celui-ci par des troupes tirées de la gauche de l'armée : la position des Napolitains était en effet formidable. Moesk occupait non-seulement la ville, mais encore les hauteurs qui l'avoisinent : il avait prolongé ses ailes des deux côtés de la route de Borghetto, la droite appuyée au Tibre, et la gauche à des ravins d'un accès difficile. La majeure partie de son artillerie et toute sa cavalerie étaient placées en réserve en arrière d'Otricoli, sur la route de Narni : dans cette position, il pouvait facilement attaquer le parc d'artillerie de la division Macdonald, établi à un demi-mille d'Otricoli, et peut-être même s'en emparer; mais Macdonald, plein de confiance dans la valeur de ses troupes, et voulant empêcher

château Saint-Ange, le général napolitain Bourcard déclarait : « que tous les Français malades aux hôpitaux de Rome, ainsi que les gardes que le général en chef y avait laissées, étaient considérés comme ôtages, et que chaque coup de canon tiré sur les troupes napolitaines, serait marqué par la mort d'un soldat français, qu'on livrerait à *la juste indignation des habitans*. »

Mack adressa copie de cette sommation au général Championnet, et Macdonald se chargea d'y répondre. Il annonça au général autrichien que le moindre attentat commis sur les malades français serait l'arrêt de mort de l'armée napolitaine. « Les Français républicains, disait Macdonald, ne sont point des assassins; mais les prisonniers qui sont entre nos mains répondent sur leur tête de la sûreté des Français qui sont à Rome..... Votre lettre sera connue aujourd'hui de toute l'armée, pour ajouter encore à l'indignation et à l'horreur que nous ont inspirées vos menaces, que nous méprisons autant que nous en craignons peu l'effet. »

1798-an VII. Italie.

son ennemi de reconnaître le petit nombre de soldats qui lui étaient opposés, fit attaquer les Napolitains.

Le général Mathieu, à la tête de quatre compagnies de la trentième demi-brigade, de quatre compagnies de la légion polonaise, d'un bataillon de la douzième, et d'un escadron du seizième de dragons, forma cette troupe en petites colonnes, et, dirigeant son artillerie et sa principale attaque sur la grande route, il repoussa l'ennemi sur tous les points, s'empara d'Otricoli, fit plus de deux mille prisonniers, enleva huit pièces de canon, prit trois drapeaux, plus de cinq cents chevaux, et tout l'état-major du régiment de la principessa, cavalerie; il culbuta le reste dans les ravins, où les Polonais, placés en tirailleurs, tuèrent encore beaucoup de monde. Cet avantage remarquable ne coûta aux Français que quelques hommes de la trentième demi-brigade, et une cinquantaine de Polonais, qui furent tués à l'attaque d'Otricoli, où les Napolitains se défendirent avec quelque fermeté. Le prince de *Santa-Croce*, patriote romain, employé comme adjudant-général auprès du général Mathieu, se distingua dans le combat, et eut la jambe cassée par un biscaïen.

Les communications se trouvaient rétablies par la reprise d'Otricoli; mais les débris de la division Moesk s'étaient repliés sur Calvi, et l'ennemi occupait toujours en force la montagne de Buono : Macdonald ne voulut point lui donner de relâche, et le fit attaquer avec la plus grande vigueur dans ces positions. Le brave général Mathieu fut encore chargé de cette expédition. Une colonne composée d'un fort bataillon de la onzième de ligne, et d'un escadron du seizième régiment de dragons, se mit en marche pendant la nuit, malgré un temps affreux, par un chemin presque impraticable. Arrivés, à la pointe du jour, devant les avant-postes napolitains, les Français culbutent ceux-ci, forcent le camp retranché, font de nombreux prisonniers, et poursuivent,

la baïonnette aux reins, les Napolitains jusque sous les murs de Calvi. Défendue par la nature, cette ville avait quatre mille hommes de garnison, qu'augmentèrent bientôt tous les fuyards napolitains. Macdonald avait aussi dirigé la brigade du général Kniasewitz sur le même point, en la faisant déboucher par Magliano. Le général Mathieu fit occuper par de petits détachemens les hauteurs qui dominent la ville, et envoya sommer le général ennemi de se rendre : celui-ci fit des propositions qu'on ne pouvait pas admettre. Pendant les pourparlers, le général Mathieu fit battre en brèche la muraille du jardin d'un couvent, afin de pénétrer de vive force.

Sur ces entrefaites, le général Macdonald arriva, et fit connaître au commandant napolitain son *ultimatum*, ainsi conçu : « La colonne prisonnière à discrétion ou passée au fil de l'épée. » Elle se rendit sur-le-champ, quoique le général Moesk fut instruit que le général Mack marchait à son secours.

Ce dernier succès, dû presque tout entier à l'audace du général Mathieu, apporta de grands changemens dans les combinaisons du général en chef des Napolitains. Informé, en chemin, que Calvi était rendu, et que le corps du général Moesk était détruit ou prisonnier, ainsi que cet officier, il retourna sur ses pas. Arrivé à Cantalupo, au lieu de chercher à repousser le général Rey, qui marchait sur ce point, et à couper le centre de l'armée française, comme c'était son premier projet, il ordonna une retraite générale, et se porta en toute hâte sur Rome, ne laissant qu'une forte arrière-garde devant le général Rey, qui s'attacha sur-le-champ à la poursuite des Napolitains.

La détermination de Mack avait été hâtée par la nouvelle que reçut ce général, de l'échec éprouvé par l'un de ses lieutenans, le chevalier Micheroux, qui commandait une

1798-an VII. Italie. division de l'armée napolitaine, et par la prise de la forteresse de Civitella del Tronto.

Le général Duhesme, récemment passé de l'armée du Rhin à celle de Rome, commandait la division formant la gauche de cette armée. Son premier soin avait été de rétablir la discipline parmi ses troupes, et de leur redonner l'organisation que la dispersion où elles se trouvaient rendait indispensable. Il fut bien secondé en cela par son chef d'état-major Thiébault, et par le chef de brigade Broussier. Le général en chef avait prescrit à Duhesme de ne rien entreprendre de sérieux, et de considérer sa division comme un corps de partisans placé sur les deux frontières des états romains et du royaume de Naples, et particulièrement destiné à contrarier les habitans des deux pays également insurgés contre les Français. Toutefois l'occupation de Civitella del Tronto ayant paru nécessaire au général Duhesme pour s'en faire un point d'appui contre l'ennemi qu'il avait à combattre, il jugea convenable d'investir cette ville dès le 7 décembre.

Civitella, forteresse regardée avec raison comme le boulevard de la province des Abruzzes, est située au sommet d'une montagne assez haute. Les fortifications, bien revêtues et flanquées à leurs angles, ne sont dominées d'aucun côté, et protègent la ville, qui, bien fermée et entourée d'un torrent très-profond, est elle-même à l'abri d'un coup de main. Le fort, muni d'une douzaine de pièces de gros calibre en bronze, ne manquait d'ailleurs d'aucun des objets nécessaires pour soutenir un long siége. Cependant le général Monnier, que Duhesme avait chargé de cette expédition, intimida tellement la garnison napolitaine qui défendait Civitella, qu'après dix-huit heures d'investissement, et sans aucun des moyens en artillerie qui eussent pu mettre les Français à même de prendre le fort de vive force, le commandant demanda de lui-même à

parlementer, et à se rendre, lui et sa troupe, prisonniers de guerre.

Cependant la colonne du général Rey avait débouché sur Terni, et Championnet lui fit prendre position sur l'Osteria di Vaccone. Tous les préparatifs furent faits pour attaquer le camp de Cantalupo. Championnet ignorait encore que Mack eût pris la résolution de lever ce camp pour se retirer à marches forcées sur Rome.

Dans ce mouvement offensif de l'armée française, Macdonald dut abandonner son quartier-général de Civita Castellana, et laissa seulement cent cinquante hommes de la onzième demi-brigade, commandés par le capitaine Muller, pour garder le fortin de cette ville, avec ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le pont de Borghetto fut mis en état de défense, et armé de douze pièces de canon. Le général Kellermann fut laissé sur ce point avec quatre bataillons, deux escadrons du quatrième régiment de chasseurs à cheval, et une demi-compagnie d'artillerie légère. Ce général avait l'ordre de déboucher au premier signal. Macdonald, avec le reste de sa division, traversa les montagnes de Buono et marcha sur Cantalupo, par Calvi et Collevecchio. Mais, comme dans cette marche, il ne pouvait pas se faire suivre par son artillerie et ses bagages, il les fit rétrograder, par Otricoli et Narni, sur Terni, d'où ils rejoignirent ensuite la division. Les troupes postées à Osteria di Vaccone se portèrent directement sur Cantalupo, en suivant la grande route. Une colonne commandée par le général Lemoine, après avoir masqué le débouché de Civita Ducale, marcha sur les derrières de l'ennemi, par la route de Rieti à Rome, afin de lui couper la retraite, tandis que les forces réunies sur Cantalupo devaient le combattre.

Telles étaient les dispositions prises par le général Championnet au 15 décembre; mais, ainsi qu'on vient de le voir

1798-an VII. Italie.

plus haut, au lieu d'attendre les Français à Cantalupo, Mack n'avait pas plutôt aperçu le mouvement de la colonne du général Rey, qu'il avait abandonné cette position. Il est assez difficile d'expliquer comment, à une distance aussi rapprochée, les Français avaient pu ignorer la retraite du général napolitain. Quoi qu'il en soit, la division Macdonald rencontra celle du général Rey, au moment où celui-ci débouchait de Cantalupo pour suivre l'arrière-garde des Napolitains à travers la Sabine jusqu'à Rome. La division Macdonald suivit le mouvement du général Rey, et fut bivouaquer le même jour sous Monte Rotondo, où l'avant-garde française engagea le combat avec l'arrière-garde ennemie. Celle-ci fut si vivement poussée, qu'elle arriva sous les murs de Rome en même temps que le corps d'armée du général Mack. Ces troupes traversèrent rapidement la ville, de la porte de Salara à celle Latina, par laquelle elles sortirent pour aller camper sur l'autre rive du Teverone.

Ainsi la promesse que le général Championnet avait faite à la garnison du château Saint-Ange, en évacuant Rome, reçut son accomplissement. Les troupes françaises rentrèrent dans cette capitale du monde chrétien le 15 décembre, après dix-sept jours d'absence, pendant lesquels elles avaient détruit plus de quinze mille Napolitains, pris quarante pièces de canon, presque tous les équipages dont cette armée était si abondamment pourvue, et vingt drapeaux.

Au moment même où l'aile droite de l'armée s'avançait pour entrer dans Rome, un incident singulier avait failli retarder cette opération. Le général Championnet avait reçu à son quartier-général la nouvelle qu'une colonne de sept mille Napolitains venant de Baccano, et commandée par le général Damas, émigré français, s'avançait sur Rome, et demandait qu'on lui permît de traverser cette ville pour rejoindre l'armée ennemie. Championnet envoya sur-le-champ

son chef d'état-major, le général Bonnami, pour reconnaître l'état des choses et prendre les mesures qu'exigeait la prudence. Bonnami rencontra au Ponte Salaro sur le Teverone, près d'un des faubourgs de Rome, la cavalerie du général Rey, qui commençait à entrer en ville. Il engagea ce général à pousser des partis au-delà de la porte Latine, sur les routes d'Albano et de Frascati : lui-même se mit à la tête d'un fort détachement de cette cavalerie, et, traversant le Ponte Molle, il marcha à la rencontre du général Damas et de sa colonne. Le général Rey, avec le reste de sa troupe, et le général Macdonald, avec la cavalerie légère, suivirent ce mouvement. Bonnami eut bientôt atteint la division napolitaine, et jugeant qu'il était nécessaire de prolonger le pourparler, afin de donner aux troupes qui le suivaient le temps d'arriver, il s'avança en parlementaire vers le général Damas, et lui demanda ce qu'il désirait. « Obtenir passage pour ma division, dit le français émigré, ou me l'ouvrir l'épée à la main. » Bonnami s'étudia à lui démontrer que la première demande n'était pas admissible, et que sa résolution serait d'une exécution bien difficile, attendu que les soldats républicains étaient assez nombreux pour y mettre obstacle. Le général français finit par sommer M. de Damas de mettre bas les armes. « Quand on a sept mille hommes et des cartouches, répliqua celui-ci, on ne pose pas les armes. — Eh bien, dit Bonnami, nous nous battrons. » Le général Damas demanda alors un délai de six heures pour assembler un conseil de guerre et délibérer sur la proposition qui lui était faite. Bonnami craignant que l'infanterie française n'arrivât pas à temps, mais voulant toutefois intimider son ennemi, ne lui accorda qu'une heure. Cependant les colonnes d'infanterie du général Macdonald commençaient à défiler, l'heure était écoulée, et le général Damas, ne donnant point de réponse, Bonnami engagea le général Rey à marcher avec sa cavalerie

sur la colonne napolitaine. Mais le général Damas avait su mettre à profit le délai qui lui avait été accordé, pour faire ses dispositions de retraite. Sachant que le général Kellermann se trouvait dans la direction qu'il avait prise d'abord, il fit un mouvement oblique pour gagner la route d'Orbitello, où il espérait pouvoir s'embarquer. Il fut suivi par les généraux Rey et Bonnami, à la tête de deux détachemens, du seizième de dragons et du septième de chasseurs à cheval, et atteint près de Storta. Chargée avec impétuosité par cette cavalerie, l'arrière-garde du général Damas fut obligée de s'arrêter pour se défendre. Les Français, encouragés par la présence de tous les généraux accourus sur les lieux, culbutèrent cette arrière-garde, lui prirent cinq pièces de canon, et poursuivirent les vaincus jusqu'à la nuit. Le général Damas profita de l'obscurité et de la connaissance qu'il avait des localités pour continuer sa retraite. Les Français, harrassés de fatigues, retournèrent sur Storta, où ils bivouaquèrent. Le général Championnet avait été si satisfait de la conduite de Bonnami, qui n'était encore qu'adjudant-général, qu'il le nomma général de brigade sur le champ de bataille. En effet, si cet officier n'eût point, par son assurance, dissimulé au général Damas la faiblesse de l'avant-garde française, celle-ci aurait eu quelque peine à se débarrasser d'un ennemi aussi nombreux.

Les généraux français entrèrent le soir même de cette journée dans Rome, délivrée du joug des Napolitains. A onze heures du soir, le bruit se répandit qu'une autre colonne ennemie attaquait la porte Latine. La onzième demi-brigade de ligne et quelques escadrons de cavalerie légère se portèrent aussitôt sur le point menacé : c'était un renfort que le général Mack envoyait au général Damas pour le dégager. Malgré l'obscurité, les Français chargèrent cette colonne et la forcèrent d'autant mieux à la retraite, que l'officier qui la com-

mandait apprit à ce moment que Damas s'était retiré sur Orbitello.

Ainsi par les manœuvres habiles du général Championnet, et sans avoir combattu en bataille rangée, le roi de Naples et son savant général avaient été dans la nécessité d'abandonner leur conquête et de s'éloigner en toute hâte. Mack se retira sur les bords du Garigliano et du Volturne, et Ferdinand, humilié et vaincu, courut s'enfermer dans la forteresse de Caserte. Il faut bien convenir que les Napolitains avaient mis autant de mollesse et de négligence dans leurs attaques combinées, de précipitation dans leur retraite et de désordre dans leur fuite, que les Français avaient apporté de vigueur dans la défense des positions qu'ils occupaient, de célérité dans leur ralliement, de science dans leur défensive, d'audace et de valeur dans leur offensive. Un seul général ennemi, et c'était un Français, Damas, avait montré des talens et du caractère, et c'est aussi le seul qui exécuta, aussi heureusement que possible, le mouvement rétrograde que lui commandaient les circonstances.

Le général Championnet, en s'occupant à Rome de rétablir le gouvernement républicain, donna aussi ses ordres pour établir les troupes dans les positions les plus militaires et les plus avantageuses. Un camp fut tracé en avant de la ville pour en garder toutes les avenues; la réserve fut placée sur les hauteurs de Ponte-Molle; un corps d'observation s'établit sur la rive droite du Teverone, en même temps que le poste établi à Tivoli recevait des renforts. Le général Rey fut chargé d'aller à la poursuite de l'ennemi, qui avait abandonné les positions de Frascati et d'Albano, et de ne pas lui donner un seul instant de relâche.

Cependant le général Kellermann était toujours à Borghetto, et Macdonald l'avait informé de la direction prise par le général Damas en se retirant. Il réunit ses troupes et se

1798-an VII. Italie.

dirigea par Romiglione sur Toscanella, où il rencontra la colonne napolitaine. Damas fit encore une résistance fort honorable; mais, convaincu que les troupes qu'il commandait ne pouvaient lutter avec avantage contre ses compatriotes, il ordonna la retraite. S'étant placé à l'arrière-garde, il combattit avec le plus grand courage, et reçut une blessure dangereuse par un éclat de mitraille. Les Napolitains, encouragés par l'exemple de leur brave chef, arrêtaient la marche des Français, lorsque Kellermann, chargeant à la tête de la cavalerie légère, termina un combat qui durait depuis deux heures sans que l'avantage se décidât pour l'un ou l'autre parti. Pendant cette dernière action, le gros de la colonne ennemie avait atteint Orbitello et s'était embarqué à la hâte sur quelques bâtimens napolitains. Poussé jusque dans la ville, Damas en ferma les portes, capitula avec Kellermann, et obtint la faculté de pouvoir se rembarquer avec son arrière-garde, sous la condition toutefois de remettre son artillerie entre les mains des Français.

Débarrassé de cet ennemi, Kellermann marcha sur Viterbe. Cette ville, qui était loin de prévoir le sort de l'armée napolitaine, s'était révoltée contre les Français, et avait emprisonné tous ceux qui s'y étaient réfugiés lors de l'évacuation de Rome. Les habitans avaient pillé leurs effets et les équipages de l'armée qui s'y trouvaient en dépôt : il suffit au général Kellermann de se présenter devant Viterbe pour s'en faire ouvrir les portes. La terreur régnait dans la ville : on s'attendait aux actes de la plus terrible vengeance. Kellermann se contenta d'ordonner la restitution des objets volés, fit arrêter les principaux chefs de la sédition; et après avoir pris toutes les mesures propres à maintenir la tranquillité après son départ, il vint rejoindre l'armée à Rome.

En supposant que le directoire français eût eu depuis longtemps le dessein d'envahir le royaume de Naples, ou du moins

d'y susciter une révolution populaire, les prétextes ne lui manquaient plus maintenant, et son entreprise était suffisamment légitimée par l'infructueuse agression que venait de tenter le gouvernement napolitain. Le général Championnet se prépara à cette expédition, quoique son armée fût peu nombreuse; mais l'heureux essai qu'il venait de faire du dévouement et de la valeur de ses troupes lui promettait un succès éclatant. L'armée napolitaine, constamment battue, malgré sa supériorité numérique, ne présentait plus que des débris peu redoutables, et qu'il devenait facile d'anéantir : les chances de la guerre n'étaient plus douteuses.

Le général Mack avait évacué les états romains et continué sa retraite. Dans la situation critique où se trouvait l'armée napolitaine, son général n'avait cependant pas négligé de faire occuper les principaux passages par les corps les moins désorganisés, en y plaçant ce qui lui restait de sa nombreuse artillerie. Toutefois on ne pouvait espérer de rallier entièrement les troupes que lorsqu'elles seraient derrière le Volturne et les fortifications de Capoue. Le général autrichien leur avait donné cette direction, en laissant des postes considérables à Aquino, Ceprano, Fondi-Itri, et une garnison de trois mille hommes dans la forteresse de Gaëte. Les généraux qui commandaient les divisions de l'aile droite de l'armée napolitaine dans la Sabine et les Abruzzes, eurent ordre de se retirer en suivant les mouvemens de la gauche, et de défendre les passages les plus difficiles, pour donner le temps aux grands équipages de filer, et en sauver le plus que possible.

Dans son dessein de poursuivre l'armée vaincue et d'envahir le royaume de Naples, Championnet crut cependant nécessaire de donner quelques jours de repos à ses troupes, et il employa ce temps à réorganiser le gonvernement de la république romaine. Il eût été moins difficile qu'on ne peut le supposer de rattacher les Romains aux formes républicaines,

et de s'assurer de leurs affections envers les Français, si les excès dont nous avons parlé dans le volume précédent ne s'étaient point renouvelés. Malheureusement, avec l'armée française était rentrée cette tourbe de spéculateurs avides qui avaient déjà excité le mécontentement général, et qui regardaient comme leur patrimoine les richesses que renfermait la cité des Césars. Aux nouvelles vexations dont ces hommes ne tardèrent pas à se rendre coupables, on eût dit que les soldats de la république n'avaient vaincu que pour enrichir ces misérables. Le général Championnet, républicain aussi austère dans ses mœurs que dans ses principes politiques, se prononça vigoureusement contre ces individus, qu'il traita en public de voleurs et de pillards. Il écrivit les lettres les plus énergiques à l'ambassadeur français Bertholio, pour lui dénoncer les déprédations de toutes les classes, et pour le prévenir de la rigueur inflexible avec laquelle il se proposait de les poursuivre lui-même. La correspondance du défenseur de l'honneur français renfermait les plaintes les plus amères contre des vampires qui faisaient peser sur la nation entière des reproches honteux; mais le directoire, trompé ou séduit, accordait une confiance absolue à ses agens, et l'impartiale sévérité de Championnet devint importune. Ce digne général apprit bientôt à ses dépens que, sous un gouvernement corrompu, les récriminations des honnêtes gens sont souvent punies comme des délits politiques.

Championnet quitta Rome le 20 décembre après avoir ordonné le désarmement de cette ville : il marchait avec la division Macdonald. Celle de cavalerie aux ordres du général Rey, renforcée d'un bataillon polonais et de quelques pièces d'artillerie légère, était déjà à la poursuite de l'ennemi. Les Napolitains avaient fait à une grande distance, et le général Rey parvint sans obstacles jusqu'à Terracine, en passant par Albano, Velletri, Cisterna et les marais Pontins, et ramas-

sant sur son chemin un grand nombre de traîneurs napolitains.

La brigade du général Maurice Mathieu (de la division Macdonald), arriva le 27 décembre à Ceprano, après avoir traversé Genzano, Cisterna, Piperno, Prossedi et Frosinone. L'arrière-garde ennemie se trouvait encore campée sur la rive gauche du Garigliano, sur une hauteur qui domine Ceprano. Le général français attaqua cette troupe, la chassa de ses retranchemens, et entra dans la ville pêle-mêle avec les Napolitains : toutefois il ne put empêcher ceux-ci de traverser le pont de Garigliano, parce qu'ils étaient protégés par un autre corps de troupes et par de l'artillerie placée en batterie sur l'autre rive, à l'effet de défendre le passage de la rivière. Maurice Mathieu remit au lendemain l'attaque de cette nouvelle position. Au point du jour, les Français franchirent le pont, chargèrent l'ennemi au pas de charge et le culbutèrent. Les Napolitains n'avaient pas même cherché à soutenir leur tête de pont, et s'étaient hâtés de fuir aux premières décharges de l'artillerie et de la mousqueterie : ils furent poursuivis jusque sur les bords de la Melfa. Le passage de cette rivière fut bientôt forcé, et les Français continuèrent leur marche. Le temps était affreux; tous les chemins étaient rompus ou défoncés par la pluie et les torrens; les soldats s'avançaient ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture; mais ils surmontèrent ces obstacles, et arrivèrent le 28 à l'embranchement de la grande route d'Isola et du chemin de traverse de Ceprano. Plusieurs détachemens qui occupaient cette position y furent environnés et presque tous faits prisonniers. Après avoir laissé à Isola un détachement pour s'emparer des vivres et des munitions que les Napolitains y avaient abandonnés, le général Mathieu continua à s'avancer, et arriva le même jour à San-Germano qu'il occupa, et où il devait attendre le général Macdonald.

1798-an VII. Italie.

Ce dernier général, à son départ de Rome, avait d'abord suivi le général Mathieu jusqu'à Frosinone; mais il était resté en cet endroit pour y attendre la colonne du chef de brigade Girardon, arrivant par Frascati et Anagni. Il s'était ensuite dirigé avec cette troupe par Veroli, Isola, Arpino et Arce, sur San-Germano, où il arriva deux jours après le général Maurice Mathieu. Championnet accompagnait, comme nous l'avons dit, la division Macdonald. Au moment où ces deux généraux entraient dans San-Germano, on leur annonça l'adjudant-général prince Pignatelli, qui venait, de la part du général Mack, proposer un armistice de plusieurs jours, alléguant pour motifs que, dans une saison aussi rigoureuse, l'humanité commandait aux deux généraux en chef de donner quelque repos à leurs troupes. Championnet voulut bien consentir à une suspension d'armes de quarante-huit heures, en ordonnant toutefois au général Mathieu de pousser ses avant-postes jusqu'à deux milles de Calvi, sur la route de Capoue. A l'expiration des quarante-huit heures, la brigade Girardon, qui, dans son trajet de Frosinone à San-Germano, s'était emparée d'un parc d'artillerie napolitain de quatre-vingts pièces, placé à Castellucio, suivit le mouvement du général Mathieu, et vint camper à la gauche de ses troupes entre Calvi et Capoue.

Le quartier-général s'établit deux jours plus tard à Spazaneri.

Pendant que la division Macdonald arrivait ainsi devant Capoue, la division Rey avait quitté Terracine le 30 décembre; un détachement de cavalerie, commandé par l'aide-de-camp Rey, parent du général, attaqua le poste de la Torella, qui sépare les Etats romains de ceux de Naples, et l'emporta après quelques minutes de combat. Les Napolitains qui défendaient ce poste se replièrent sur Fondi, qu'ils évacuèrent également après une faible résistance, pour se replier

sur le passage d'Itri, position très-forte de sa nature, défendue par plusieurs batteries et quelques bataillons. Le bataillon polonais qui faisait partie des troupes du général Rey attaqua sur-le-champ ce poste. Après un combat où les Napolitains montrèrent plus de résolution que de coutume, les Polonais, guidés par le général Rey en personne, s'emparèrent des redoutes et restèrent maîtres du passage. Les Napolitains, suivis avec vigueur dans leur retraite, abandonnèrent leurs bagages, toute l'artillerie, et coururent se jeter en désordre dans la forteresse de Gaëte.

Sur ces entrefaites, les généraux Duhesme et Lemoine avaient exécuté les dispositions ordonnées par le général en chef. La division du premier, après s'être emparée, le 7 décembre, de Civitella del Tronto, s'était avancée, le 17, sur le Vomano, occupant Canzano, Guarda, Vomano et Monte-Pagano : elle avait rencontré l'ennemi dans cette dernière position. Le général Rusca attaqua les Napolitains, les dispersa et leur fit trois cents prisonniers. Le 19, les avant-postes de la division étaient à Monte-San-Angelo. Le chef de bataillon Coutard[1], qui commandait cette avant-garde, donna avis au général Duhesme que les payans révoltés, au nombre de trois à quatre mille hommes, ayant leurs curés à leur tête, avaient attaqué et occupé Teramo, et que trois mille autres avaient brûlé le pont sur le Tronto, après avoir battu le détachement qui le défendait, et pris les trois pièces de canon qui s'y trouvaient placées. Cette nouvelle était alarmante, dans un moment surtout où les Français avaient des forces si peu considérables sur ce point, et manœuvraient pour se joindre au gros de l'armée. Toutefois le général Duhesme ne se troubla point : il fit deux détachemens pour aller contenir les insurgés de Teramo et du Tronto, et continua

[1] Aujourd'hui lieutenant-général.

1798–an VII. Italie.

de s'avancer sur Pescara. Il arriva devant cette place le 23 décembre.

Pescara est situé à l'embouchure de la rivière du même nom, et a des ouvrages qui défendent le port et la baie de cette rivière. Le port est le plus considérable et le plus fréquenté de cette partie de la côte, où les Napolitains n'avaient point d'autre place d'armes. Celle-ci leur était d'autant plus importante, qu'il n'existe pas d'autre chemin praticable pour l'artillerie dans les Abruzzes, que celui qui longe la mer; encore faut-il à chaque instant réparer les dégâts que font les torrens, et choisir les momens où ceux-ci sont guéables; les autres chemins de communications ne peuvent être pratiqués, même par les voitures du pays, surtout pendant l'hiver. L'éboulement des terres, qui dans cette saison, et dans une contrée hérissée de collines, est presque continuel, rend les routes extrêmement difficiles, non-seulement pour la cavalerie, mais encore pour l'infanterie; et c'est au point que quatre lieues de marche étaient une journée très-forte pour les troupes, quelque aguerries qu'elles fussent d'ailleurs.

Les fortifications de Pescara, revêtues à la moderne, étaient armées d'une bonne artillerie, et défendues par deux mille hommes de garnison. La place semblait donc exiger un siége régulier, et pour l'investir il fallait tenter le passage de la rivière de Pescara, que défendait un corps d'armée napolitain, et qui, accrue par les eaux, n'offrait aucun gué à quatre lieues au-dessus de son embouchure, et présentait partout de grandes difficultés à surmonter.

Le général Duhesme parvint à franchir ces obstacles. Instruit, par un espion, que les troupes ennemies commençaient à se retirer et remontaient la rivière, il précipita sa marche et arriva en vue de Pescara; mais, avant d'attaquer cette place, il crut convenable de sonder les dispositions du commandant et de la garnison. Un officier d'état-major qu'il envoya en

parlementaire lui fit le rapport que la garnison s'élevait effectivement à deux mille hommes, mais que les précautions prises par le gouverneur pour lui persuader que les troupes étaient plus nombreuses, démontraient les inquiétudes de celui-ci. Ce commandant, ancien brigadier des armées napolitaines, s'était servi d'une vieille ruse de guerre dont tout autre que l'intelligent parlementaire français aurait pu être dupe : il avait fait passer sous les yeux de cet officier la musique du même régiment sous des uniformes différens.

1798-an VII. Italie.

Persuadé qu'il n'éprouverait pas une résistance bien vigoureuse, Duhesme envoya le général Monnier en avant de Spoltore et de Monte-Silvano, sur les hauteurs qui couronnent la tête de pont de Pescara, avec six compagnies de grenadiers, deux cents chevaux, et la compagnie d'artillerie légère. Les autres troupes se réunirent à Pianella et Civita di Penna. Les avant-postes napolitains, attaqués par Monnier, furent repoussés jusque dans la ville, où ils répandirent l'alarme. Aussitôt le général Duhesme envoya sommer le gouverneur de se rendre, avec menace de faire livrer l'assaut, en cas de refus, Le vieux brigadier napolitain, sans réfléchir qu'en tout état de cause il pouvait se retirer de la place sans être inquiété, puisqu'elle n'était pas cernée, fit mettre bas les armes à sa garnison, qui consistait dans le régiment de la Reine et un bataillon de volontaires. Les Français trouvèrent dans Pescara soixante à soixante-dix pièces d'artillerie en bronze, quatre mortiers, vingt gros canons de fonte, treize cents quintaux de poudre. La capitulation de Pescara eut lieu le 24 septembre : c'était un coup de fortune pour l'aile gauche de l'armée française; on ne pouvait pas trouver plus à propos une place d'armes mieux approvisionnée de tout ce qui manquait à la division Duhesme. Toutes les troupes y passèrent la Pescara, à l'exception de la brigade Rusca, qui continua sa route sur Torre di Passeri. Le général Duhesme

1798-an VII. Italie.

établit son quartier-général à Chieti, d'où il envoya le chef de brigade Broussier, avec six compagnies de grenadiers et quelque cavalerie, à la poursuite du corps napolitain dont nous avons parlé plus haut.

Pendant deux jours, presque toutes les communications furent interrompues. Le chef de brigade Broussier atteignit cependant la colonne ennemie, la dispersa et fit beaucoup de prisonniers : douze pièces d'artillerie et tous les caissons de cette colonne restèrent au pouvoir des Français.

La brigade du général Rusca, après avoir couru les plus grands dangers en traversant les torrens qui se trouvèrent sur son passage, parvint au pont de Torre di Passeri, où elle opéra sa jonction avec la colonne de Broussier. Ces troupes réunies se dirigèrent sur Bosio di Popolo. Rusca apprit chemin faisant, par un officier qui venait à sa rencontre, que le général Lemoine venait de s'emparer du poste que nous venoms de nommer, et manœuvrait pour se réunir à la division Duhesme. L'officier était porteur d'une lettre adressée à ce dernier général, dans laquelle Championnet lui donnait l'ordre de s'avancer sur Capoue, conjointement avec la division Lemoine.

Nous suspendons ici le récit des opérations de l'armée française dans le royaume de Naples, pour continuer celui de la campagne d'Egypte jusqu'à la fin de 1798.

31 décembre. (10 nivose.) Egypte.

Suite des opérations administratives et militaires en Égypte ; déclaration de guerre du gouvernement turc à la France ; firman du Grand-Seigneur à ce sujet ; voyage de Bonaparte à Suez, etc. [1]. — Des accidens de peste

[1] Journaux du temps, nationaux et étrangers, — Annual-Register, — Naval-Chronicle, — Life of Nelson, — Histoires diverses des campagnes de Bonaparte, — Histoire de France, — Ouvrages sur l'expédition d'Egypte, — Recueils de pièces et documens officiels, — Mémoires de la commission d'Egypte, — Mémoires et manuscrits de B****, — Mémoires, Notes et Documens communiqués, etc.

assez graves se manifestèrent, dans les mois de novembre et de décembre, dans les places d'Alexandrie, de Damiette et du Kaire. Partout les moyens les plus efficaces furent mis en usage pour combattre ce terrible fléau et empêcher sa propagation dans l'armée et parmi les habitans. Le directeur général des établissemens sanitaires, Blanc, les docteurs Desgenettes et Larrey, et les agens et officiers de santé sous leurs ordres, rivalisèrent de zèle et de dévouement dans ces circonstances fâcheuses. Vers la fin de décembre, on était parvenu à neutraliser le mal, et les précautions étaient prises pour diminuer ses ravages, dans le cas où il paraîtrait sur d'autres points. Nous avons cru devoir signaler cet avantage remporté par la civilisation sur les préjugés et l'incurie des Orientaux à l'égard d'un fléau qu'ils ne savent point arrêter dans sa marche destructrice.

Nous avons déjà fait observer que Bonaparte, en prenant les mesures les plus convenables à la consolidation de la conquête de l'Égypte, s'appliquait aussi à favoriser les entreprises qui pouvaient contribuer à la prospérité de ce pays.

Les négocians européens qui se trouvaient au Kaire résolurent de former une compagnie de commerce, dont ils présentèrent le plan au général en chef, avec le préambule suivant :

« Le commerce qu'interrompt le bruit des armes, mais qui devient florissant aux jours tranquilles de l'ordre et de la confiance, languissait encore dans l'inaction. Averti qu'il obtiendrait de l'appui et des encouragemens, pourquoi n'osait-il pas cependant se livrer à ses occupations accoutumées ? C'est que les habitans de l'Égypte, témoins de choses si nouvelles et si extraordinaires pour eux, surpris et incertains, étaient comme au sortir d'un songe, et n'avaient plus nulle fixité dans leurs idées et dans leurs combinaisons commerciales. Il était besoin de leur donner en quelque sorte l'impulsion et

l'exemple : et c'est là le but qu'on s'est proposé. Des négocians européens se sont réunis pour former le plan d'une compagnie qui fît naître cette émulation louable des talens et de l'industrie, et qui servît comme de guide dans la route que tracent les circonstances. Assurée de la bienveillance du gouvernement, jalouse de concourir de toutes ses forces à la prospérité de la colonie, et composée principalement d'hommes recommandables par leur expérience et leurs connaissances locales, il est à croire que de grands succès la dédommageront de leurs travaux. »

La durée de cette compagnie devait être de trois ans; le fonds capital de trois cent mille francs était divisé en actions de trois mille francs.

Le prospectus et le règlement furent imprimés en français et en arabe : la souscription fut promptement remplie, et Bonaparte ordonna au payeur-général Estève, de prendre dix actions pour le compte de l'armée.

L'administrateur-général des finances, Poussielgue, s'occupait, avec la plus grande activité et une intelligence rare, de tous les détails de sa place. Par ses soins, la caisse de l'armée se trouvait en état de faire face à toutes les dépenses commandées par les circonstances, sans employer les moyens vexatoires qui avaient si long-temps signalé le gouvernement des beys.

Le commissaire ordonnateur Daure avait remplacé l'ordonnateur en chef Sucy, qui avait obtenu la permission de retourner en France pour cause de maladie. Dans un ouvrage consacré à la gloire nationale, l'éloge d'un administrateur recommandable, sous tous les rapports ne paraîtra pas déplacé, et nous dirons de l'ordonnateur Daure, qu'il seconda parfaitement toutes les opérations du général en chef Bonaparte, et par la suite celles de Kléber, successeur du premier.

Les généraux Murat, Lanusse, Fugières, Leclerc et Bel-

liard, eurent dans le courant de décembre quelques affaires peu importantes avec les Arabes et avec les fellahs, qui refusaient d'acquitter les contributions imposées; toutefois la tranquillité se rétablit dans les provinces gouvernées par ces officiers-généraux, au moyen des colonnes mobiles, qui parcouraient le pays et dissipaient tous les rassemblemens au moment où ils se manifestaient.

1798-an VII. Egypte.

Cependant Bonaparte avait été jusqu'alors vaguement informé des dispositions du gouvernement ottoman à l'égard de la France. Quelques lettres venues des îles de Rhodes et de Chypre lui avaient appris les vexations que les gouverneurs de ces pays avaient fait éprouver aux Français qui s'y trouvaient, et surtout aux consuls et autres agens du gouvernement républicain: toutefois aucun acte officiel de la Sublime-Porte n'était encore parvenu à la connaissance du général français. Les communications indirectes faites par les Anglais, et les bruits qui circulaient par suite des nouvelles venues de Syrie, pouvaient être considérés comme des manœuvres tendantes à faire insurger les habitans de l'Égypte contre la domination française, sans fournir la preuve que le grand-seigneur eût déclaré la guerre à la république française, et eût déjà pris des mesures pour tenter de remettre l'Égypte sous l'autorité de son pacha, ou plutôt sous celle des beys.

Plein de confiance dans l'habileté diplomatique de Talleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures de la république, que le directoire avait dû envoyer à Constantinople comme ambassadeur, Bonaparte se refusait à croire que le gouvernement turc voulût courir les chances d'une guerre sans profit réel pour lui, puisqu'en enlevant l'Égypte aux beys, les Français ne causaient à la Sublime-Porte qu'un faible dommage, qu'il était aisé de compenser. Dans cette idée, il résolut de faire partir pour Constantinople la cara-

1798-an VII. Egypte.

velle turque, retenue jusqu'alors dans le port d'Alexandrie, en ordonnant au capitaine de prendre à son bord le sieur Beauchamp, consul de Mascate, qui se trouvait actuellement en Égypte, et qu'il chargeait d'une mission particulière auprès de l'ambassadeur français et du grand-visir. Les instructions données à cet agent prouvent d'une manière évidente ce que nous venons d'avancer sur l'opinion qu'avait Bonaparte des dispositions du cabinet ottoman.

« A votre arrivée à Constantinople, était-il dit dans ses instructions, qui sont sous la date du 21 frimaire (11 décembre 1798), vous ferez connaître à notre ministre notre situation dans ce pays-ci. De concert, vous demanderez que les Français qui ont été arrêtés par divers gouverneurs soient mis en liberté, et vous ferez connaître le contraste de la conduite de ces gouverneurs avec la nôtre. Vous ferez connaître à la Porte que nous voulons être ses amis; que notre expédition d'Égypte a eu pour but de punir les mameloucks, les Anglais, et d'empêcher le partage de l'empire ottoman que les deux empereurs (de Russie et d'Autriche) ont résolu; que nous lui prêterons secours contre eux, si elle le croit nécessaire: vous demanderez impérieusement, et avec beaucoup de fierté qu'on relâche tous les Français arrêtés, qu'autrement cela serait regardé comme une déclaration de guerre; vous direz que j'ai écrit plusieurs fois au grand-visir sans avoir obtenu de réponse; et qu'enfin la Porte peut choisir en moi, ou un ami capable de la faire triompher de tous ses ennemis, ou un ennemi aussi redoutable que ses ennemis..... Si la Porte ne nous a point déclaré la guerre, vous paraîtrez à Constantinople comme pour demander qu'on relâche les consuls français arrêtés, et qu'on laisse libre le commerce entre l'Égypte et le reste de l'empire ottoman; si la guerre était déclarée, que la Porte eût fait arrêter notre ministre et les Français, vous lui direz que je lui renvoie sa caravelle

comme une preuve du désir qu'a le gouvernement français de voir se renouveler la bonne intelligence entre les deux états, et en même temps vous demanderez notre ministre et les Français qui sont à Constantinople. Vous ferez au gouvernement turc plusieurs notes pour détruire ce que l'Angleterre et la Russie auraient pu imaginer contre nous, et vous reviendrez. »

Le consul Beauchamp était en outre porteur d'une lettre pour le grand-visir, dans laquelle Bonaparte rappelait à ce ministre les lettres qu'il lui avait adressées précédemment, et lui faisait connaître l'objet de la mission du consul.

La caravelle n'appareilla d'Alexandrie que dans le courant de janvier 1799. Le sieur Beauchamp, remis d'abord aux Anglais par le capitaine turc, fut envoyé, par ces derniers, prisonnier de guerre à Constantinople, et renfermé ensuite, d'après l'ordre du gouvernement ottoman, dans un des châteaux forts de la mer Noire.

Mais tandis que Bonaparte se berçait ainsi d'un espoir chimérique, le directoire avait laissé le champ libre à la politique anglaise, en ne faisant aucun effort pour en balancer les effets à Constantinople. Le négociateur, Talleyrand-Périgord, qui devait être envoyé auprès du sultan, n'avait point quitté Paris : les Anglais avaient mis à profit la négligence du gouvernement républicain. Leur ministre à Constantinople, secondé par l'envoyé de Russie, avait employé tous les ressorts de la politique la plus astucieuse, pour persuader au grand-seigneur qu'il était de son intérêt de déclarer la guerre à la France, et de lever une armée pour forcer Bonaparte à évacuer l'Égypte. Ruffin, chargé d'affaires de France auprès de la Porte, n'avait point le crédit nécessaire pour détruire l'effet des insinuations du ministre anglais, et pour démontrer au gouvernement turc que son véritable intérêt était au contraire de s'opposer plutôt à la domination

1798–an VII. Égypte.

maritime des Anglais, qu'aux efforts faits par les Français, ses anciens et fidèles alliés, pour rendre au commerce toute sa liberté. Il ne fut donc pas difficile aux ministres d'Angleterre et de Russie de faire prendre au divan toutes les déterminations qu'ils voulurent lui suggérer. Ils décidèrent le sultan Sélim III à faire enfermer au château des Sept-Tours la légation française, et à publier contre la France le manifeste outrageant que nous allons transcrire plus bas, et qui avait été rédigé, en quelque sorte, dans les bureaux de la légation anglaise, à Constantinople. Ce manifeste fut répandu avec profusion dans toutes les provinces de la domination ottomane, et surtout en Égypte, par la voie des Arabes, avec lesquels on sait déjà que les Anglais étaient en correspondance, au moyen de leur croisière sur les côtes de ce pays.

En transmettant cette pièce officielle, et plusieurs autres de même nature, au bey Ibrahim, réfugié en Syrie, le grand-visir écrivait à ce chef des mameloucks une lettre que nous allons rapporter, comme un document qui ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs.

« Très-honoré et très-distingué bey,

« Par la relation d'un des scheicks du Kaire, nommé Esseyd-Bar, qui a pris la fuite après la sédition arrivée au Kaire, relation que vous avez adressée au très-honoré visir Ibrahim-Pacha, gouverneur de Damas et général des troupes contre l'Égypte, et que celui-ci a fait parvenir à la Sublime-Porte, nous avons été informé qu'un Maugrabin, ayant été la première cause de la révolte, les habitans de quatre ou cinq quartiers du Kaire s'étaient réunis, et qu'il y avait eu un combat qui a duré quatre ou cinq heures; que, dans ce combat, un général nommé Dupuy, choisi par le chef de l'armée française, Bonaparte, pour commander la ville, avait péri avec environ mille infidèles; que dans ce combat, deux ou

1798-an VII. Égypte.

trois cents musulmans seulement avaient obtenu l'honneur de mourir pour la foi; que le susdit général en chef étant survenu avait pris des moyens de conciliation, dans l'embarras où il était de pouvoir venir à bout de la populace ameutée ; qu'à la suite, la crainte qui s'était emparée du cœur de ces infidèles, leur avait fait concevoir le projet de se défaire de tous les scheiks et de tous les gens marquans, et qu'ils commençaient à le mettre à exécution, en employant la plus affreuse tyrannie.

« La Sublime-Porte est également informée, dans le plus grand détail, de la conduite pleine de zèle que vous et Mourad avez tenue à l'arrivée des Français à Alexandrie et à leur irruption en Égypte. Elle voit avec satisfaction que, sans faiblesse et sans découragement, vous continuez, tant vous que le bey ci-dessus nommé, à faire tous vos efforts pour chasser de l'Égypte ces infidèles, dignes de la malédiction du ciel; et elle est persuadée que, pour la délivrance de l'Égypte, ce qui est le vœu du plus grand des monarques, vous et Mourad, vous emploierez fidèlement tous vos moyens et toutes les facultés qui sont en votre pouvoir.

« Nous avons été aussi instruits avant la révolte du Kaire, par la relation qui vous est parvenue de Mourad, et que vous nous avez transmise, que, dans le combat qu'il livra aux Français auprès d'Illaoun [1], la victoire s'étant déclarée de son côté, il avait fait périr, par le sabre de ses braves, environ deux ou trois cents de ces infidèles, voués aux flammes de l'enfer; c'est ce que le susdit bey nous a confirmé dans une supplique qu'il nous a fait parvenir par l'entremise du consul d'Angleterre, et dans laquelle il engage la Sublime-Porte à expédier elle-même une armée contre ces mécréans; mais, par la demande qu'il a faite, il paraît que ce bey n'a-

[1] C'est sans doute le combat de Sédiman que désigne ainsi le grand visir.

1798-an VII. Égypte.

vait encore reçu aucun des firmans et des lettres qui lui annonçaient les dispositions et les préparatifs que la Sublime-Porte faisait pour exterminer ces infidèles, et arracher l'Égypte de leurs mains impies, en même temps qu'elle lui recommandait de s'armer de courage et de zèle, en attendant l'arrivée des Français.

« Maintenant je lui écris dans ce sens, et ma lettre lui parviendra par l'entremise du susdit consul [1]. De votre côté, ayez soin de le tenir bien informé de tout ce que l'on se propose de faire. Quant à vous, ne laissez point abattre votre zèle, et attendez avec constance et fermeté le résultat des soins que prend la Sublime-Porte.

« Il me reste à vous entretenir de l'ex-pacha du Kaire, le très-honoré visir El-Hadji-Abou-Beker-Pacha; il ne doit pas regarder sa déposition comme une disgrâce. En effet, sa maison a été divisée par l'événement du Kaire, et jusqu'à présent il lui a été impossible de la refaire et de ramasser des troupes. Cependant les circonstances dans lesquelles se trouve l'Égypte, exigent que ce gouvernement soit donné à un visir qui ait un grand état de maison et des troupes; ce qui a déterminé la Sublime-Porte à donner l'Égypte au ci-devant gouverneur de Damas, le très-honoré El-Hadji-Abdallah-Pacha. Il est donc nécessaire que vous vous disposiez à marcher en Égypte avec ce général, et que vous et Mourad-Bey, en vous réunissant à lui de cœur et d'esprit, vous combiniez ensemble les meilleurs moyens d'écraser ces infidèles. Il lui a été recommandé en diverses occasions de bien s'entendre avec vous. Du côté de terre, on envoie au susdit général de grandes armées, qui se réuniront aux troupes qu'il a déjà, et par mer on lui fait passer toutes les provisions de bouche qui peuvent

[1] Ce consul était à bord de l'escadre anglaise qui croisait sur les côtes d'Égypte.

Digitized by Google

être nécessaires à la subsistance de ses troupes. Continuez donc avec zèle vos préparatifs; excitez l'ardeur des beys, kachefs, des troupes et des Arabes, en leur faisant comprendre combien il est glorieux pour eux de combattre pour la cause de Dieu; entretenez une correspondance suivie, soit avec le susdit général, soit avec Mourad-Bey; et, à l'arrivée du pacha généralissime, réunissez-vous à lui avec cette franchise, cette droiture et ce zèle qui vous caractérisent : partez ensemble pour le Kaire avec le corps de troupes qui vous reste, et avec celles que vous avez pu encore recueillir, ainsi qu'avec tous les beys, kachefs et scheicks arabes. C'est principalement pour vous dire que la Porte attend de vous de nouvelles preuves de votre courage et de votre dévouement, que je vous ai fait et expédié cette lettre. S'il plaît à Dieu, à sa réception, vous vous disposerez à faire tout ce qui vous est ici recommandé. »

« *P. S.* Mon très-honoré et très-distingué bey,

« Outre les écrits que renferme ce pli, on a fait faire aussi, d'une autre part, dix pièces en arabe : vous recevrez cinq de ces dernières, et les cinq autres ont été expédiées à Mourad-Bey; vous aurez soin de donner la plus grande authenticité, soit aux écrits renfermés dans mon pli, soit aux autres pièces; vous y ajouterez, dans l'occasion, des écrits que vous fabriquerez dans le sens que les circonstances exigent, et vous ferez distribuer le tout aux Arabes. Jusqu'à présent nous ignorons la conduite qu'ils ont tenue, et dans quelles dispositions ils sont maintenant; c'est ce que je désire que vous me fassiez connaître dans le plus grand détail. »

Le manifeste ou firman du grand seigneur faisait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, partie des pièces adressées au bey Ibrahim par le grand-visir : en voici le texte littéral :

1798–an VII. Egypte.

Firman de Sa Hautesse.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, gloire au seigneur, maître des mondes ;

« Salut et paix sur notre prophète Mahomet, le premier et le dernier des prophètes ; sur sa famille et sur les compagnons de sa mission.

« Le peuple français (Dieu veuille détruire leur pays de fond en comble, et couvrir d'ignominie leurs drapeaux !) est une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein. Ils nient l'unité de cet Être suprême qui a créé le ciel et la terre ; ils ne croient point à la mission du prophète, destiné à être l'intercesseur des fidèles au jugement dernier, ou, pour mieux dire, ils se moquent de toutes les religions ; ils rejettent la croyance d'une autre vie, de ses récompenses et de ses supplices ; ils ne croient ni à la résurrection des corps, ni au jugement dernier, et ils pensent qu'un aveugle hasard préside à leur vie et à leur mort ; qu'ils doivent leur existence à la pure matière, et qu'après que la terre a reçu leur corps, il n'y a plus ni résurrection, ni compte à rendre, ni demande, ni réponse.

« En conséquence, ils se sont emparés des biens de leurs temples, ils ont dépouillé leurs croix de leurs ornemens, et ils ont chassé leurs vicaires, leurs prêtres et leurs religieux.

« Les livres divins, inspirés aux prophètes, ne sont, à leur dire, que mensonge et imposture, et ils regardent le Koran, l'Ancien Testament et l'Évangile comme des fables. Les prophètes, tels que Moïse, Jésus et Mahomet ne sont, selon eux, que des hommes comme les autres, qui n'ont jamais eu de mission, et qui n'ont pu en imposer qu'à des ignorans. Ils pensent que les hommes, étant nés égaux, doivent être également libres, que toute distinction entre eux est injuste, et que chacun doit être le maître de son opinion et de sa manière de vivre.

« C'est sur d'aussi faux principes qu'ils ont bâti une nouvelle constitution et fait des lois, auxquelles a présidé l'esprit infernal. Ils ont détruit les fondemens de toutes les religions; ils ont légitimé tout ce qui était défendu; ils ont laissé un libre cours aux désirs effrénés de la concupiscence; ils se sont perdus dans un dédale d'erreurs inextricables; et, en égarant la vile populace, ils en ont fait un peuple de pervers et de scélérats.

« Un de leurs principes diaboliques, est de souffler partout le feu de la discorde, de mettre la désunion parmi les souverains, de troubler les empires et d'exciter les sujets à la révolte par des écrits mensongers et sophistiques, dans lesquels ils disent, avec impudence : Nous sommes frères et amis, les mêmes intérêts nous unissent, et nous avons les mêmes opinions religieuses.

« Ensuite viennent de futiles promesses ou des menaces inquiétantes; en un mot, ils ont appris à distiller le crime et à se servir habilement de la fraude et du parjure. Ils se sont enfoncés dans une mer de vices et d'erreurs; ils se sont réunis sous les drapeaux du démon, et ils ne se plaisent que dans le désordre, ne suivant que les inspirations de l'enfer. Leur conscience n'est jamais troublée par les remords et la crainte de faire le mal.

« Aucun dogme, aucune opinion religieuse ne les réunit; ils regardent le larcin et le pillage comme un butin légal, la calomnie comme la plus belle éloquence, et ils ont détruit tous les habitans de la France qui n'ont pas voulu adopter leurs nouveaux et absurdes principes.

« Toutes les nations européennes ont été alarmées de leur audace et de leurs forfaits, et alors ils se sont mis à aboyer comme des chiens, à heurler comme des loups, et, dans leur rage, ils se sont jetés sur tous les royaumes et sur toutes les républiques pour détruire leurs gouvernemens et leurs reli-

1798-an VII. Egypte.

gions, pour enlever leurs femmes et leurs enfans. Des rivières de sang ont abreuvé la terre, et les Français ont enfin réussi dans leurs criminels desseins, vis-à-vis de quelques nations qui ont été forcées de se soumettre.

« Mais, en preuve de leurs trahisons et de leurs noirs projets contre le peuple musulman, on peut citer une lettre adressée à Bonaparte, général en chef de leurs armées réprouvées, par les directeurs de leur infâme république; l'un de nos agens secrets nous en a envoyé une copie, et nous allons vous la traduire littéralement, en vous invitant à la bien méditer :

« Vous n'ignorez pas combien les musulmans tiennent à « leur religion : lorsque vous aurez pénétré sur leurs terres, « il faut vous faire un plan de conduite adapté à leurs forces « à leurs préjugés, à leurs mœurs. Vis-à-vis des faibles, vous « emploierez les armes, les massacres et le pillage; quant à « ceux qui ont le moyen de résister, vous vous servirez des « filets de la ruse et de la fourberie pour les empêcher de « nuire, en respectant leur religion, leurs femmes et leurs « propriétés, jusqu'à ce que vous en soyez entièrement « maître.

« Un bon moyen encore à employer, c'est de semer adroi- « tement les haines, les dissensions et les guerres intestines « parmi les diverses peuplades qui habitent les pays de l'is- « lamisme. Vous exciterez les mauvais sujets et la vile popu- « lace contre les schérifs et les gens vertueux; vous inspirerez » partout l'esprit de rébellion aux bons et aux méchans, et « surtout aux tribus arabes, à leurs scheicks, et à ceux parmi « eux qui font le métier de détrousser les voyageurs; vous fe- « rez aussi vos efforts pour allumer le feu de la discorde parmi « les khans de la Perse et parmi leurs sujets; vous tâcherez « de les engager à des agressions contre les Ottomans. Les « querelles, les désordres, les guerres, les combats sont

« utiles et même nécessaires à nos vues. Dans cet état de
« choses, les gens puissans s'accoutument à secouer le joug;
« les sujets n'obéissent plus à leurs commandans : de cette
« manière, les liens de la discipline se rompent, et l'état se
« dissout. Lorsqu'il n'existera plus d'union entre eux, et que
« leurs biens et leurs trésors seront épuisés, alors il vous
« sera aisé de les assujétir et d'asservir leur pays.

« Dans les momens où les dissensions de la guerre civile
« seront allumées entre eux, il faut que les Français prêtent
« main-forte aux faibles, parce que, lorsque les puissans se-
« ront écrasés et qu'il ne restera plus que des gens faibles,
« ceux-ci seront bien aisément nos victimes.

« Mais, attendu que nous avons secoué le joug de tout
« préjugé religieux, que nous avons foulé aux pieds toutes
« les lois divines et humaines, et que nous ne pourrions ja-
« mais compter sur les musulmans, qui sont si zélés pour
« leur religion, dès que nous les aurons domptés par les
« moyens de ruse indiqués ci-dessus, alors nous détruirons
« la Mecque et la Caaba, Médine et le mausolée de leur pro-
« phète, Jérusalem, toutes les mosquées, tous les lieux de
« leur vénération. Ensuite nous ordonnerons un massacre gé-
« néral, et nous n'épargnerons que les jeunes filles et les
« jeunes garçons; après quoi nous partagerons entre nous
« leurs dépouilles et leurs terres. Quant à ce qui restera du
« peuple, il nous sera aisé alors de lui faire adopter nos
« principes, notre constitution et notre langue. L'islamisme
« et ses lois disparaîtront de dessus la terre dans les quatre
« parties du monde. »

« C'est ainsi que finit cette lettre infâme; et puisse le Dieu
tout-puissant que nous adorons tourner contre eux leurs pos-
sédés desseins. Nous vous avons fait une peinture fidèle des
Français, de leurs ruses et de leurs fourberies, des moyens
qu'ils employaient pour vous perdre. Jugez donc maintenant

1798-an VII. Egypte.

si tout musulman, si tout professeur de l'unité n'est pas tenu de prendre les armes contre ces insignes athées.

« O vous donc, défenseurs de l'islamisme! ô vous, héros protecteurs de la foi! ô vous, adorateurs d'un seul Dieu, qui croyez à la mission de Mahomet, fils d'Abd-Allah, réunissez-vous et marchez au combat, sous la protection du Très-Haut! Ces chiens enragés s'imaginent sans doute que le peuple vrai croyant ressemble à ces infidèles qu'ils ont combattus, qu'ils ont trompés, et à qui ils ont fait adopter leurs faux principes. Mais ils ignorent, les maudits, que l'islamisme est gravé dans nos cœurs, et qu'il circule dans nos veines avec notre sang. Nous serait-il possible d'abandonner notre sainte religion, après avoir été éclairés de la divine lumière? Non, non! Dieu ne permettra pas que nous soyons un instant ébranlés; nous serons fidèles à la foi que nous avons jurée. Le Très-Haut a dit dans le livre de la vérité : Les vrais croyans ne prendront jamais les incrédules pour amis. Soyez donc sur vos gardes; méfiez-vous des piéges et des embûches qu'ils vous tendent, et ne soyez effrayés ni de leur nombre ni de leurs vêtemens hideux. Le lion ne se met point en peine du nombre de renards qui méditent de l'assaillir, et le faucon ne s'effraie point d'un essaim de corbeaux qui croassent contre lui.

« Soyez unis, prêtez-vous aide et assistance les uns aux autres : Le fidèle, selon l'expression de notre divin prophète, doit être l'appui des fidèles, comme les murs d'un édifice qui se soutiennent l'un par l'autre. Oubliez surtout tout sujet de querelle et de dissension qui pourrait exister parmi vous; que les intérêts de la cause du Ciel changent cette haine en bonne harmonie; chassez loin de vous, quelque part que vous soyez, ceux qui se plaisent à semer la médisance et la calomnie. Mais n'éloignez pas sans raison légitime le musulman étranger qui vient se réunir à vous de bonne foi; car

l'islamisme fait de tous les fidèles une même famille. Cependant, ne cessez pas d'avoir les yeux ouverts et d'observer tout ce qui se passe autour de vous; car les perfides Français pourront bien, à force d'argent, chercher à gagner ceux dont la foi est faible, l'esprit léger et le caractère factieux. Ils essaieront sans doute de lancer de pareils traits au milieu de vous, et alors il est de votre devoir de vous empresser de les éloigner, ou plutôt de les exterminer. En un mot, ne formez qu'un faisceau pour raffermir et faire triompher notre sainte religion, et soyez toujours sur vos gardes contre les piéges et les embûches que vous tendront ces infidèles; car il est clair et très-prouvé que tous les malheurs qu'a essuyés l'islamisme depuis quelque temps, ne viennent que d'eux seuls. Mais, grâces au Ciel, vos sabres sont tranchans, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos canons ressemblent à la foudre, et toutes sortes d'armes meurtrières, maniées par d'habiles cavaliers, sauront bien atteindre l'infidèle et le précipiter dans les flammes de l'enfer. N'en doutez pas, le Ciel est pour vous : l'œil de Dieu veille à votre conservation et à votre gloire. Avec la puissante protection du prophète, ces armées d'athées se dissiperont devant vous et seront exterminées. Cette heure va bientôt sonner.

« Nous avons eu ordre de la Sublime-Porte de rassembler les troupes de toutes les provinces de l'empire, et dans peu des armées aussi nombreuses que redoutables s'avanceront par terre en même temps que des vaisseaux aussi hauts que des montagnes couvriront la surface des mers : des canons qui lancent l'éclair et la foudre; des héros qui méprisent la mort pour le triomphe de la cause de Dieu; des guerriers qui, par zèle pour leur religion, savent affronter et le fer et le feu, vont se mettre à leur poursuite; et il nous est, s'il plaît à Dieu, réservé de présider à leur entière destruction, comme la poussière que les vents dispersent et dissipent. Il ne res-

1798-an VII. Égypte.

tera plus aucun vestige de ces infidèles; car la promesse de Dieu est formelle : l'espoir du méchant sera trompé, et les méchans périront.

« Gloire au seigneur des mondes! »

On a vu plus haut que Bonaparte avait dépêché un officier de son état-major, le chef de bataillon Beauvoisins, auprès d'Achmet-Djezzar, pacha d'Acre, en Syrie, pour engager ce visir à conserver des relations de paix et de bonne intelligence avec les Français vainqueurs des mameloucks. L'envoyé du général en chef ne put obtenir audience de Djezzar; il ne lui fut même pas permis de sortir du bâtiment qui l'avait conduit dans le port de Saint-Jean-d'Acre, et le pacha, sans répondre à la mission dont cet officier était porteur, lui donna à peine quelques heures pour remettre à la voile et revenir en Égypte. Ce refus méprisant d'entrer en correspondance avec le chef de l'armée française dut exciter, comme on le croira facilement, tout le courroux de Bonaparte; toutefois, dans l'impuissance où celui-ci se trouvait de se venger d'abord de l'insolence de Djezzar, il fit peser son ressentiment sur l'officier qu'il avait chargé de s'aboucher avec ce pacha. Le chef de bataillon Beauvoisins, à son retour au Kaire, fut disgracié, et bientôt après destitué, sous le prétexte d'avoir manqué à la discipline en quittant le poste qui lui avait été confié à l'avancée [1].

[1] Cet officier avait été nommé commandant de place à Belbeïs, capitale de la province de Charqieh. Il fut atteint, dans ce poste, de la maladie ophthalmique si commune en Egypte; il demanda et obtint du général Reynier, sous le commandement immédiat duquel il se trouvait, la permission de venir au Kaire pour rétablir sa santé. Bonaparte trouva mauvais que Beauvoisins ne se fût point adressé directement à lui, et, saisissant cette occasion favorable de punir cet officier du peu de succès de la mission qu'il lui avait confiée auprès de Djezzar, il mit sa destitution à l'ordre du jour de l'armée, et le renvoya en France. C'est dans cette circonstance que l'adjudant-général Beauvais, ayant voulu prendre la défense de son ami, reçut sa démission, et quitta l'armée.

Dès ce moment, Bonaparte médita le projet d'une expédition en Syrie, autant pour achever de disperser les mameloucks d'Ibrahim, que pour faire repentir le pacha d'Acre d'avoir dédaigné l'alliance des Français. Il espérait même, en prenant ainsi l'initiative des hostilités contre un visir presque rebelle à l'autorité du grand-seigneur, déterminer encore mieux celui-ci à entrer en accommodement avec la république. Toutefois, la révolte du Kaïre avait fait connaître au général français le danger de confier la défense de l'Égypte à des forces trop peu considérables.

Pour mettre son plan à exécution, Bonaparte se trouvait dans la nécessité de former un corps d'armée de quinze mille hommes, ce qui était plus que la moitié des troupes dont il pouvait disposer : le reste suffisait-il pour contenir le pays conquis, les Arabes et les autres ennemis de l'extérieur? Cette question était difficile à résoudre dans les circonstances présentes; et les idées de Bonaparte n'étant point encore assez fixées sur l'opportunité de l'expédition, ce général voulut tenter une dernière démarche auprès de Djezzar, en lui écrivant la lettre suivante :

«Je ne veux pas vous faire la guerre, si vous n'êtes pas mon ennemi; mais il est temps que vous vous expliquiez. Si vous continuez à donner refuge et à garder sur les frontières de l'Égypte Ibrahim-Bey, je regarderai cela comme une hostilité, et j'irai à Acre; si vous voulez vivre en paix avec moi, vous éloignerez Ibrahim-Bey à quarante lieues des frontières d'Égypte, et vous laisserez libre le commerce entre Damiette et la Syrie. Alors, je vous promets de respecter vos

Ces deux officiers, dans leur traversée d'Egypte en France, furent pris par un corsaire barbaresque, livrés à l'amiral turc qui assiégeait alors Corfou, et envoyés par celui-ci à Constantinople, où ils restèrent renfermés, au château des Sept-Tours, jusqu'au commencement de l'année 1801.

1798-an VII. Egypte.

états, et de laisser la liberté entière au commerce entre l'Égypte et la Syrie, soit par terre, soit par mer. »

Cette lettre, portée par deux Arabes au pacba d'Acre, resta sans réponse, comme celle qui avait été remise précédemment par le chef de bataillon Beauvoisins.

Cependant, les succès remportés dans la haute Égypte par Desaix, la tranquillité à peu près rétablie dans les autres provinces, et l'inaction de l'escadre ennemie en station devant Alexandrie, firent entrevoir à Bonaparte la possibilité d'exécuter son entreprise sur la Syrie.

Un de ses premiers soins fut de faire occuper le village de Katieh par un détachement de la division Reynier, aux ordres du général Lagrange. Ce poste est situé à trois journées de marche de Salahieh, sur le chemin qui conduit de la province de Charqieh en Syrie, en passant par El-Arich, et en longeant la côte de la Méditerrauée. L'intention de Bonaparte était de faire construire en cet endroit un fort capable de mettre quatre à cinq cents hommes à l'abri d'une attaque de vive force, et par conséquent de faire de Katieb une première place d'armes et un point d'appui pour les troupes marchant sur la Syrie. Le chef de brigade du génie Samson fut envoyé du Kaire pour construire le nouveau fort, qui devait renfermer des magasins d'approvisionnemens, et deux fours pour la confection du biscuit. Comme Katieh est peu éloigné de la mer et ne se trouve qu'à une graude journée de l'extrémité du lac Menzaleh, l'approvisionnement de cette place devait se faire par Damiette; ce qui évitait la difficulté des transports par Salahieh.

Nous avons dit qu'en envoyant le général Bon prendre possession de Suez, le général en chef avait eu pour but de s'assurer d'un point importaut et de faire reconnaître les traces de l'aucien canal qui unissait autrefois la mer Rouge à la Méditerranée. Bonaparte voulut entreprendre lui-même

cette reconnaissance, aussi utile sous le rapport de la géographie ancienne et moderne, qu'importante sous celui des grands résultats qu'elle pouvait amener. En conséquence, il partit du Kaire le 25 décembre, accompagné d'une partie des officiers de son état-major, des membres de l'institut d'Égypte, Monge, Berthollet, Costaz, Bourienne; et, escorté par ses guides à cheval, il vint camper le soir même à Birket-el-Hadji, ou lac des Pélerins.

Le lendemain, il bivouaqua à dix lieues dans le désert, et arriva le 27 à Suez.

Bonaparte, sans perdre un seul moment, s'empressa de reconnaître la ville, le port, et la côte qui l'avoisine, et d'ordonner tout ce que les besoins de la place pouvaient exiger sous les rapports des fortifications, de la marine et du commerce; il traversa ensuite la mer Rouge, près de Suez, à un gué qui n'est praticable qu'à marée basse, pour se rendre au lieu que l'on appelle encore en arabe *les Sources de Moïse*, et où se trouvaient, suivant la tradition des habitans du pays, les rochers que le conducteur du peuple de Dieu frappa d'une baguette pour en faire sortir des eaux vives et limpides: ces sources, au nombre de cinq, s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sable; l'eau en est potable, mais un peu saumâtre. Les Français remarquèrent les vestiges d'un petit aqueduc moderne qui conduisait cette eau à des citernes creusées sur le rivage de la mer, et destinées sans doute à servir d'aiguade aux bâtimens qui visitent cette partie de la mer Rouge, distante de trois quarts de lieue des sources de Moïse. A son retour à Suez, Bonaparte et son escorte coururent un danger imminent, et faillirent éprouver le sort du roi Pharaon et de son armée, marchant à la poursuite des tribus d'Israël. Le gué que la caravane avait passé le matin sans difficulté était couvert par la marée haute: on fut obligé de remonter vers le fond du golfe. Mais l'Arabe

qui servait de guide ayant mal calculé la hauteur du flux sur cette côte extrêmement basse, le général en chef fut sur le point d'être submergé; un guide de son escorte le sauva en le prenant sur ses épaules et l'emportant avec rapidité.

Bonaparte se convainquit à Suez que les barques seules peuvent arriver dans le port, mais que des frégates peuvent mouiller auprès d'une pointe de sable qui s'avance à une lieue dans la mer. Cette pointe est découverte à marée basse, et le général en chef se proposa d'y faire construire une batterie pour protéger le mouillage et défendre la rade. Il prit ensuite des mesures pour assurer et garantir le transport des marchandises et autres objets, de Suez au Kaire et à Belbeïs. Sur ces entrefaites, des bâtimens arrivèrent de Djedda à Suez. Le général en chef quitta cette ville le 31 décembre.

Tandis qu'une partie des Français qui l'avaient accompagné se rendaient directement à Adjeroud, Bonaparte côtoya la mer Rouge vers le nord. A deux lieues et demie de Suez, il rencontra les premiers vestiges de l'ancien canal de Suez. Charmé de cette découverte, ainsi que les savans qui l'accompagnaient, il suivit les traces du canal pendant l'espace de quatre heures, jusqu'à l'entrée des lacs nommé Ammers, où elles parurent se terminer. Le général rejoignit le reste de son escorte à Adjeroud.

Avant de retourner au Kaire, Bonaparte voulut achever la reconnaissance qu'il avait commencée, et se rendit à cet effet à Belbeïs pour de là visiter la partie du canal qui avait été dérivée du Nil. D'après les recherches et les observations les plus exactes, il ne parut pas aux savans investigateurs que les traces reconnues dussent appartenir au canal creusé par les anciens Égyptiens. Tous furent de l'opinion qui rapportait la confection de ces travaux au temps des califs fatimites. On ne put d'ailleurs suivre assez complètement les traces du canal dans cette partie, pour décider s'il avait réellement servi



Vue des Pyramides de Giseh.

Ile de Roudah

Maison de Mourad-Bey

Djerme

Pyramide de Cheops

le Nil

Digitized by Google

de communication entre les deux mers. En dernière analyse, les vestiges du canal de Suez ne se remarquent que pendant à peu près cinq lieues au nord de Suez ; après s'être perdus dans les sables immenses et toujours mouvans du désert, ils ne reparaissent de nouveau que dans l'oasis d'Houareb, à quelques lieues de Belbeïs.

Bonaparte ordonna à l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Lepère de se rendre à Suez et d'en partir ensuite avec une escorte suffisante pour lever géométriquement et niveler tout le cours du canal ; opération destinée à résoudre le problème de l'existence d'un des plus grands travaux qu'aient exécutés les hommes civilisés.

Ce fut dans son voyage de Suez que le général en chef apprit l'occupation du fort d'El-Arich (sur le chemin de Syrie en Égypte, à cinq ou six journées de Katieh) par un détachement de mameloucks d'Ibrahim-Bey et des troupes de Djezzar. Cette nouvelle, jointe à la connaissance qu'il avait déjà du firman du grand-seigneur, que nous avons relaté plus haut, ne permit plus à Bonaparte de douter des dispositions hostiles de la Sublime-Porte et du pacha d'Acre ; et il dut s'occuper sans délai de conduire l'armée française sur de nouveaux champs de bataille.

Mais, avant de continuer le récit des événemens militaires, nous terminerons ce neuvième volume de nos Annales par la description des pyramides, monumens éternels élevés par les anciens habitans de l'Égypte, moins sans doute pour exciter l'admiration de la postérité, que pour être l'objet de ses méditations profondes sur le néant de l'orgueil humain.

Description des pyramides.

Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Jacques DELILLE.

Les grandes pyramides ou pyramides de Giseh, pour les

1798-an VII
Egypte.

distinguer de celles qui se trouvent plus au midi dans la plaine ou désert de Sakara, sont situées à l'E.-S.-E. du village de Giseh, dont elles sont éloignées d'à peu près deux heures de chemin.

Pour y arriver, on marche pendant quelque temps sur le sol cultivé qui avoisine le village que nous venons de nommer, et, dans la saison de l'inondation, il faut traverser plusieurs canaux d'irrigation. On trouve le désert à la distance de trois quarts de lieue à peu près de ces monumens gigantesques, qui sont construits sur un plateau que l'art a achevé de niveler.

A mesure qu'on avance vers les pyramides, elles paraissent en quelque sorte s'abaisser et diminuer de l'étendue que l'œil a pu calculer à une plus grande distance : cette illusion tient à leurs formes anguleuses et inclinées; mais si l'on vient à mesurer par une échelle connue cette masse élevée par la main des hommes, c'est alors qu'elle reprend toute sa grandeur. Ceci sera facilement conçu, si l'on veut se représenter quelques hommes, par exemple, au pied de l'un de ces monumens : la disproportion immense qui se trouve entre ces individus, ou tout autre objet d'une dimension à peu près pareille, et la pyramide, rendra à celle-ci tout son *grandiose*.

Les grandes pyramides sont au nombre de quatre, placées sur une ligne diagonale, et distantes l'une de l'autre d'environ cinq à six cents pas; leurs quatre faces répondent aux quatre points cardinaux, le nord, le sud, l'est et l'ouest.

Les deux pyramides septentrionales sont les plus grandes et peuvent avoir à peu près trois cents mètres de hauteur perpendiculaire; les deux autres sont beaucoup moins hautes.

Le premier de ces édifices que l'on rencontre, et que l'on croit, d'après Hérodote, avoir servi de sépulture au roi Chéops, est le seul qui soit ouvert.

Pour parvenir jusqu'à l'ouverture, qui se trouve sur la

face septentrionale, à soixante pieds environ de la base de cette pyramide, on gravit un monticule de décombres et de sables, formé vraisemblablement par suite des fouilles faites dans l'intérieur à différentes époques.

Cette ouverture, avant qu'elle ne fût découverte, était masquée par le revêtissement général de l'édifice, lequel revêtissement formait la dernière clôture des chambres sépulcrales pratiquées dans l'intérieur de la pyramide.

Si l'on veut entrer dans cet asile de la mort, il faut d'abord traverser une première galerie qui se dirige vers le centre et la base de l'édifice. Les matériaux, que l'on a mal extraits ou qui, par la pente de la galerie, sont naturellement retombés dans l'intérieur, joints au sable que le vent du nord y engouffre journellement et qui n'en est point retiré, encombrent ce passage, et le rendent malaisé à traverser. Lorsqu'on est parvenu, avec beaucoup de peine, à l'extrémité, on rencontre deux blocs de granit qui fermaient autrefois la seconde entrée des chambres. Il semblerait que cet obstacle arrêta d'abord les premiers individus qui tentèrent la fouille de la pyramide : après avoir voulu faire une percée infructueuse en entamant le massif de la construction, ils tournèrent autour des deux blocs, qu'ils surmontèrent, et découvrirent une seconde galerie ascendante, mais d'une roideur telle, qu'il fallut faire des tailles sur le sol pour en rendre la montée possible. Cette galerie conduit à une espèce de palier où se trouve un trou, que les Arabes et les voyageurs qui ont décrit les pyramides appellent le puits, et l'embouchure d'une galerie horizontale qui mène à une chambre d'une grandeur médiocre, sans corniche ni ornemens, à moitié remplie de pierres qu'on a tirées de la muraille à droite, pour y ouvrir un passage qui aboutit près de là à une espèce de niche. Cette chambre est voûtée en dos d'âne, et revêtue partout en granit, autrefois parfaitement poli, mais noirci maintenant par la fumée des flambeaux

dont on se sert pour visiter ces lieux. On revient par le même chemin au palier dont nous venons de parler, et l'on continue à suivre la galerie ascendante jusqu'à un second palier où se trouvent des espèces de banquettes taillées dans la pierre, et la troisième et dernière clôture : celle-ci est la plus compliquée dans sa construction, afin sans doute de rendre plus impraticables les tentatives que l'on supposait devoir être faites dans la suite pour la découverte du lieu qui renfermait le corps du souverain.

Une nouvelle ouverture permet de parcourir une autre galerie qui conduit à la chambre dite supérieure ou *chambre du roi*; celle que nous venons de décrire plus haut s'appelle vulgairement *chambre de la reine*. A moitié chemin, on trouve un petit carré plus élevé que la galerie, mais qui n'est pas plus large; il y a de chaque côté un conduit pratiqué dans la pierre, dans le dessein sans doute de faire rouler les pierres qui devaient fermer l'entrée de la chambre.

Celle-ci est revêtue en granit comme celle de la reine. On trouve à gauche de l'entrée un sarcophage en granit qui présente la figure d'un parallélipipède sans ornemens, parfaitement creusé, et rendant, quand on le frappe avec un morceau de fer, le son d'une cloche.

Au nord du sarcophage, on remarque un trou assez profond dont on ne peut savoir l'usage ni l'origine; on aperçoit aussi deux petites galeries au nord et au midi de la chambre; leur issue est inconnue, et il est impossible d'y pénétrer, autant par leur peu de largeur que par les pierres qui les encombrent.

Ainsi, c'est pour placer dans un tombeau de trois pieds de haut sur un peu plus de six pieds de large, le corps d'un roi inconnu aujourd'hui, car les historiens anciens ne nous ont fourni que de simples conjectures sur le nom de ce monarque; c'est, disons-nous, pour un but aussi peu important, aussi

inutile dans ses résultats, qu'un édifice aussi immense a été construit ; et c'est sans aucun doute dans un semblable motif que les autres pyramides ont été élevées après celle-ci.

La seconde des pyramides, c'est-à-dire celle qui se trouve la plus rapprochée de la première, paraît, au premier coup d'œil et à une certaine distance, plus élevée que celle-ci : cela vient de l'inégalité du sol sur lequel ces monumens sont placés, et qui se trouve plus élevé vers la base de la seconde pyramide; mais elles sont réellement de la même grandeur, presque entièrement semblables, et ne diffèrent que parce que celle dont nous parlons maintenant est fermée ; on n'aperçoit même rien qui puisse indiquer qu'elle ait été ouverte. Son sommet est revêtu, des quatre côtés, de granit si bien joint et si bien poli, que l'homme le plus hardi n'entreprendrait pas de le gravir : on remarque bien quelques entailles dans la pierre ; mais comme elles ne sont pas pratiquées à des distances égales, ni prolongées assez haut, elles ne peuvent pas être d'un grand secours pour monter.

A l'orient de cette pyramide se trouvent les ruines d'un temple, et vers l'occident on voit une espèce de canal creusé dans le roc.

La troisième pyramide est moins haute de trente mètres que les deux premières, mais elle leur ressemble pour la construction ; elle est sans revêtement. On trouve auprès, et du côté oriental, les ruines d'un second temple, dont les pierres sont d'une grande dimension.

Enfin, la quatrième pyramide, également fermée et sans revêtement, ne se trouve pas tout à fait placée sur la même ligne que les précédentes ; elle est plus à l'ouest et encore plus basse que la troisième d'à peu près quatre-vingt-dix pieds ; son sommet, moins aigu, se termine par un parallélogramme, ou grande pierre qui paraîtrait avoir été destinée à servir de piédestal.

1798-an VII. Égypte.

Les édifices que nous venons de décrire sont environnés d'une grande quantité d'autres bien plus petits et de la même forme, destinés sans doute aussi à servir de sépulture. La plupart de ces petites pyramides ont été fouillées à différentes époques, et plusieurs ont même été détruites jusqu'à quelques pieds de leur base. On remarque dans l'une un grand trou carré qui peut avoir huit à dix mètres de profondeur. L'intérieur des autres est rempli de sable et de pierres.

Les grandes pyramides ont été construites à l'extérieur avec de grandes pierres carrées, taillées dans le Mokatam, cette chaîne de montagnes dont nous avons déjà parlé, et qui se trouve sur la rive droite du Nil. On remarque encore aujourd'hui les carrières ou grottes formées par l'extraction de ces pierres, dont le volume est inégal, mais qui ont toutes la figure d'un prisme. On pourrait croire que chaque rang de ces pierres, ainsi taillées pour être l'une sur l'autre, et comme collées ensemble, doit former un degré sur les quatre faces de la pyramide; mais on a seulement observé la figure pyramidale, sans s'embarrasser de présenter des degrés réguliers. Les assises extérieures sont jointes par le propre poids des pierres, sans chaux, sans plomb, et sans ancres d'aucun métal. Le corps de la pyramide est construit avec des pierres irrégulières, cimentées avec un mortier composé de chaux, de sable et d'argile.

La forme pyramidale étant la plus solide que l'on puisse donner à une construction en pierres, il n'y a pas moyen de ruiner un édifice de cette nature, si l'on ne commence pas par son sommet : sa base est trop ferme pour qu'on puisse espérer de le renverser en l'attaquant par ce point. La destruction d'une des grandes pyramides exigerait au moins autant de temps qu'il en a fallu pour élever ce monument.

A l'orient de la seconde pyramide, et à une distance d'environ trois cents pas, se trouve le fameux sphinx, dont on ne

peut remarquer que la tête colossale, le corps étant enseveli sous le sable qui s'est amoncelé autour de ce monument extraordinaire. Nous laissserons parler ici un des membres les plus distingués de la commission des sciences et arts qui accompagnait l'expédition française en Égypte, un artiste que ses hautes connaissances et son talent remarquable rendent bien digne d'être cité comme autorité dans le jugement à porter sur cette production du ciseau égyptien.

« Quoique les proportions du sphinx soient colossales, dit M. Denon, les contours qui en sont conservés sont aussi simples que purs : l'expression de la tête est douce, gracieuse et tranquille; le caractère en est africain, mais la bouche, dont les lèvres sont épaisses, a une mollesse dans le mouvement et une finesse d'exécution vraiment admirables : c'est de la chair et de la vie. Lorsqu'on a fait un pareil monument, l'art était sans doute à un haut degré de perfection. S'il manque à cette tête ce qu'on est convenu d'appeler du style, c'est-à-dire les formes droites et fières que les Grecs ont données à leurs divinités, on n'a rendu justice ni à la simplicité, ni au passage grand et doux de la nature que l'on doit admirer dans cette figure; en tout, on n'a jamais été surpris que de la dimension de ce monument, tandis que la perfection de son exécution est plus étonnante encore. »

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.


Digitized by Google

Nous avons déjà dit que nous nous proposions de publier, à la suite des *Victoires et Conquêtes*, un Dictionnaire biographique de tous les militaires français dont il est question dans cet ouvrage. Pour donner à ce Dictionnaire toute l'exactitude possible, nous prions MM. les officiers de nous envoyer, franc de port, une note contenant :

1°. Leurs noms, prénoms ;

2°. Le lieu de leur naissance ;

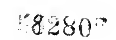
3°. Leur promotion aux différens grades ;

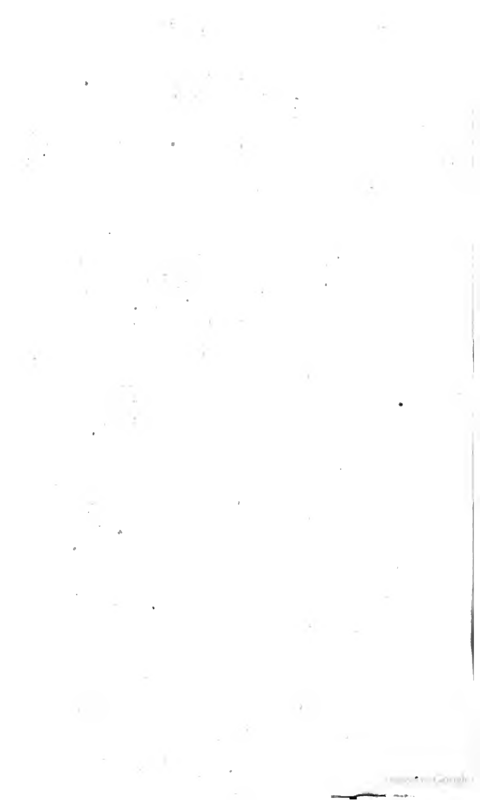
4°. Les batailles auxquelles ils ont assisté, etc. Par ce moyen, nous pourrons offrir une liste exacte de tous les braves dont la France s'honore.

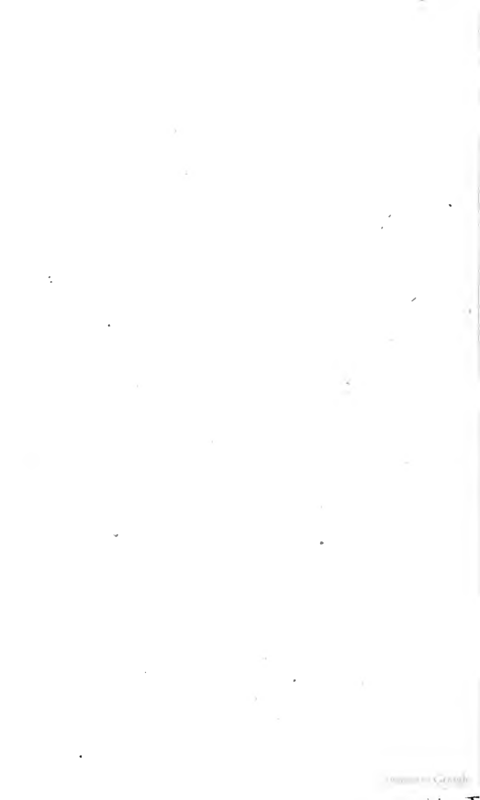
Notre travail marchant avec rapidité et avançant tous les jours, il est urgent de nous faire passer de suite les renseignemens que nous sollicitons.

C'est à ce Dictionnaire biographique, *consacré seulement aux militaires français*, et qui terminera les *Victoires*, que se rattache la collection des *Portraits* que nous venons de publier.

La seconde livraison de ce dernier ouvrage vient de paraître.






Digitized by Google





